Octobre
2012
N°15

Actualités médiévales

La Révolution Bogomile

Bélibaste Le dernier des Parfaits

Les Mystères du Moyen Age

100 pages

Les Secrets de la Foi Cathare dévoilés !

M 03734 - 15 - F: 8,00 € - RD

Printed in U.E. France - Belgique - Luxembourg - Port Cont. : 8 € - Suisse : 13 CHF - Canada : 13$C - Dom : 8,50 € - Magazine Trimestriel - N°15 - Octobre 2012

Edito

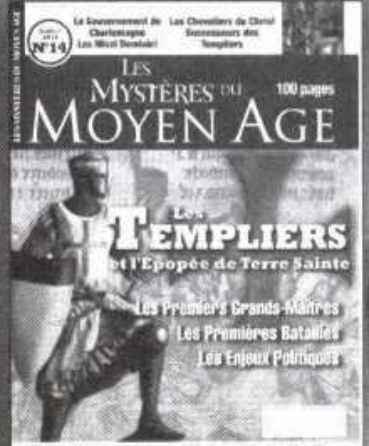
La doctrine cathare, probablement influencée par des prêcheurs pauliciens, considérait l'univers comme la création d'un dieu ambivalent, le monde matériel procédant d'un mauvais principe offrant tentations et corruption, tandis que le paradis procède d'un bon principe offrant rédemption et élévation spirituelle. Le corps humain est considéré comme la prison matérielle des âmes d'anges précipités sur terre lors d'une bataille entre les deux démiurges, bon et mauvais. Les âmes errent de corps en corps et de mort en mort, selon le principe de la métempsycose (réincarnation). Seul le baptême spirituel – le Consolament – a la capacité de briser la chaîne qui retient l'âme au corps, et de permettre ainsi après une ultime mort terrestre à l'ange de regagner le ciel. Les cathares attribuent l'Ancien Testament au dieu mauvais, et le Nouveau Testament au dieu bon, ce qui constitue une forme de marcionisme. Les cathares ont été embarrassés par la figure du Christ, dont l'incarnation n'est pas envisageable dans le cadre du dogme, car cette incarnation le jette dans le monde de la matière, et donc, sous le pouvoir du dieu mauvais. Cette dualité entre Dieu bon et Dieu mauvais a connu de nombreuses interprétations divergentes au sein même du clergé cathare (dualisme absolu et mitigé), et cela caractérise les différentes églises cathares. Le nom de cathares a été donné par les ennemis de ce mouvement, jugé hérétique par l'Église catholique romaine et adopté tardivement par les historiens. Il provient d'un traité de saint Augustin (mort en 430) contre des hérétiques de l'Antiquité tardive, qui étaient dits « cathares », c'est-à-dire « les purs » en grec. En 1163, le moine bénédictin Eckbert de Schönau est le premier à reprendre ce terme, qu'il tire directement du traité d'Augustin, pour nommer des hérétiques médiévaux (en l'occurrence, ceux qu'Eckbert a contribué à juger et condamner dans la région de Cologne). De nombreuses autres étymologies fantaisistes ont été proposées jusqu'à une date récente, car on n'avait pas encore établi que l'expression latine « cathari, id est mundi » (« cathares, c'est-à-dire purs ») avait été trouvée par Eckbert de Schönau chez Augustin. La structure du catharisme est une « communauté à deux niveaux ». Les adeptes de ce mouvement se nommaient eux-mêmes « Bons Hommes », « Bonnes Dames » ou « Bons Chrétiens », mais étaient appelés « Parfaits » par l'Inquisition, qui désignait ainsi les « parfaits hérétiques », c'est-à-dire ceux qui avaient reçu le « consolament », c'est-à-dire un rite de baptême par l'apposition des mains, et faisaient la prédication, par opposition aux simples fidèles, dont l'engagement était bien moindre. Principalement concentré en Occitanie, dans les comtés de Toulouse et de Béziers-Albi-Carcassonne, le catharisme subira une violente répression armée à partir de 1208 lors de la croisade contre les Albigeois puis, condamné au IVe concile de Latran en 1215, durant un siècle, la répression judiciaire de l'Inquisition. Nous vous proposons avec ce numéro, de partir à la découverte des mystères du catharisme.

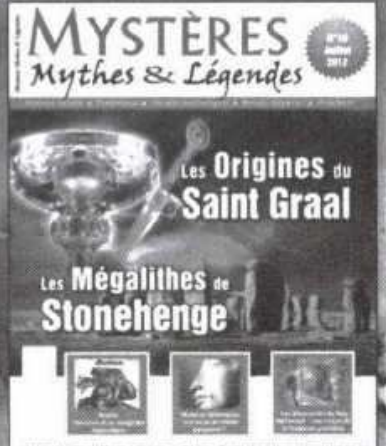
Bonne lecture !

Commandez Nos Magazines

http: en ligne

www.exportpresseditions.com





Sommaire

LES MYSTÈRES DU MOYEN AGE N°15

P. 6 : Actualités Médiévales.

P. 40 : Les Arcanes « Dévoilés » du Catharisme.
Magali Cazottes.

P. 58 : La « Révolution Européenne de la Pensée Bogomile Cathare. »
Michel Mounié.

P. 62 : Guillaume Bélibaste. Le dernier des « Parfaits »
Alain Vuillemin, Professeur Émérite de l'université d'Artois.

Les Publications et les Hors Séries du magazine « Les Mystères du Moyen Age » sont édités par Export Press

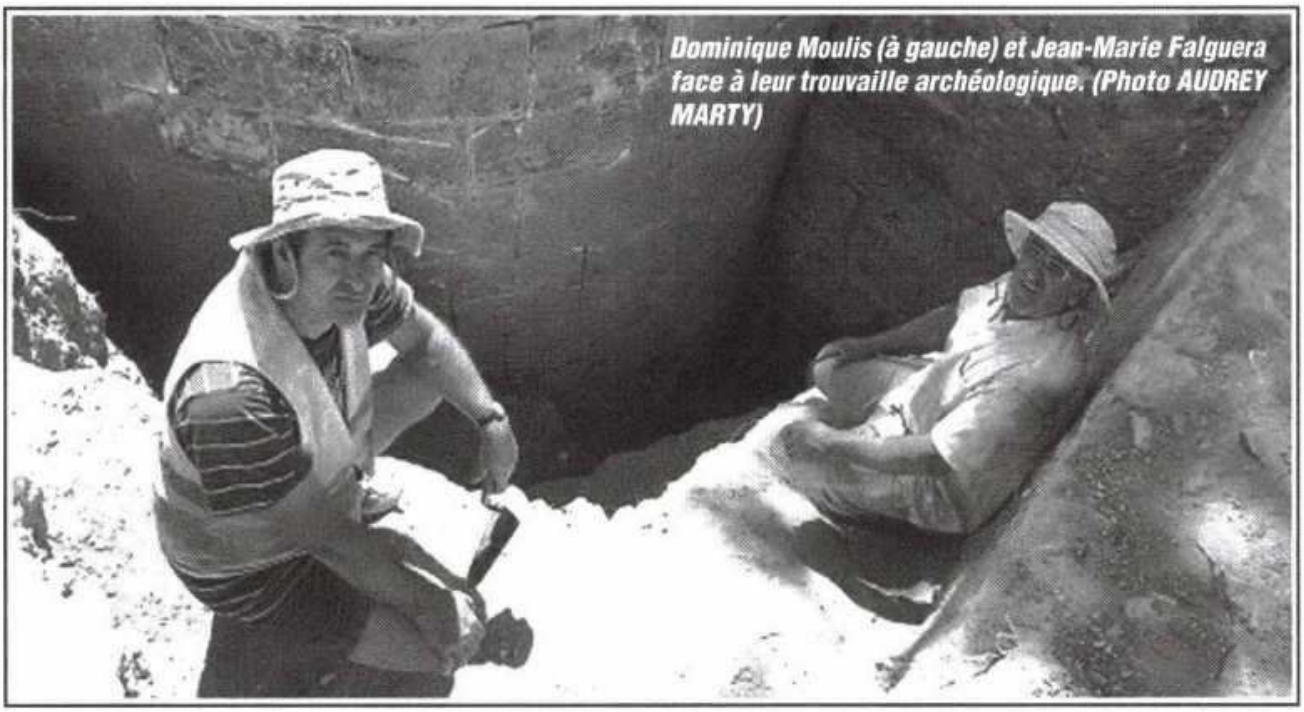
Siège social – bureau et administration :
Export Press Editions
36, rue des Petits Champs
75002 Paris
Téléphone : + 33 (0)1 40 29 14 51

Directrice de la Publication :
Elisabeth Saint Léger
Directeur de Collection :
Bernard Beaujean
Rédacteur en Chef :
Jean Philippe Camus
Magali Cazottes,
Michel Mounié, Alain Vuillemin
Maquette : Pascal Marchioni
Imprimé en France, chez Aubin Imprimeur – France

Dépôt légal : A parution
Publication trimestrielle
Distribution pour la France :
Presstalis
Distribution pour l'export :
Export Press
N° ISSN : 1966-7817
N° CPPAP : 0914K81771

La direction se réserve le droit de refuser toute insertion d'articles, de publicités, d'annonces etc... sans avoir à justifier de sa décision, en application de la loi de 1881 relative à la liberté de la presse. La reproduction de toutes les illustrations er de tous les textes même de manière partielle qu'elle qu'en soit la forme d'impression ou de saisie pour tous les pays et pour toutes les langues est formellement interdite sans autorisation d'Export Press ou des auteurs concernés par les articles – Copyright 2012 by Export Press (Tous droits réservés)

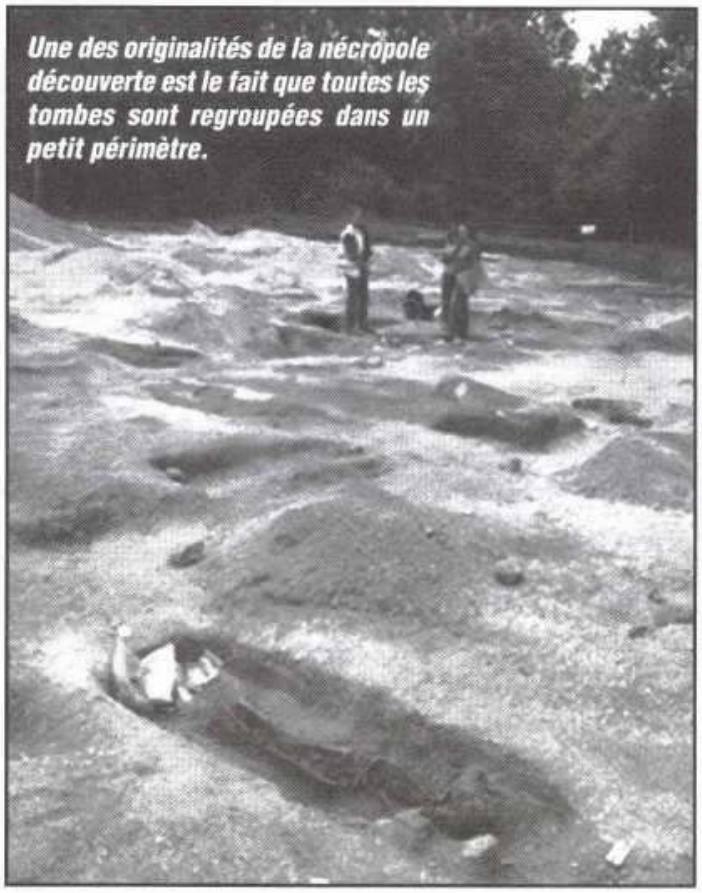
Narbonne : Une tour du Moyen-Âge entre Robine et Halles



Dominique Moulis (à gauche) et Jean-Marie Falguera face à leur trouvaille archéologique. (Photo AUDREY MARTY)

Narbonne a un riche passé gallo-romain et médiéval. Mais qui sait aujourd'hui - tant la ville a changé - que de magnifiques remparts la protégeaient jadis ? Construits au XVIe par le roi de France afin de défendre le pays contre le royaume d'Espagne, ils ont été démolis entre 1868 et 1882. Ce glorieux passé vient de surgir de terre à nouveau, à l'occasion évidemment du vaste chantier de rénovation des Barques et du cours Mirabeau, près du monument aux morts situé entre les Halles et la Robine et en face de l'endroit où, sur l'autre berge, ont été mis au jour, en juin, les fondations du pont Sainte-Catherine, un pan de l'épaisse muraille et les vestiges d'une salle voûtée. La découverte est spectaculaire. On vient en effet de retrouver la base d'une tour pleine, adossée à un mur, le tout mesurant plus de 6 m de largeur. Détail important : l'arrimage en métal d'une énorme chaîne qui, une fois levée, interdisait la navigation sur le canal la nuit, est encore là. D'où le nom de « pont de chaîne » (« cadena » en occitan) ou pont Sainte-Catherine qui n'existe plus. Très bien conservée, la tour ronde est constituée de blocs de pierre ajustés au millimètre. ■

Découverte d'une imposante nécropole du haut Moyen Âge



Une des originalités de la nécropole découverte est le fait que toutes les tombes sont regroupées dans un petit périmètre.

Sur une partie de la zone des fouilles réalisées à Esclavolles-Lurey, les archéologues de l'Inrap ont mis au jour une nécropole du haut Moyen-Age, datant de la fin de la période mérovingienne et du début du Carolingien. « Le diagnostic effectué en 2008 avait relevé la présence de 3-4 squelettes, raconte Arnaud Rémy, responsable des fouilles. Nous en sommes à 65 sépultures ! Ce qui est tout particulièrement intéressant, c'est que nous avons a priori un cimetière dans son intégralité. C'est rare. Cela va permettre d'étudier de façon détaillée et complète une population, son état sanitaire, les maladies, les habitudes… » Remarquons que la nécropole présente un nombre plus important de bébés, d'enfants, qu'à l'accoutumée. De plus, là où habituellement les tombes sont étalées sur une grande surface, elles sont ici regroupées sur un petit périmètre. « A l'époque les gens ont peut-être été contraints de faire ainsi en raison de délimitations physiques. Ils ont peut-être aussi voulu se rapprocher de quelqu'un, de quelque chose d'important. Mais nous n'avons pas retrouvé de traces particulières dans ce sens. » C'est grâce au mobilier trouvé dans les tombes qu'on a pu dater la nécropole, les premiers squelettes remontant au VIe siècle. Des perles en ambre, des chaînettes en fer, des fibules, des bracelets en argent ou encore des vases en céramique ont aussi été découverts. Tous ces vestiges vont permettre « une bonne appréciation de la population » qui vivait sur place à l'époque. ■

De nouveaux vestiges sur le site antique de Saint-Lupien à Rezé

Inhumations d'époque médiévale

Le Laboratoire de recherches archéologiques (UMR 6566 CReAAH), la ville de Rezé et l'Institut national de recherches archéologiques préventives ont achevé, jeudi 12 juillet, la 8e campagne de fouilles archéologiques sur le site antique de Saint-Lupien, à Rezé, dans le sud de Nantes. Une cave, des thermes d'époque romaine ainsi qu'une partie d'un cimetière du Moyen-Âge ont été mis à jour. Découvert au début des années 80, le site de Saint-Lupien à Rezé fait l'objet depuis 2005, de fouilles archéologiques dans le cadre d'un vaste programme de recherche nationale sur les ports fluviaux antiques. Depuis le début des fouilles, huit grands entrepôts portuaires, une rue antique, quatre puits et des aménagements de berge ont déjà été mis à jour. Le site archéologique de Saint-Lupien sert aussi de chantier école universitaire en permettant chaque année à des étudiants du Master 2 Métiers de l'archéologie de l'Université de Nantes de réaliser leur stage de fin d'études. ■

Découvertes instructives à l'abbaye de Marmoutier

Les étudiants fouillent la deuxième zone, celle de « l'Hôtellerie ». Le chantier est nettoyé et pris en photo avant la session 2013.

Depuis 2005, les universités de Tours et Rouen organisent des fouilles archéologiques estivales sur le site de l'abbaye de Marmoutier. Une trentaine d'étudiants y ont participé cette année.

Pour Élisabeth Lorans, professeur d'archéologie médiévale à l'université de Rouen : « Ce que l'on étudie ici c'est la partie immergée de l'iceberg, ce qui est dessous: on creuse pour connaître l'histoire! Pour parfaire nos recherches, nous nous appuyons sur des sources écrites datant des IVe et Ve siècles. Juste après la mort de Saint-Martin en 397, une biographie a été écrite et d'autres histoires ont été retranscrites ». A quelques centimètres sous le niveau actuel, se dressent plusieurs couches de pierre. Une première du XIVe siècle, ayant servi à bâtir l'église gothique. Une deuxième du XIe siècle, montrant les fondations de l'église romane. Et enfin, une troisième, découverte depuis peu et datant du Xe siècle ! ■

Découverte d'ossements du Moyen-Age à Villebazy

A Villebazy, près de Limoux dans l'Aude, des personnes travaillant dans un chantier d'insertion organisé par l'amicale laïque de Carcassonne, ont retrouvé des ossements datant du Moyen Age (vers le onzième siècle). Ils ont été mis au jour au fond d'une tranchée creusée le long du chevet de l'église. Des tibias, des fémurs, des crânes et un squelette entier ont été mis à jour. Selon les ouvriers du chantier d'insertion, ce n'est pas la première fois qu'on découvre des ossements au pied d'une église : « C'est même fréquent », affirment-ils. « En ce temps-là, les gens se faisaient enterrer à cet endroit car plus on est près de l'église, plus on est près de Dieu. À l'époque, il n'y avait pas de cimetière ». ■

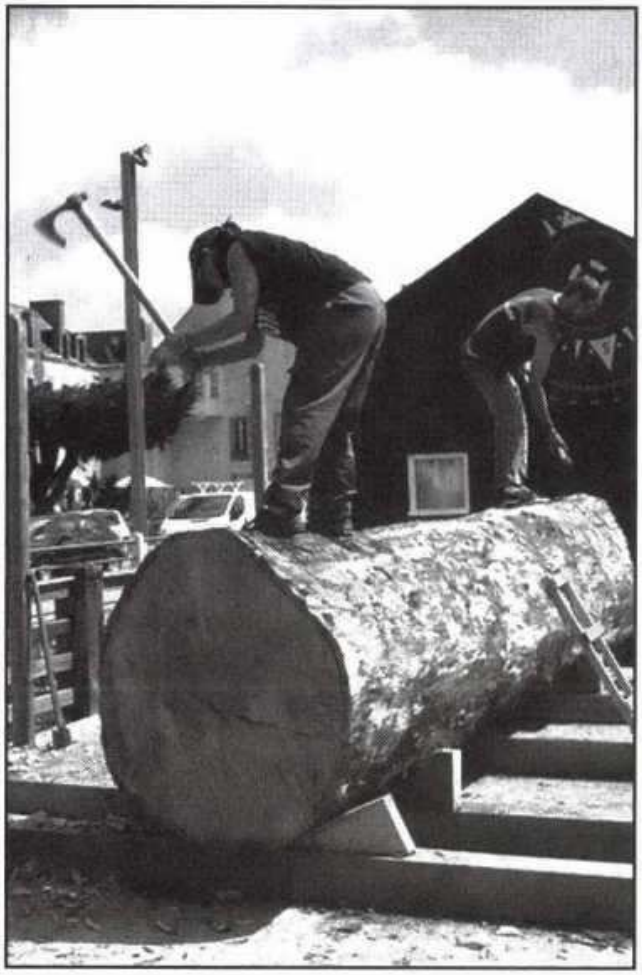
Les lieux de la découverte © STUDIO GUILLAUME

Lannion : une pêcherie médiévale découverte au Beg-Hent

Une quinzaine d'archéologues de France, du Royaume-Uni, des Pays-Bas et même des États-Unis, sous la houlette de Loïc Langoët et de Vincent Bernard, archéologues rennais au CNRS, viennent de clore un chantier de fouilles au Beg-Hent sur le site d'une pêcherie qui a servi jusqu'au XVIIIe siècle. Détail intéressant, ces travaux ont montré que la pêcherie la plus récente, qui date de la fin du XVe siècle, en cache une autre beaucoup plus ancienne, de pierre et de bois datant des débuts du Moyen Âge (VIe et VII siècle). ■

Une pirogue médiévale en chantier à Douarnenez

Un chantier international de jeunes bénévoles va ressusciter une embarcation dont la création remonte à mille ans au moins. Un étrange ballet se déroule sur les estacades de l'espace à flot du port musée de Douarnenez. Une dizaine de jeunes garçons et filles entament un massif fût de chêne à grands de coup de haches. Pour François Beau, coordinateur des travaux et membre de l'association Des hommes et des arbres : « C'est un chantier d'archéologie expérimentale. Nous sommes en train de reconstruire une pirogue médiévale du XIIe ou XIIIe siècle. » Une opération de longue haleine et un chantier unique qui devrait s'achever le 17 août avec la mise à l'eau de la coque. L'histoire de l'embarcation comme de sa reconstruction est assez singulière. Découverte en 1905 dans le château de Largoët, près de Vannes, la pirogue de 4,20 m sur 75 cm a depuis disparue. Cependant, à l'aide de croquis et de relevés effectués lors de sa mise au jour, il est aujourd'hui possible de la réinventer, avec le plus de fidélité possible. François Beau apporte des précisions : « Nous avons effectué un travail de recherche important en amont. L'historien Éric Rieth, (médiéviste au CNRS et responsable du département archéologie navale au Musée national de la Marine



Le fût de chêne de trois tonnes vient d'être entamé par les jeunes bénévoles du chantier. Dans deux semaines, il devrait s'être métamorphosé en une pirogue, copie conforme d'une embarcation vieille de mille ans.

N.D.L.R.) a été très enthousiasmé par le projet, et nous apporté beaucoup concernant les méthodes de travail et l'outillage au Moyen Âge. » ■

Auzat : La grotte de Campanal livre ses secrets

En haute vallée du Vicdessos, la commune d'Auzat mène depuis dix ans une opération d'envergure mêlant valorisation pour tous et recherche scientifique sur le château de Montréal-de-Sos, au-dessus du hameau d'Olbier. En 2000, le château était méconnu et presque entièrement enterré ; les fouilleurs ont sorti de terre des centaines de mètres de murs du Moyen Age et des dizaines de milliers d'objets ou de fragments d'objets : Montréal-de-Sos apparaît aujourd'hui comme un grand site archéologique dont l'occupation s'étire depuis l'âge du bronze jusqu'à la fin du Moyen Age ! A la fin du mois de juin, une trentaine de bénévoles ont fouillé la grotte du Campanal située juste sous l'entrée du château. L'idée de fouiller la grotte est venue de deux questionnements : l'un porte sur une meilleure connaissance des grottes fortifiées (dites spoulgas) en haute Ariège et l'autre sur la découverte du système de défense de l'accès à ce grand château des comtes de Foix. Car la grotte du Campanal est située juste au-dessus du chemin muletier qui conduisait à l'entrée principale du château par la tour-porte du Campanal. Les résultats de cette opération de fouilles, qui n'a pourtant duré que six jours, sont inattendus par leur qualité et leur nombre. Le porche a d'abord livré les vestiges de ce qui se trouvait juste au-dessus dans l'enceinte du château et qui y est tombé : les fouilleurs ont été étonnés de découvrir les restes de la chapelle du château, car les églises sont très

rares dans les châteaux du Moyen Age en haute Ariège. Des centaines de fragments d'enduits peints et gravés qui couvraient ces murs ont notamment été relevés.

En dessous de ces restes étaient situés les vestiges de la dernière occupation de la grotte qui a servi bien après que le château ait été arasé puisqu'on a pu y étudier des murs et des objets du début du XVIIe siècle, alors que le château fut désarmé à la fin du XIVe siècle par les comtes de Foix. Les analyses sont en cours… mais il semble bien que l'on soit en présence d'une cache de faux monnayage… Avant cela, la grotte a bien été fortifiée au Moyen Age, en même temps que l'on construisit le donjon du château au XIIe siècle : un mur barrait le porche mais on avait aussi largement retaillé la falaise pour accentuer le perchement de l'entrée et donc aider la défense. Dernière originalité : à la différence des autres grottes fortifiées, le mur est de très belle facture, preuve, une fois de plus, que Montréal-de-Sos était un très grand site. En même temps, les archéologues poursuivent l'analyse des anciens objets découverts. Il y a quelques jours, ils ont même trouvé une inscription en grec ancien sur un tesson d'amphore signifiant « cargaison ou fret », ce qui est logique puisque les amphores servaient justement au transport des liquides. Rappelons que Montréal-de-Sos connut une occupation importante juste avant notre ère, à la fin de l'âge du fer. On peut aller librement et toute l'année se promener sur le site : les offices de tourisme de la vallée et la maison des patrimoines, à Auzat, distribuent une plaquette d'aide à la visite et le chemin qui monte au château est agrémenté de panneaux d'information et d'une table d'orientation. Objets et exposition à la maison des patrimoines, à Auzat. Rapports de fouilles téléchargeables sur :

http//www.lebarri.com/montreal.php

« Il semble bien que l'on soit en présence d'une cache de faux monnayage. »

Gnezdovo: sur les traces des Vikings

Les fouilles actuelles de Gnezdovo, dans la région de Smolensk, ne représentent pas moins que le plus grand cimetière de Vikings du monde. Pour Tamara Pouchkina, responsable de l'expédition archéologique à Gnezdovo, dont le site est susceptible de faire partie du patrimoine mondial de l'UNESCO : « Ma vie tout entière ne nous suffira pas pour terminer les fouilles ici. ». Les fouilles de Gnezdovo durent depuis 1949, mais plusieurs générations pourraient être nécessaires afin d'extraire les outils en métal, les perles, les éclats de céramique sur un immense territoire de 20 hectares et parmi plus de 4000 tumuli. On pourrait s'étonner de chercher des Normands sur les rives du Dniepr, à 60 kilomètres à l'est de la frontière avec la Biélorussie et à 400 kilomètres à l'ouest de Moscou. Cependant, au Moyen Âge, une route commerciale importante passait par ici en reliant la Scandinavie et Byzance. Les Normands dont il est question ici, principalement des Suédois, car les Danois et les Norvégiens étaient occupés à piller les villages de l'Europe occidentale, se sont installés dans cette région au Xe début XIe siècles, en se mélangeant avec les Slaves qui ont migré ici d'Europe centrale et les Baltes – la population autochtone de cette région. Gnezdovo était une grande colonie urbaine avec une population de 800-1000 habitants en période de prospérité, comparable aux centres de civilisation médiévale tels que Birka en Suède et Hedeby au Danemark. On ignore encore pourquoi cette colonie a cessé d'exister.

Ce chantier archéologique ressemble à un simple champ avec de nombreux tertres à peine visibles dispersés un peu partout mais chaque tertre est un tumulus de l'époque viking ! Tamara Pouchkina : « Depuis le début des fouilles amateurs à la fin du XIXe

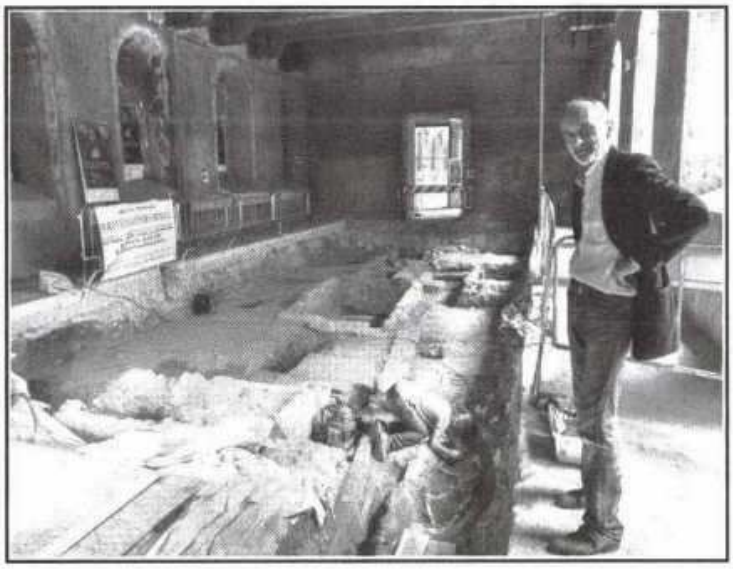
siècle seulement 1200 tumuli ont été étudiés. Sans compter, bien sûr, les fouilles illégales. » Les fouilles ont lieu sur plusieurs sites, chacun d'une dizaine de mètres carrés, parfois de plusieurs mètres de profondeur. Les archéologues trouvent principalement des morceaux de céramique et de métal. Cette saison, un couteau rouillé de la taille de la paume d'une main et une minuscule tête en métal du dieu païen Odin, ainsi que le fragment d'une pince cosmétique pour l'épilation des sourcils ou des poils de barbe, ont été exhumés. A cet endroit, on a également découvert une pièce de monnaie arabe en argent, un dirham, l'une des millions qui ont atterri dans cette région et ont servi à acheter son miel, son chanvre et ses esclaves, qui étaient vendus pour les régions méridionales. Ce sont principalement des étudiants de la faculté d'histoire de l'université Lomonossov de Moscou qui travaillent sur les chantiers de fouilles. Il n'y a plus de Normands à Gnezdovo, mais la vie continue à cet endroit. Aujourd'hui, c'est le nom d'un village situé tout près du site du chantier des fouilles archéologiques. Les habitants locaux cultivent des pommes de terre et des betteraves là où dans le passé se trouvaient les forges et les échoppes commerciales.■

Retrouvez l'Art du Jeu au Musée de Cluny

Le Musée de Cluny nous présente l'Art du Jeu du 28 Novembre 2012 au 4 Mars 2013 : à travers plus de 250 objets de l'Antiquité au Moyen-Age, l'exposition retrace l'histoire des jeux de plateau et nous invite de même à contempler la beauté de certaines pièces rarissimes, faisant de ces jeux des œuvres d'art à part entière ! Intitulée Art du Jeu, Jeu dans l'Art, l'exposition revient sur l'esthétique des pièces présentées - permise entre autres par le prêt de pièces d'échecs en ivoire de morses de l'Ile de Lewis par le British Museum - ainsi que sur les incidences que la société pu avoir sur les jeux de l'époque... Ainsi, alors que les Romains étaient friands de jeux de hasard - particulièrement des jeux de dés - sa pratique fut limitée au Moyen-Age après son interdiction par l'Eglise ; aussi, d'autres transformations sont visibles dans le jeu des échecs, initialement asiatique ! L'exposition revient de même les principes véhiculés par les jeux - puissance, destinée, amour - ainsi que l'image que les artistes renvoit de ces activités à travers leurs tapisseries. ■

Art du Jeu, Jeu dans l'Art, l'exposition au Musée de Cluny du 28 Novembre 2012 au 4 Mars 2013,
Horaires : 9h15-17h45 | fermé le mardi
Tarifs : 8,5 € | 6,5 € tarif réduit | gratuit -26 ans

On a retrouvé le squelette de la Joconde !



Les archéologues italiens, qui travaillent dans l'ancien couvent Sant'Orsola de Florence, ont découvert un squelette qui pourrait appartenir à Lisa Maria Gherardini. Epouse du marchand de soie, Francesco del Giocondo, elle est considérée par certains experts comme le modèle du fameux portrait de la Joconde, exposé au Musée du Louvre à Paris. Les chercheurs recherchaient l'identité de la fameuse Mona Lisa en se basant sur les notes d'une connaissance de Léonard de Vinci datées de 1503. Ces dernières mentionnent trois peintures en cours de l'artiste cette année-là. Parmi celles-ci, un portrait de Lisa Maria Gherardini. Les restes de cette femme ont été trouvés dans une crypte du Sant'Orsola qui était ensevelie sous une chape de 30 centimètres de béton coulé sur un pavement de brique ancienne. Pour Silvano Viceti, responsable des fouilles et président du comité national italien pour la valorisation des biens historiques : « Nous sommes entrés dans la phase la plus excitante. Il s'agit du moment où l'on se rapproche de plus en plus à savoir si ce squelette est bien celui de la femme qui a servi de modèle à Leonard de Vinci ». Le but est de reconstituer son visage et de le confronter au tableau. Il faudra cependant faire préalablement l'examen au carbone 14 pour établir si les restes appartiennent à l'époque en question. Après, il faudra vérifier l'âge au moment de la mort, en sachant que Lisa Gherardini avait 62 ans quand elle est décédée.

Silvano Viceti : « Enfin, il y aura l'épreuve finale : celle de l'ADN. Il est possible, car nous sommes en possession des restes de ses fils. S'il y a cette correspondance, on pourra dire avec certitude que ce squelette est celui de la Mona Lisa ». Dans ce cas, les chercheurs commenceront à reconstruire le visage de Lisa Gherardini, une phase qui prendra 2 mois. L'origine du sourire mystérieux de la Gioconda serait peut-être alors dévoilée. ■

L'empreinte des Incas sur l'Île de Pâques ?

L'Ile de Pâques est mondialement connue pour ses vestiges mégalithiques des Rapanui. Le patrimoine archéologique comprend environ 900 statues de pierre, les moaïs, de 4 m de hauteur en moyenne, et près de 300 terrasses empierrées au pied de ces statues, les ahû. Cependant, d'après Jean Hervé Daude, chercheur indépendant, « de nouveaux éléments laissent entrevoir que des Incas seraient allés jusqu'à l'Île de Pâques, permettant ainsi de lever le voile sur plusieurs des grands mystères de l'île. » Il émet l'hypothèse que si la culture Pascuan est autant différenciée de la culture polynésienne c'est qu'elle a pu profiter d'un contact avec une autre culture : la culture inca. Cela aurait pu se faire lors du passage de l'Inca Tupac, explorateur avide de nouvelles terres. Il serait parti avec son armée ainsi que des Orejones : une troupe d'élite portant un turban autour de la tête et se laissant allonger les lobes des oreilles. Un certain nombre d'entre eux seraient restés sur l'île de Pâques, impressionnant de leur culture les Pascuans, notamment en architecture monumentale. Ainsi, on leur devrait la vaste majorité des constructions monumentales de l'Île. Aidés des polynésiens, ils auraient été les constructeurs des tupa, des ahu, des moaï et de leur pukao. Ils seraient aussi, sur l'Île de Pâques, à l'origine du travail de l'obsidienne, de l'observation des

mouvements du Soleil, de la Lune et des étoiles, du culte de l'Homme-oiseau et de Makemake, l'utilisation de la peinture pour colorer les moaï et décorer des plafonds de grottes, les représentations totémiques d'animaux sud-américains sous forme de masques, de peintures rupestres ou de pétroglyphes, etc... Les Orejones et leurs descendants seraient donc, d'après Jean Hervé Daude, à l'origine de l'essor de l'île dans une grande variété de domaines culturels et en un très court laps de temps. Deux peuples auraient alors cohabité : les « Petites oreilles », d'origine polynésienne, et les « Longues oreilles », d'origine inca. Avec le temps, les descendants des Orejones auraient vu leur pouvoir diminuer jusqu'à un point où les Pascuans d'origine polynésienne auraient repris le contrôle de l'Île. ■

Une importante chambre funéraire découverte à Pachacamac

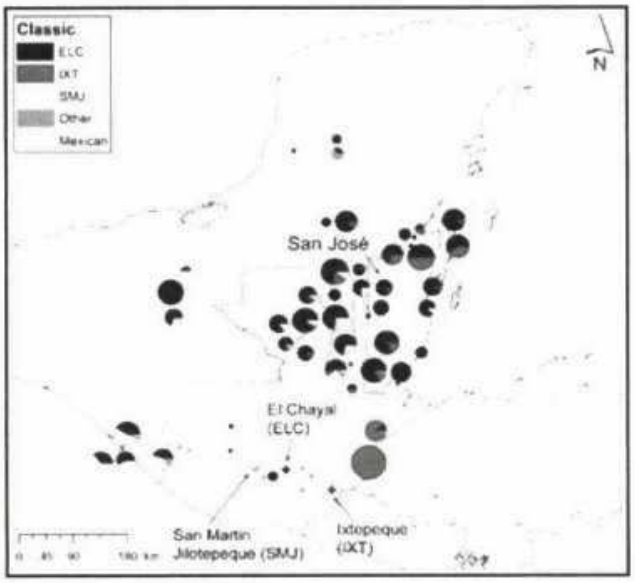
Une équipe d'archéologues de l'Université Libre de Bruxelles (ULB) a découvert un incroyable tombeau contenant plus de quatre-vingts squelettes d'âges différent au Pérou.

Cette découverte, provisoirement datée de près de 1000 ans, a été faite sur le site de Pachacamac, qui est actuellement à l'étude. Pachacamac est situé sur la côte Pacifique, à environ trente kilomètres de Lima. Le professeur Peter Eeckhout, sous les auspices de l'ULB, a effectué les fouilles sur le site au cours des 20 dernières années. La saison 2012 a entraîné des découvertes particulièrement remarquables. C'est juste en face du Temple de Pachacamac, que la découverte la plus importante a été faite : des sépultures dispersées de périodes tardives cachant une énorme chambre funéraire de 20m². Par miracle, elle a survécu au pillage de l'époque coloniale (qui a été particulièrement intense sur ce site) et est complètement intacte. Le tombeau est de forme ovale, creusé dans la terre et recouvert d'un toit de roseaux supporté par des troncs d'arbres taillés et sculptés. Une douzaine de nouveau-nés et de jeunes enfants ont été enterrés autour du périmètre, leurs têtes orientées vers la tombe. La

chambre principale est séparé en deux sections par un mur de briques de boue. A l'intérieur des chambres, les archéologues ont découvert les restes de plus de 70 squelettes et momies (dont beaucoup sont encore conservées dans leur enveloppe), le tout dans la position fœtale caractéristique. Les sépultures concernent des individus des deux sexes et de tous âges. Elles sont souvent accompagnés de récipients en céramique, d'animaux (chiens, cochons d'Inde), d'objets en cuivre et en alliage d'or, de masques (ou des fausses têtes) en bois peint, de calebasses, etc... Les bébés et les jeunes nourrissons étaient particulièrement nombreux. Certains chercheurs, sur la base de certains traits morphologiques notés sur les squelettes, supposent la possibilité d'une relation génétique entre la plupart des individus. Certaines personnes ont subi des blessures mortelles, des traumatismes physiques ou des maladies graves. Des travaux antérieurs menés par le Projet Ychsma ont révélé la présence de maladie dans les squelettes. Les personnes touchées, comme en témoigne des sources incas, se sont sans doute rendues sur le site à la recherche d'un remède : une sorte de Lourdes préhispanique. De nombreuses questions demeurent. Les nourrissons ont-ils été sacrifiés ? Les corps ont-ils tous été enterrés à la même période comme une sorte de sépulture commune, ou est-ce que la chambre a été réutilisée sur de plus longues périodes de temps un peu comme une crypte ? Les individus provenaient-ils de Pachacamac ou de plus loin ? Ont-ils appartenu à la même famille ou à un groupe plus large de parenté ? Quelle a été la cause de leur mort ...? Les objets trouvés dans la tombe ont permis de la dater, par leur style, à environ 1000 après JC. Les recherches se poursuivent. ■

« Certaines personnes ont subi des blessures mortelles, des traumatismes physiques ou des maladies graves. »

La structure du commerce a-t-elle joué un rôle clé dans l'effondrement de la civilisation maya ?



Période Classique (~250/300 après JC–800 après JC) des fréquences de l'obsidienne.

L'effondrement Maya, a intrigué les archéologues, les passionnés d'histoire, et les médias depuis des décennies. Pour Gary Feinman, conservateur d'anthropologie au Field Museum : « Notre recherche suggère fortement que les schémas de l'évolution du commerce ont joué un rôle en entrainant l'effondrement Maya. » Cette nouvelle recherche jette un doute sur l'idée que le changement climatique soit l'unique responsable, ou du moins la principale. D'ailleurs certains centres mayas, qui ont fleuri après l'effondrement, étaient localisés dans les parties les plus sèches de la région maya... Pour Feinman, le changement climatique, les problèmes de leadership, de guerre, et d'autres facteurs, ont contribué à l'effondrement... mais le changement des réseaux d'échange ont peut-être été un facteur clé. Les Mayas ne disposaient pas d'outils métalliques ainsi, l'obsidienne était très appréciée en raison de ses arêtes vives pour servir d'instrument de coupe. Les seigneurs Maya et d'autres membres de l'élite dérivaient leur pouvoir du contrôle de l'accès à l'obsidienne. Celle-ci pouvait être échangée contre des biens importants ou envoyée comme cadeaux pour favoriser les relations avec d'autres dirigeants mayas. On sait désormais qu'avant la chute des Mayas des terres intérieures, l'obsidienne avait tendance à s'écouler le long des réseaux fluviaux intérieurs. Au fil du temps, ce matériau a commencé à être transporté à travers les réseaux commerciaux côtiers ; en même temps il y avait une augmentation de l'importance des centres côtiers alors que celle des centres de l'intérieur diminuait.

Le changement dans le commerce pourrait n'avoir concerné pas seulement l'obsidienne. Le chercheur Mark Golitko explique : « l'implication est que l'approvisionnement d'autres biens de valeur importants pour ces centres

de l'intérieur a également été peu à peu coupé. » Les chercheurs ont compilé des informations sur l'obsidienne recueillies sur les sites mayas, et utilisé l'analyse chimique pour identifier la source qui a produit l'obsidienne, grâce à des études archéologiques sur chaque emplacement. L'obsidienne provenant de trois sources au Guatemala et de plusieurs sources dans le centre du Mexique et le Honduras a été identifiée. Les chercheurs ont ensuite généré des données pour chacune des quatre périodes :

- Classique (environ 250-800 après JC),
- Terminale classique (environ 800-1050 après JC),
- Postclassique primitif (environ 1050-1300 après JC),
- Postclassique tardif (environ 1300- après JC).

Les chercheurs ont ensuite créé des cartes illustrant les sites ayant des pourcentages identiques ou similaires de chaque type d'obsidienne, dans chacune des quatre périodes de temps. Une comparaison de ces graphiques montre que les réseaux de la période classique étaient situés dans les terres intérieures, les zones de plaine le long des rivières, surtout dans ce qui est aujourd'hui la partie nord du Guatemala, l'État mexicain du Chiapas, le sud du Yucatan, le Belize et l'ouest. Par contre, les cartes portant les données de périodes ultérieures montrent que les réseaux intérieurs

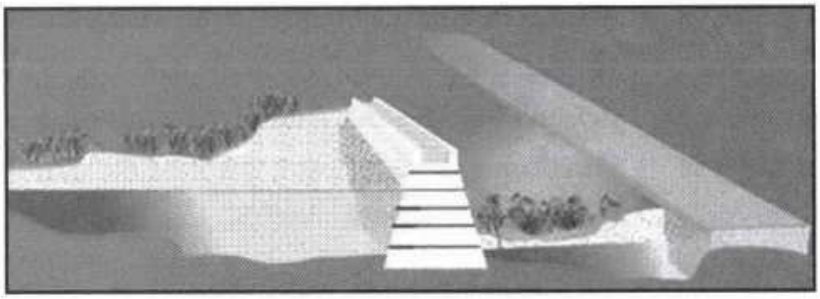
ont diminué en importance et les réseaux côtiers sont en plein essor, dans ce qui est aujourd'hui le nord du Yucatan et les zones côtières du Belize. Pour Feinman les résultats de l'étude sont significatifs : « l'utilisation du logiciel pour afficher et analyser les données d'obsidienne nous donne graphiquement une nouvelle perspective sur ces données, dont une partie était disponible depuis des années. » Pourquoi les réseaux de transport ont-ils commencé à changer ? Il y a peut-être eu des animosités militaires qui ont rendu les terres intérieures et le parcours des fleuves moins sûr ou moins facile à utiliser ; de plus, durant cette période, le transport par mer est peut-être devenu plus efficace avec les grandes pirogues. Pour l'heure, les scientifiques n'ont tout simplement pas encore de réponses définitives à certaines de ces questions. ■

De bien curieuses momies en Ecosse

Le mystère des momies de Cladh Hallan est loin de s'éclaircir. Cladh Hallan est un site de l'âge du Bronze de South Uist, une des îles de l'archipel des Hébrides extérieures, au nord-ouest de l'Ecosse. Des fouilles y ont été effectuées entre 1995 et 2002 et une série de trois constructions rondes datant du XIe siècle avant notre ère y a déjà été dégagée. En 2001, les archéologues décident de creuser et constatent que ces trois « rotondes » ont été bâties sur des restes animaux et humains. On retrouve en particulier les squelettes d'un homme, d'une femme, d'une adolescente et celui d'un enfant de trois ans. Les deux premiers ont attiré l'attention car après une série d'analyses effectuées sur les os, on a pu démontrer que les corps ne sont pas passés par une phase de décomposition mais qu'ils

ont été momifiés, très probablement en étant plongés dans une tourbière ! C'est comme si on avait voulu « embaumer » ces morts de manière naturelle. En effet, les conditions physico-chimiques de la tourbière (milieu froid, acide, sans oxygène) permettent de conserver les tissus mous : la peau est comme tannée et les organes internes sont bien préservés. En revanche, la tourbe acide ronge les os. Les analyses des squelettes ont montré que les corps ne sont restés engloutis que quelques mois, les os n'étant que superficiellement attaqués, pour être ensuite retirés de la tourbière, mis à sécher et gardés à l'air libre pendant une très longue période qui s'est peut-être comptée en siècles. Il est ainsi très probable qu'au moment où ces momies ont été inhumées, un certain nombre de tissus (tendons, peau...) y étaient encore attachés. Les archéologues ont de plus fait une découverte encore plus surprenante : les deux corps d'adultes sont des composites de plusieurs cadavres ! D'où le surnom de « momies-Frankenstein » dont les squelettes de Cladh Hallan ont été affublés. Pour le squelette d'homme, la mandibule (os de la mâchoire inférieure) ne collait pas avec le reste du crâne et des analyses isotopiques ont montré que la part d'azote 15 contenue dans le tibia était différente de celle contenue dans les os du crâne ainsi que dans la mandibule. Au minimum, trois corps avaient donc servi à « confectionner » cette momie. Concernant la femme, le bassin était sans conteste celui d'une femme adulte mais le crâne était pourvu de certaines caractéristiques ostéologiques masculines. Les analyses isotopiques n'ayant rien donné de significatif, il a donc été décidé d'explorer la voie de l'ADN. Les chercheurs britanniques sont parvenus à isoler de l'ADN mitochondrial dans plusieurs parties du squelette et là aussi, trois individus différents (au moins) avaient contribué à la fabrication de la momie puisque les ADN mitochondriaux isolés dans la mandibule, un fémur et un humérus étaient différents. Les analyses au carbone 14 ont montré que les deux momies avaient en plus probablement été réalisées à des époques différentes, celle de l'homme étant comprise dans une fourchette allant de 1440 à 1260 av. J.-C. tandis que celle de la femme est un peu plus récente (1300-1130 av. J.-C.). Pourquoi les habitants de Cladh Hallan, à l'âge du Bronze, ont réalisé de telles momies ? Les archéologues se demandent donc si ce « remarquable bricolage ostéologique » n'était pas intentionnel et réalisé dans le but d'amalgamer différentes lignées de la tribu en un seul corps. Comme si tous les personnages importants du village se résumaient en un seul homme et une seule femme. ■

Un barrage maya géant découvert dans la cité de Tikal

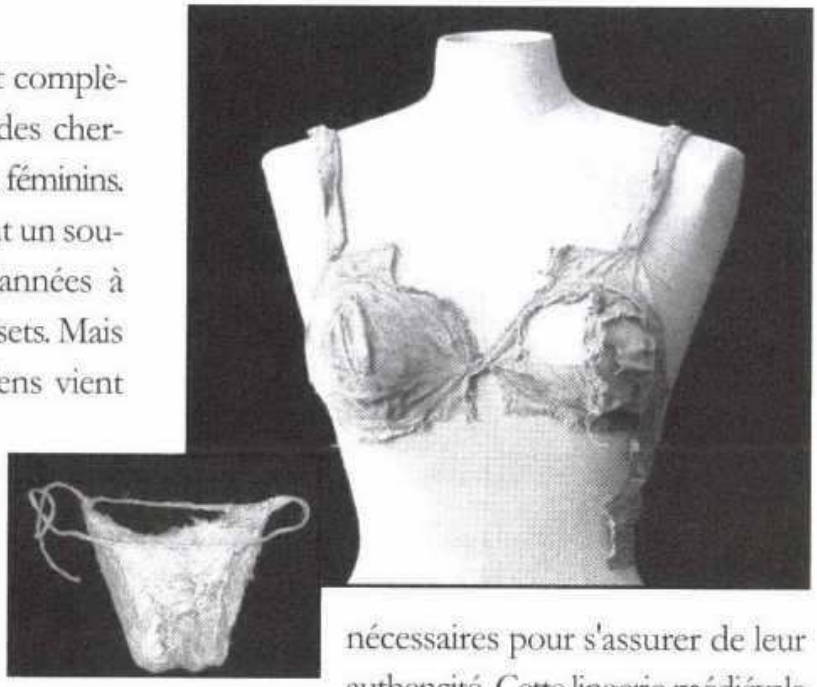


Représentation schématique du barrage du Palais qui a été découvert dans la cité précolombienne maya de Tikal, dans le nord du Guatemala. Le fond des réservoirs devait être recouvert de pierres plates. Les lignes brunes dans l'édifice correspondent à des canaux d'évacuation pour l'eau. © Scaroborough et al. 2012, Pnas.

La civilisation précolombienne maya avait une excellente gestion de l'eau, une ressource rare durant certaines saisons. On vient de récemment découvrir le plus grand barrage maya découvert lors de fouilles réalisées dans la cité de Tikal, au nord du Guatemala. La cité précolombienne de Tikal, dont la construction a débuté vers le IVe siècle avant J.-C., a atteint son apogée entre 200 et 900 ans de notre ère. Elle dominait alors une grande partie des régions occupées par la civilisation maya et le nombre de ces habitants devait être compris entre 60 000 et 80 000. Il était donc indispensable de développer des technologies avancées en matière de gestion des ressources hydriques afin de parvenir à faire vivre autant de personnes en un même lieu. Les Mayas vivaient dans une région soumise à des pluies saisonnières, ne tombant que quelques mois dans l'année, régulièrement entrecoupées par des périodes de sécheresse. Chaque surface (route, place, toit, etc.) était donc utilisée et adaptée afin de diriger les précipitations reçues, par simple gravité, vers divers réservoirs en vue de leur stockage. Lors de fouilles, Vernon Scarborough de l'University of Cincinnati a eu le plaisir de trouver le plus grand barrage construit par les Mayas en Amérique centrale. Cette construction de 80 m de long pour 60 m de large et près de 10 m de haut retenait environ 75 000 m3 d'eau qui était collectée par l'intermédiaire des surfaces plâtrées de l'enceinte centrale de la ville. Le barrage du Palais a été construit à partir de pierres sommairement taillées, de gravats et de terre. Plusieurs canaux d'un diamètre de 30 cm, malheureusement mal conservés, le traversaient de part en part à différentes hauteurs. Seuls ceux situés près de la surface de l'eau étaient utilisés afin de limiter la pression dans les conduits et donc l'érosion excessive du dispositif. Le réservoir du Palais n'était qu'un des éléments d'une installation complexe comportant par exemple le réservoir

du Temple. Remarquons aussi que les canaux acheminant les eaux récoltées étaient pourvus dans leur partie terminale, peu avant leur arrivée dans les réservoirs, de boîtes de sable jouant plus que probablement le rôle d'un système de filtration. La ville de Tikal semble avoir particulièrement bien résisté jusqu'au début du XIVe siècle, démontrant ainsi la performance du système hydrologique mis en place. ■

Le plus vieux soutien-gorge du monde date du Moyen Age

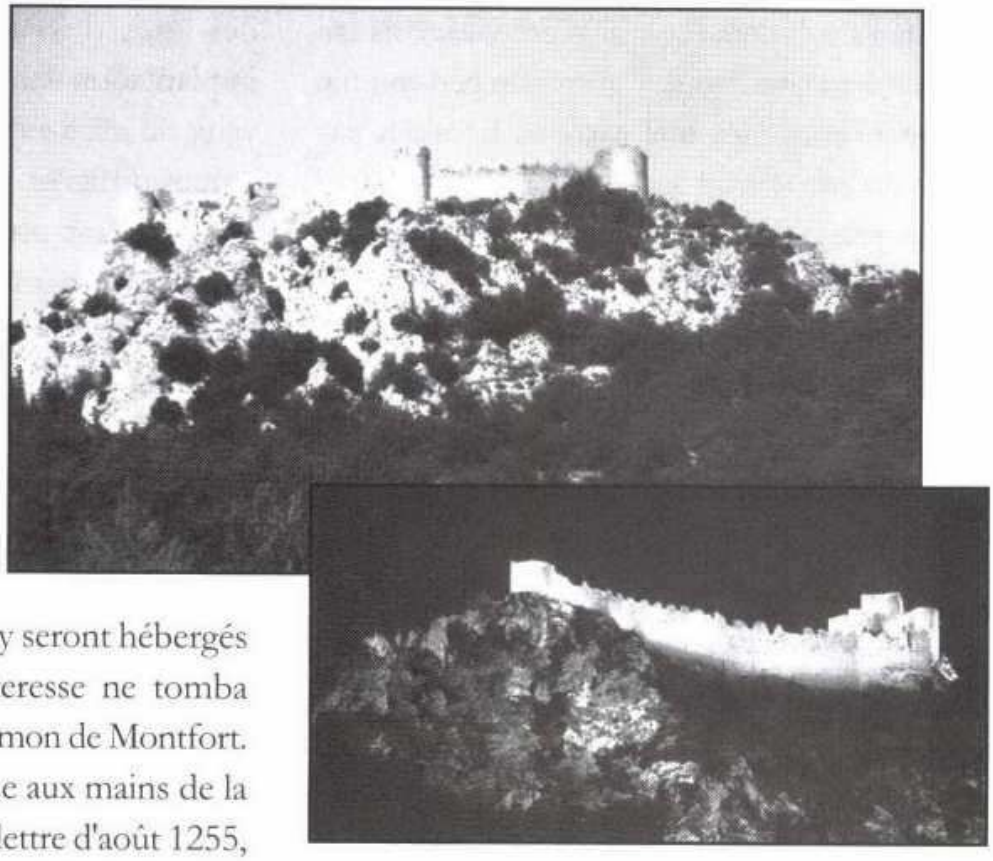


Cette récente découverte remet complètement en cause les théories des chercheurs concernant les sous-vêtements féminins. On pensait que les femmes portaient un soutien-gorge depuis une centaine d'années à peine, après avoir abandonné les corsets. Mais une équipe d'archéologues autrichiens vient de découvrir quatre brassières en lin qui datent du Moyen Âge. L'une de ces brassières ressemble d'ailleurs étrangement à un soutien-gorge moderne. Pour l'archéologue Beatrix Nutz : « Nous n'y avons pas cru nous-mêmes. De ce que nous savions, il n'existait pas de soutien-gorge au XVe siècle. ». « Ce sont des découvertes exceptionnelles », affirme Hilary Davidson, conservatrice au London Museum. Les sous-vêtements, ainsi que 2700 autres fragments en tissu, ont été découverts dans un château autrichien en 2008. Mais de longues recherches ont été nécessaires pour s'assurer de leur authencité. Cette lingerie médiévale était fonctionnelle mais la décoration de dentelle retrouvée laisse supposer aussi une dimension plus érotique. Une espèce de culotte qui aurait appartenu à un homme a également été trouvée. Les femmes ne portaient rien sous leurs jupes à l'époque. Les caleçons étaient un symbole de domination masculine et de pouvoir. ■

Le château de Puilaurens en lumière !

Le château de Puilaurens (Castèl de Puèglhaurenç en occitan) est un château dit cathare situé sur la commune de Lapradelle-Puilaurens dans le département de l'Aude. Cette forteresse est perchée sur un éperon rocheux dominant la vallée de la Boulzane à 697 mètres d'altitude. Il verrouillait les portes du Fenouillèdes et faisait partie des cinq fils de la Cité de Carcassonne. Il fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis le 12 août 1902. Le château se situe sur le Mont Ardu. Ce nom apparait pour la première fois en 958 dans une charte où Lothaire concède à l'Abbaye Saint-Michel de Cuxa la prévôté de Puilaurens qui est composée de la vallée de la Boulzane ou vallée Saint-Croix. Le document mentionne aussi la présence d'une église Saint-Laurent servant de refuge fortifié et perché d'époque carolingienne. Le premier châtelain de Puilaurens est Pierre Catala qui figure comme témoin dans les actes de Guillaume de Peyrepertuse en 1217. En 1229, Guillaume de Peyrepertuse commande

le château de Puilaurens. Puis en 1242, le château est maintenu par Roger Catala, fils de Pierre. Elle est connue seulement pour le rôle de refuge du château durant la croisade contre les Albigeois.



En 1241, le diacre cathare du Fenouillèdes, Pierre Paraire y séjourne. Plusieurs parfaits et parfaites y seront hébergés de 1245 à 1246. La forteresse ne tomba jamais entre les mains de Simon de Montfort. Vers 1250, le château passe aux mains de la royauté française. Par une lettre d'août 1255, Louis IX ordonne au sénéchal de Carcassonne de fortifier le château. Saint Louis le fit renforcer pour défendre le Languedoc contre les incursions espagnoles. Le traité de Corbeil en 1258 passe le château au rang des forteresses de défense face à l'Aragon. Il fait alors partie des « Cinq fils de Carcassonne » avec les châteaux de Quéribus, Peyrepertuse, Termes et Aguilar, tous situés en haut de pitons rocheux « imprenables ». Une garnison dirigée par Odon de Monteuil avec un chapelain et 25 sergents occupe le château de Puilaurens en 1259. Des travaux de consolidations et de fortification se poursuivent sous l'impulsion de Philippe le Hardi de 1270 à 1285. Le château va alors résister à plusieurs attaques aragonaises et restera comme la forteresse la plus méridionale de France. Comme les quatre autres fils de Carcassonne, le château de Puilaurens est progressivement abandonné à partir du Traité des Pyrénées en 1659 qui fixe la frontière franco-espagnole au niveau des crêtes pyrénéennes. Une faible garnison occupe quelque temps la citadelle. Puis, mal défendu et peu entretenu dès la fin du XVIIe siècle, il est définitivement abandonné

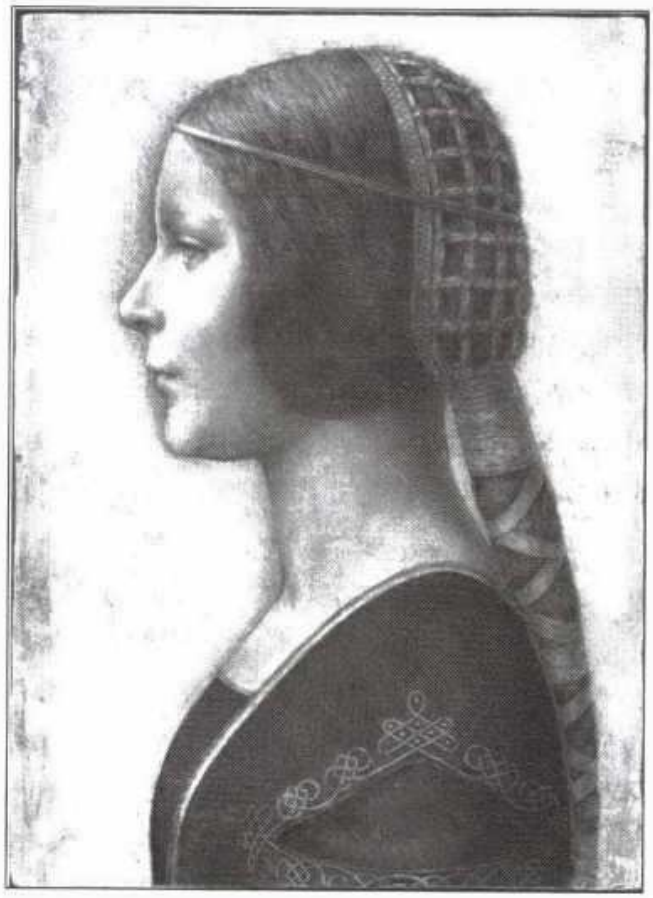
à la Révolution. Il y a bien des villageois qui venaient chercher des pierres un peu comme on se sert dans une carrière. Ils n'ont pas vraiment détruit le site. Il est aujourd'hui propriété de la commune.

C'était le rêve de différents conseils municipaux et de tout un village, Lapradelle-Puilaurens, qui vient de se réaliser. Depuis samedi 28 juillet, le château cathare de Puilaurens est la première citadelle du vertige à être mise en valeur par la lumière. Abandonné à la Révolution, il faudra attendre 1993 et l'arrivée du programme départemental Pays Cathare pour donner une nouvelle vie à ce que certains considéraient comme un simple « tas de pierres ». Aujourd'hui, 30 000 visiteurs par an arpentent le sentier qui mène au château. Jacques Gally, le maire de la commune, peut être satisfait, la mise en valeur nocturne du site est un nouvel atout. Carte de visite de la Haute-Vallée de l'Aude et du canton d'Axat, le château est un trésor pour sa commune. « Il a permis de créer des emplois. De faire fonctionner les petits commerces, de faire travailler les artisans du coin », rappelait Marcel Martinez, vice-président du conseil général, lors de son discours d'inauguration. Le château de Puilaurens fait partie des 20 monuments réunis au sein de l'association des sites du Pays cathare. De par son implantation sur un piton rocheux, les travaux de mise en lumière exigent des techniques difficiles, notamment de travail sur cordes. C'est pour cela qu'il a été choisi comme site pilote. La mise en lumière des sites du Pays cathare pourrait ainsi s'étendre à d'autres monuments. Le cahier des charges s'est montré particulièrement drastique. Pour Anne Bureau, de Wonderfulight, société conceptrice de l'éclairage : « Pour mettre en lumière le château de Puilaurens, nous avons considéré le site à l'échelle du grand paysage. La mise en lumière révèle la silhouette du piton rocheux et met en valeur l'architecture du château, tout en respectant le caractère naturel du site, et en préservant une dimension de mystère nocturne. L'esprit n'est pas de mettre le château sous les feux des projecteurs, mais à le faire émerger de la nuit. En référence au clair de lune, les tonalités de lumière utilisées sont le blanc froid pour le château et le bleu pâle pour le piton rocheux. » Le projet a également été rendu possible grâce à l'évolution des technologies. Les ampoules leds, d'une durée de vie de 25 ans se montrent économiques. Parallèlement, des capteurs solaires ont été installés dans le village. ■

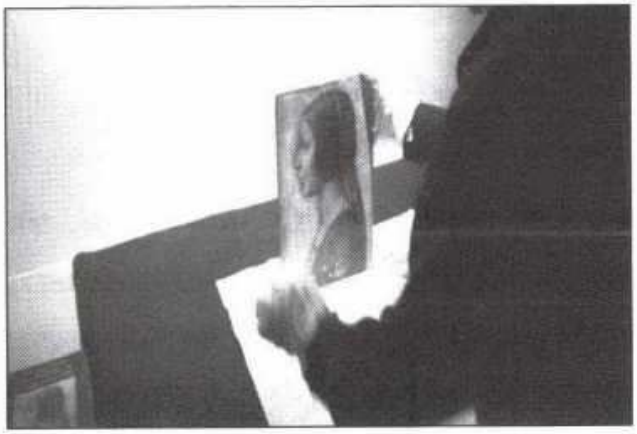
« La belle Princesse » Une Oeuvre de Léonard de Vinci ?

Vendu comme une œuvre d'un peintre allemand à Peter Silverman, un collectionneur canadien, ce portrait a été authentifié par de nombreux experts comme un Léonard de Vinci ! Cependant, les experts artistiques ne partagent pas tous le même avis. L'authentification est même fortement contestée par certains musées nationaux.

Désormais gardée dans un coffre à Genève, ce portrait est-il l'oeuvre du grand Léonard (le treizième portrait ?) ou d'un obscur peintre allemand ? Ce vélin (dessin à l'encre et à la craie), de la taille d'un livre de 29 cm de long, montre le profil d'une jeune femme aux yeux verts. Les couleurs sont restées aussi lumineuses qu'une peinture. L'histoire de ce portrait est plutôt rocambolesque : En 1998, Peter Silverman repère ce dessin mis en vente par Christie's à New York. Il est alors catalogué « allemand, début du XIXe siècle » lors de sa mise aux enchères. L'harmonie du visage de la jeune femme et son œil cristallin séduisent d'emblée mais ne pouvant pas surenchérir, l'œuvre, attribué pour 19 000 dollars, lui échappe de peu mais neuf ans plus tard, il retrouve « La Belle princesse » à New York, chez une célèbre marchande d'art, Kate Ganz. Cette



La belle princesse estimée à 140 millions de dollars par certains experts.



La Belle Princesse. Ce tableau est-il signé Leonard de Vinci ?

fois, il achète le dessin, dont le prix n'a pas varié, avec la ferme intention d'identifier son auteur. Peter Silverman a l'intuition qu'il a mis la main sur un trésor de la Renaissance et non du XIXe siècle. Cet avis est alors conforté par quelques collectionneurs et une experte du Louvre. Silverman a l'oeil et n'en est pas à son premier coup d'essai. Depuis quarante ans qu'il écume galeries et salles de ventes, il a en effet à son actif la redécouverte de plusieurs tableaux mal catalogués, dont trois Van Dyck et un Raphaël. Et son oeil aiguisé ne croit pas à cette Belle Princesse version allemande. En 2007, il décide d'aller plus loin dans son investigation en s'adressant directement au laboratoire parisien Lumiere Technology.

A l'aide d'une caméra à très haute définition (12 000 pixels) dotée de 13 filtres qui délivrent

Peter Silverman a acheté l'oeuvre 19 000 dollars en 2007. Il pourrait la revendre 150 millions de dollars, s'il était définitivement attribué à Léonard de Vinci.

au final 3,12 milliards d'informations, Martin Kemp et Pascal Cotte découvrent une empreinte palmaire sur le tableau, similaire à celle trouvée sur d'autres tableaux du maître Léonard de Vinci ! Capable de sonder toutes les couches de peinture, cette caméra fera apparaître le portrait original, caché sous plusieurs restaurations. Une alliance de l'art et de la science qui aurait beaucoup plu à l'amoureux de la science qu'était Léonard de

Vinci. Le carbone 14 rend également un verdict intéressant : l'œuvre se situerait aux environs du XVIe siècle et l'identité de la jeune femme est révélée : Bianca Sforza. Le collectionneur avoue : « Le tableau était alors attribué à un peintre allemand du XIXe siècle. J'avais l'intuition qu'il datait du XVe siècle, mais je n'aurais jamais imaginé qu'un Vinci se promène comme ça dans la nature ! » Peter Silverman présente alors le dessin à Martin Kemp, professeur émérite d'histoire de l'art à l'université d'Oxford, spécialiste du maître toscan. En octobre 2009, M. Kemp attribue l'oeuvre à Léonard et la baptise « La Belle princesse ». Il pense que le portrait est celui de Bianca Sforza, fille naturelle de Ludivico Sforza, duc de Milan, mariée à treize ans au commandant Galeazzo Sanseverino. Les recherches s'orientent alors vers les Sforziade, recueils réalisés à la gloire des Sforza. L'un des quatre répertoriés, imprimé à l'occasion du mariage de Bianca, fille illégitime de Ludovic, retient l'attention.

Pascal Cotte et Martin Kemp accumulent alors les indices en faveur d'une paternité léonardienne :

1) Les clichés pris par une caméra à haute définition révèlent la main d'un gaucher. Et Léonard de Vinci l'était, au contraire de tous ses élèves.

2) L'analyse au carbone 14 atteste que le vélin a été fabriqué aux alentours du XVIe siècle.

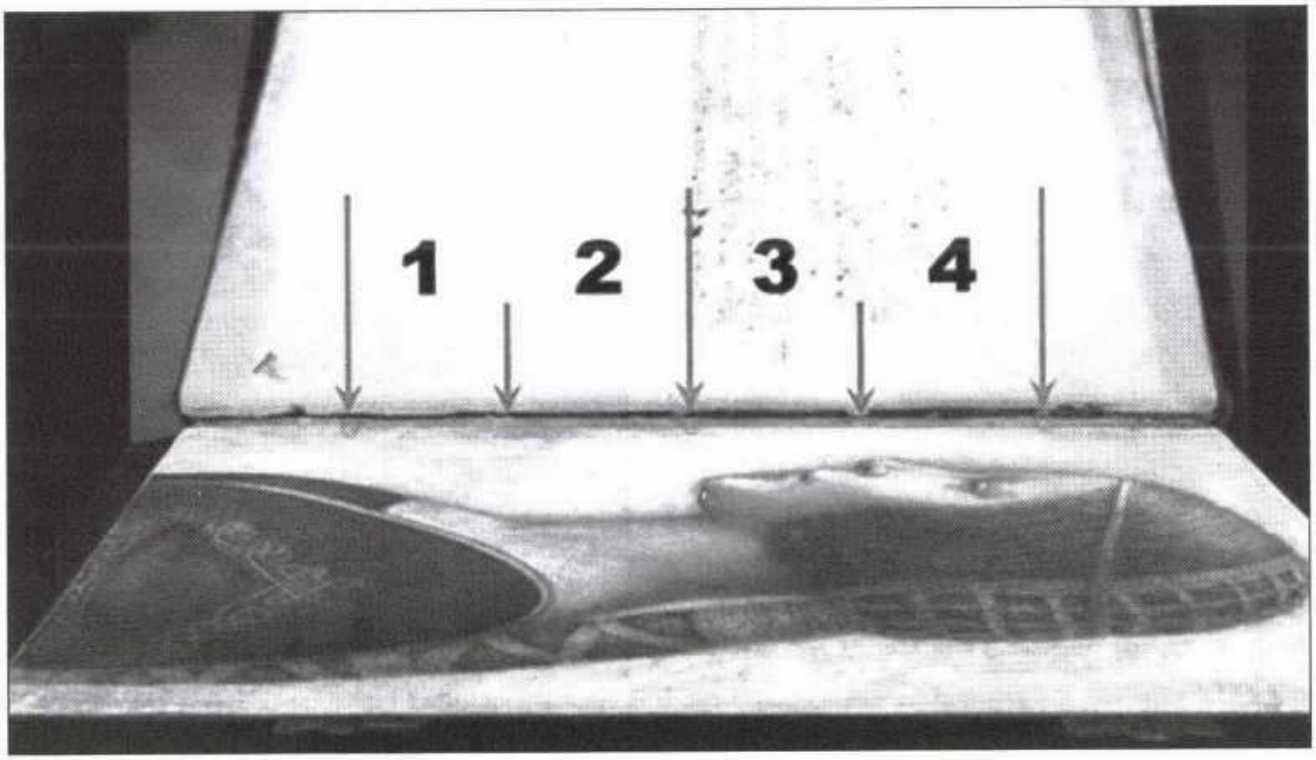
Enigmatique princesse

La jeune fille appartient, selon les historiens d'art, à l'élite milanaise. Mais elle ne ressemble ni à Béatrice, épouse de Ludovic Sforza, ni à Blanche-Marie, sa nièce. Il s'agirait donc de Bianca, sa fille naturelle. Les documents qui la mentionnent indiquent qu'elle avait l'âge du modèle. Alors au service de la cour, Vinci l'a vue grandir. Bianca fut mariée à l'âge de 13 ans, en 1496, à Galleazzo Sanseverino, commandant de l'armée ducale. Son portrait figurait sans doute au frontispice du recueil composé à l'occasion de ses noces. Mais elle mourut peu après, sans doute des complications d'une grossesse.

3) La coiffe portée par le modèle, appelée « coazzone », était en vogue à la cour du duc Ludovic Sforza, maître de Milan et protecteur de Vinci.

4) Sur le bord gauche du dessin, les photos montrent des entailles ainsi que trois trous d'aiguille... Le dessin proviendrait-il d'un manuscrit ?

Pascal Cotte et Martin Kemp s'envolent alors pour la Pologne afin de le consulter. Quelques pages du codex, conservé à la Bibliothèque nationale de Varsovie, ont effectivement dis-



Placée devant l'ouvrage aux pages manquantes, le vélin s'intègre parfaitement.

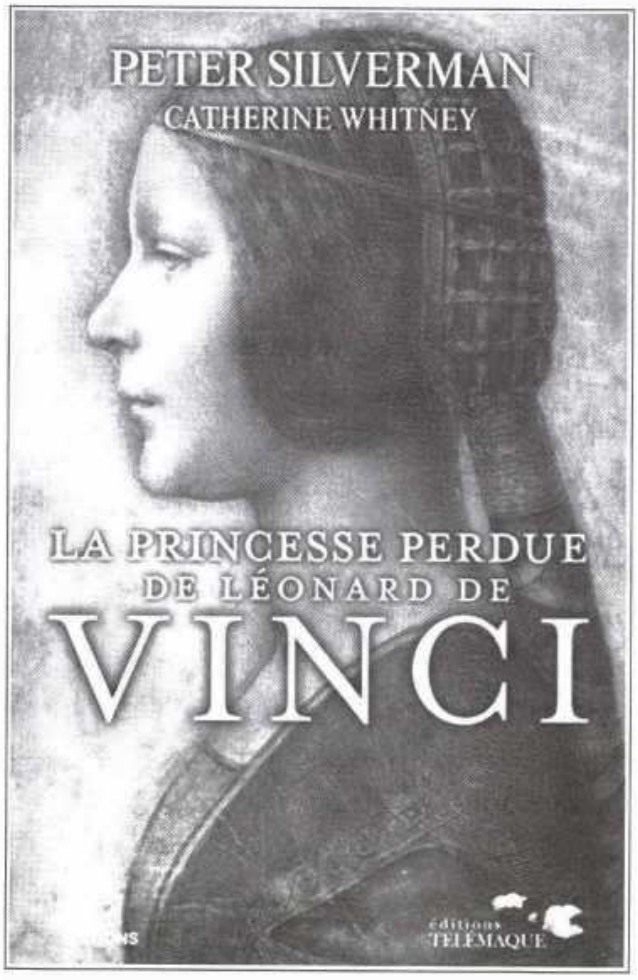
paru et les trois orifices repérés sur le dessin correspondent à ceux de la reliure. La controverse vire au scandale, lorsque, en mai 2010, Jeanne Marchig, la cliente qui avait confié le dessin à Christie's, attaque la maison de ventes pour « négligence ». Elle reproche également à ses experts d'avoir, en vue des enchères, et sans l'en avertir, remplacé le cadre italien du dessin par un autre, plus adapté à ses origines allemandes supposées. La Plainte sera finalement rejetée, pour cause de prescription.

Il apparaît donc que le portrait a été découpé, puis collé sur un panneau de chêne, ainsi qu'il apparaît aujourd'hui. L'authenticité paraît ainsi indéniable et la valeur du dessin s'envole alors à plus de 100 millions de dollars. Ce treizième portrait de Léonard de Vinci serait même estimé aujourd'hui à plus de 150 millions d'euros ! De New York à Paris en passant par Genève et Londres, le portrait sera examiné sous toutes les coutures par des experts de la Renaissance. Quelques-uns continuent pourtant d'affirmer qu'il s'agit d'une œuvre du XIXe siècle… Pour Peter Silverman, il s'agit d'« une mauvaise foi de mauvais perdants qui ne supportent pas de s'être trompé pendant tant d'années ». Mais l'affaire est loin d'être close. En novembre

2011, lorsque la National Gallery inaugure, à Londres, l'exposition Vinci, peintre à la cour de Milan, « La Belle Princesse » en a été exclue. Pour Peter Silverman, c'est « pour ne pas accabler Christie's et les experts qui se sont trompés. » Peut-être ? La question de l'attribution reste encore très taboue ainsi au Louvre, on préfère l'esquiver.

Avis Contraire : Pourquoi « la Belle Princesse » ne serait pas une œuvre de Léonard.

L'œuvre « La Belle Princesse » s'est retrouvée entre les mains d'Allessandro Vezzozi, le fondateur du Musée Idéale Léonard de Vinci dans la ville éponyme et les collaborateurs de chez Lumiere Technology possèdent un outil intéressant, parmi d'autres outils intéressants d'une panoplie à la disposition de l'histoire de l'art. Cependant, n'oublions pas que jusqu'à aujourd'hui, les photographies ne donnent que des indices et des pistes de réflexions mais ne constituent nullement des preuves irréfutables. Les photographies doivent être interprétées et commentées. C'est à ce moment que peuvent se glisser de nombreux avis subjectifs et sources d'erreurs. Il existe aussi l'ouvrage de Kemp et Cotte, richement documenté mais jusqu'à présent il n'existe encore aucune contre-analyse sérieuse. Dans tous les cas, les médias français se sont enthousiasmés pour la nouvelle, considérée ainsi comme une évidence, en reprenant pour argent comptant les affirmations de Penicaut : « une empreinte palmaire c'est pas comme



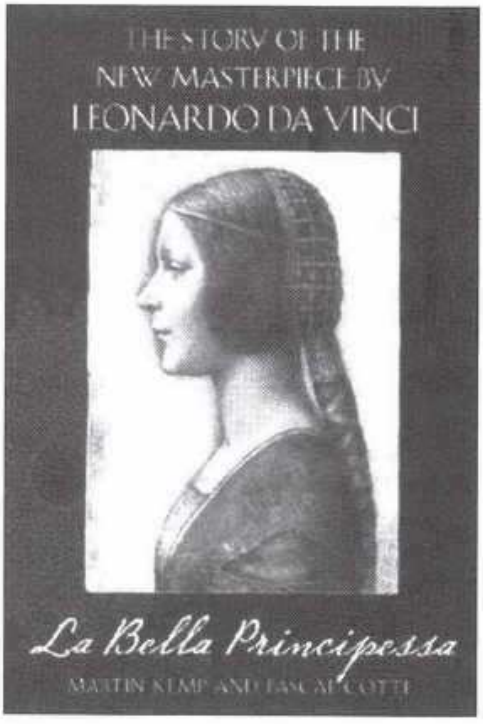
La princesse perdue de Léonard de Vinci de Peter Silverman. Romancée avec talent, l'histoire vraie du collectionneur d'art est passionnante. Au centre de ce polar palpitant, la jeune fille du tableau, d'une rare beauté, et dont Peter cherche l'identité. Au parcours semé d'embûches du propriétaire du tableau s'ajoutent, dans le rôle des méchants, les experts qui dédaignent cette hypothèse.

une empreinte digitale, on ne la traite pas comme pourrait le faire la police scientifique ! » Le Pr Capasso de Chieti n'est pas du même avis. Si on fait un traitement spéciale pour les empreintes palmaires en partant du principe que seul Léonard à apposé sa paume sur tableau alors La Madone de Laroque serait du Vinci. On constate ainsi les limites de ce genre de déclarations.

Nous sommes tout d'abord confronté à un anachronisme de taille car sur le site de la bibliothèque de Varsovie, la Sforziade dont le vélum est considéré comme le support de ce portrait, est daté de 1490. Kemp pour argumenter la technique employée par Léonard pour sa réalisation en appelle à Jean de Paris (Guides MAF, Voyages en France) dont la première visite en milanais date de 1494 : « Apprend le pastel de Jean de Paris » écrit le Vinci. Ainsi, en 1490, Léonard ne semble pas maîtriser la technique du portrait sur vélin. Par contre Giovanni Pietro Birago l'auteur identifié, car mentionné, des illustrations du codex peut-être. Ceci peut constituer un premier élément d'étonnement. Remarquons aussi que sur le site de la bibliothèque nationale de Pologne, on s'interroge encore sur la possibilité d'une attribution à Léonard de Vinci d'une page arrachée d'un ouvrage de la Renaissance milanaise. Les Sforziades sont un panégyrique à la gloire du fondateur de la dynastie, François (1401-1475). Trois éditions sont issues des presses d'Antonio Zarotto (1482, 1486, 1490) et la dernière fit l'objet d'une impression spéciale sur vélin pour les membres de la famille ducale. Chacune est spécifique et décorées par des enluminures de Giovanni Pietro Birago, un miniaturiste documenté à la cour de Milan. Chaque miniature est liée aux évènements et spécificités de chaque branche de la famille à laquelle l'ouvrage est destiné. La copie de Ludovic est conservée à la British Library. La copie de Gian Galeazza Sforza est conservée à la BNF. Un exemplaire très endommagé de la branche de Pavie a été retrouvé aux Offices de Florence. Enfin à Varsovie, est conservée une copie attribuée par les plus récente recherche au duc Gian Galleazzo Sanseverino, « gendre » de Ludovic. C'est l'unique exemplaire signé par l'auteur des miniatures : P[re]SB[yte]R IO[annes] PETR[us] BIRAGUS FE[cit].

La controverse fait rage

Dans son ouvrage, Kemp perd toute objectivité quand il affirme une relation étroite entre un futur portrait coloré d'Isabelle d'Este, promesse faite par le peintre après la réalisation du carton du Louvre, et la technique employée pour le portrait de la belle Milanaise. Percé



Ouvrage de Kemp et Cotte prouvant, selon eux, l'authentification du portrait.

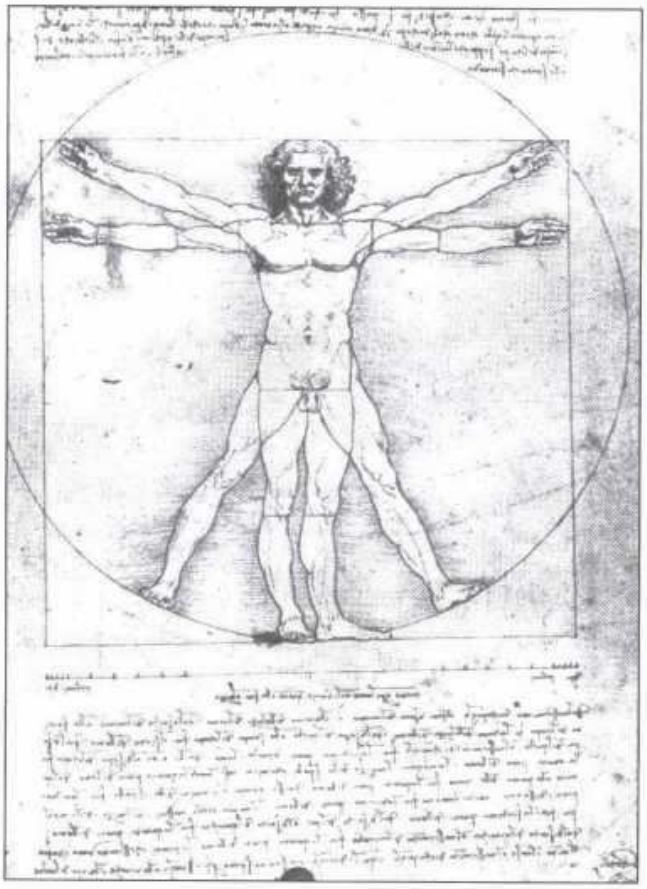
Le grand Léonard a-t-il peint le portrait nommé « La Belle Princesse » ? La controverse fait rage.

de centaines de petits trous, le carton du Louvre était un modèle destiné à devenir un tableau via la technique du poncif. Et ça Kemp le savait. On peut donc s'étonner de cette distorsion volontaire de la vérité. Allons plus loin. Léonard de Vinci quitte Florence pour Milan dans les années 1481-1482. La première œuvre de cette période est la Vierge aux rochersqui est refusée par les commanditaires pour au moins deux raisons : Le programme iconographique ne respecte les souhaits de la communauté religieuse signataire du contrat et Léonard et ses associés estiment avoir fourni un travail valant plus cher. Ce litige durera une vingtaine d'années. Florentin, le Vinci s'impose à Ludovic le More par son talent. En parallèle de la rédaction des Sforziades, Ludovic reprend aussi à son compte le projet d'un groupe équestre à la gloire de Francesco Sforza, son père, pour justifier sa légitimité au pouvoir. Léonard s'impose pour ce travail. On connaît le célèbre CV où il propose de réaliser le monument. Il existe aussi une lettre où il se compare à Ghiberti, le sculpteur des portes du Baptistère de Florence. Elève de Verrocchio, conscient de son savoir et sûr de sa technique, il est absolument certain de ne pas avoir de concurrent. Et

Ludovic le More.

quand Le More veut changer de sculpteur, il ne le peut pas, faute d'artistes. Idem pour La Cène de Sainte-Marie des Grâces et pour la décoration de la Sala Delle Asse du château de Milan, Léonard insupporte ses commanditaires. Son caractère fantasque dérange, Ludovic ou le prieur s'en plaignent. Ils sont quasiment impuissants. Ainsi, lorque Kemp affirme dans sa démonstration que le portrait de profil correspond au canon de l'école lombarde, de l'aristocratie Milanaise, il est difficile de le suivre. Léonard ne se laisse pas dicter ses choix et ses portraits de femmes ne sont pas d'un profil absolu et ce n'est certainement pas Isabelle d'Este qui aurait pu le faire changer d'avis !

Continuons... « Le 23ème jour d'avril 1490 j'ai commencé ce livre et recommencé le cheval » Léonard de Vinci. Le cheval dont il est question est un groupe équestre monumental à la gloire des Sforza, il est le pendant des Sforziades, ce panégyrique à la gloire du premier d'entre eux : Francesco. Traduite en langue vulgaire par Cristoforo Landino le « De gestis Francisci Sphortiae » de Simonetta est entre les mains de Léonard qui peut y lire dans la préface rédigée par Francesco Puteolano, une attaque virulente sur les arts figuratifs inférieurs aux lettres, à la littérature, pour glorifier et perpétuer la mémoire des grands de ce monde. Léonard est obligé de réagir car sa position au sein des artistes rémunérés par le More reste précaire. Il rédige alors une série de textes sur la supériorité de la peinture versus la musique, la littérature ou la sculpture qui enflamment les esprits. Ainsi, on peut légitimement supposer que si « La Belle Princesse » avait été de la main de Léonard, Puteolano l'aurait sûrement mentionné comme exemple. De plus, si « La Belle Princesse » était une composition du Vinci, il n'aurait pas manqué de comparer son portrait, plus éloquent à perpétuer le souvenir de la jeune fille, avec les lignes écrites à son sujet. Or



Léonard était le maître incontesté des proportions.

Léonard a employé la technique de la comparaison pour se défendre. Et le « Paragone » (qui veut dire justement comparaison), ne contient aucune allusion de près ou de loin au portrait ! Encore une zone d'ombre...

Dans l'approche géométrique de l'ouvrage de Kemp et Cotte, la démonstration ne va pas au-delà des chiffres dont on a besoin pour justifier une pratique léonardienne des canons de la peinture. Les deux auteurs ne

Texte entier de Léonard sur les proportions

« L'espace entre la ligne de la bouche et la naissance du nez a b représente le septième de la face. La distance de la bouche au bas du menton c d représente le quart de la face, et elle est égale à la largeur de la bouche. La distance du menton à la naissance de la base du nez équivaut au tiers de la face, et elle est égale au nez et au front. L'intervalle entre le milieu du nez et le bas du menton g h représente la moitié de la face. L'espace entre la naissance du sommet du nez où commencent les sourcils, i k, jusqu'au bas du menton, équivaut aux deux tiers du visage. L'intervalle entre la ligne de la bouche et le commencement du menton l m ci-dessus, - c'est-à-dire l'endroit où il confine à la lèvre inférieure, - est le tiers de la distance séparant du bas du menton la ligne de la bouche, et représente la douzième partie de la face. La distance du haut au bas du menton m n forme le sixième de la face, et la cinquante-quatrième partie de l'homme. De la pointe du menton à la gorge o p, l'intervalle est le même que de la bouche au bas du menton, et il constitue le quart du visage. L'espace entre le sommet de la gorge et sa naissance q r, est la moitié de la face et la dix-huitième partie de l'homme. Du menton à la nuque s t, la distance est la même que de la bouche à la naissance des cheveux à savoir les trois quarts de la tête. Du menton à la mâchoire, v x, l'intervalle est d'une demi-tête, et équivaut à l'épaisseur du cou, vu de profil. Le diamètre du cou entre pour une fois et trois quarts dans la distance qui sépare les sourcils de la nuque. »

Etude de Léonard sur les proportions du visage.

prennent en compte que certains segments et semblent mettre de côté les aspects qui ne s'inscrivent pas dans leur démonstration. C'est d'ailleurs un sujet de débat avec le conservateur des peinture du Louvre Jacques Franck. On peut aussi pousser l'exercice plus loin et s'amuser à voir si Léonard est cohérent avec lui-même, et appliquer aux autres portraits ce canon soit disant léonardien et celui de Vitruve aussi, dont il se fait l'écho évidemment dans la célèbre représentation conservée à Venise, mais aussi dans une note, copie du livre III de l'architecte Romain.

Un autre élément fâcheux est le pentimenti de la coiffure. On le traduit par repenti en français. Celui de la coiffe est tellement grossier qu'on ne peut légitimement pas l'attribuer à Léonard. Nous sommes en effet en 1490-95 et le Vinci a passé des années à travailler sur les proportions des chevaux et sur celles de l'homme. Il est dans sa période de maturité et a déjà peint trois portrait d'importance : Le Musicien, La Dame à l'Hermine, La Belle Ferronnière et s'attaque à La Cène (1494). Comment alors le grand Léonard aurait-il pu commettre une telle erreur, celle d'un apprenti ? Plus troublant serait le rapprochement de la broderie du vêtement de « La Belle Princesse » avec un

« Comment alors le grand Léonard aurait-il pu commettre une telle erreur, celle d'un apprenti ? »

exercice très prisé par Léonard : les entrelacs. D'après les auteurs de l'ouvrage, la mode en fut lancée par Niccolo da Correggio pour Isabelle d'Esté, résidant à Mantoue, qui les baptisa fantasia dei vinci - fantaisie d'entrelacs - en 1492 (?) Avant d'être un motif d'ornement pour le Vinci, il s'agit d'abord d'un jeu, comme les lunules ou les solides platoniciens à faces multiples dessinés pour Lucca Pacioli. Dans le portrait de Cecilia Gallerini, la Dame à l'hermine dont la datation 1488-1490 est certaine, le galon doré sur le côté gauche de la robe est un bel exemple des nodi vinciani. Ce point est plutôt en faveur des auteurs Kemp et Cotte mais ne constitue nullement une preuve étant donné que la démonstration va toujours au plus facile pour servir la thèse.

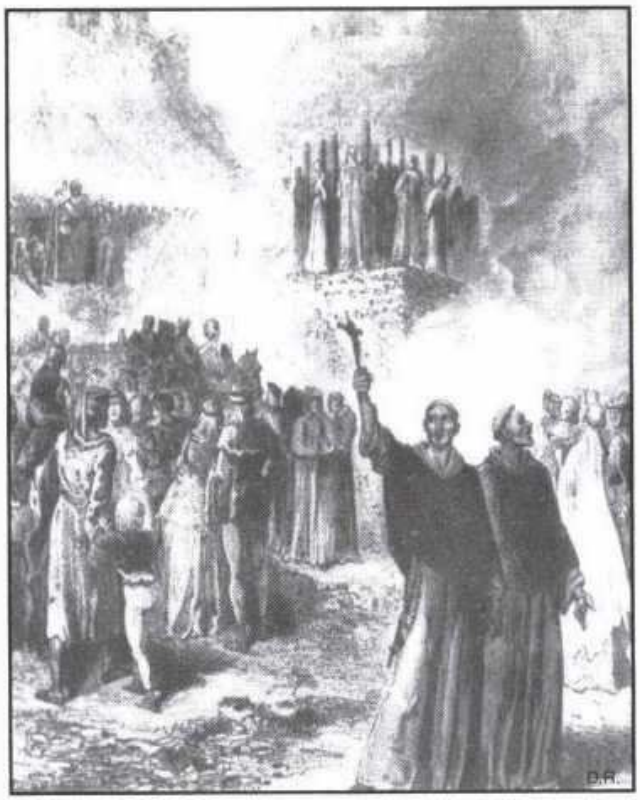
Ainsi, il apparaît légitime de douter de l'authentification absolue de cette toile, « La Belle Princesse » avec une œuvre de Léonard de Vinci. L'attribution de nouvelles œuvres au maître est devenu ces dernières années une mode. On peut certes retrouver des oeuvres perdues du Vinci mais avant d'être certain de l'authentification, il convient de prendre de grandes précautions et faire preuve d'humilité dans ses affirmations. ■

La dame à l'Hermine.

Les arcanes « dévoilés » du Catharisme

Magali CAZOTTES

« Et lorsque je vis le mystère de toutes ces paroles dans le vêtement qu'il m'avait envoyé, je m'en revêtis à cette heure, et je devins une lumière immense... »
(extrait de la « Pistis Sophia »)



Cathares sur le bûcher.

Guillaume Bélibaste, un des derniers parfaits Cathare, aurait prophétisé : « Au cap des 700 ans le laurier reverdira ». Et 767 ans après la chute de Montségur, nous pensons que le temps est venu d'accomplir la prophétie, en révélant pour la première fois des secrets qui ne se transmettaient que de Bonshommes à Bonshommes... Considéré comme une hérésie par les historiens ne voyant en lui qu'une « déviance » du christianisme, le catharisme semblait condamné à rester une énigme impénétrable, d'autant que les rares documents ayant échappé aux flammes des bûchers sont trop fragmentaires pour nous permettre de pénétrer dans les arcanes de cette religion. Mais le

savoir des Parfaits ne devait - et ne pouvait - mourir avec eux, et celui qui possède la CLEF DES MOTS peut, à tout instant, retrouver la connaissance perdue. Ce que nous allons tenter de démontrer, en nous appuyant sur les règles de la Vraie Science ou de l'étymologie (du grec étumos, « vrai », et logos, « science ») pour remonter à la source de tous les mystères.

tendants aux mystères. Tenus par le serment qu'ils devaient prêter, les initiés avaient l'interdiction de révéler aux profanes le savoir transmis par les prêtres sacrés appelés hiérophantes. Néanmoins, grâce aux témoignages des auteurs qui furent admis au rang des « mystes », nous savons que les mystères d'Éleusis reposaient sur la mise en scène d'un drame mystique ayant pour principaux acteurs la déesse du blé (Déméter)

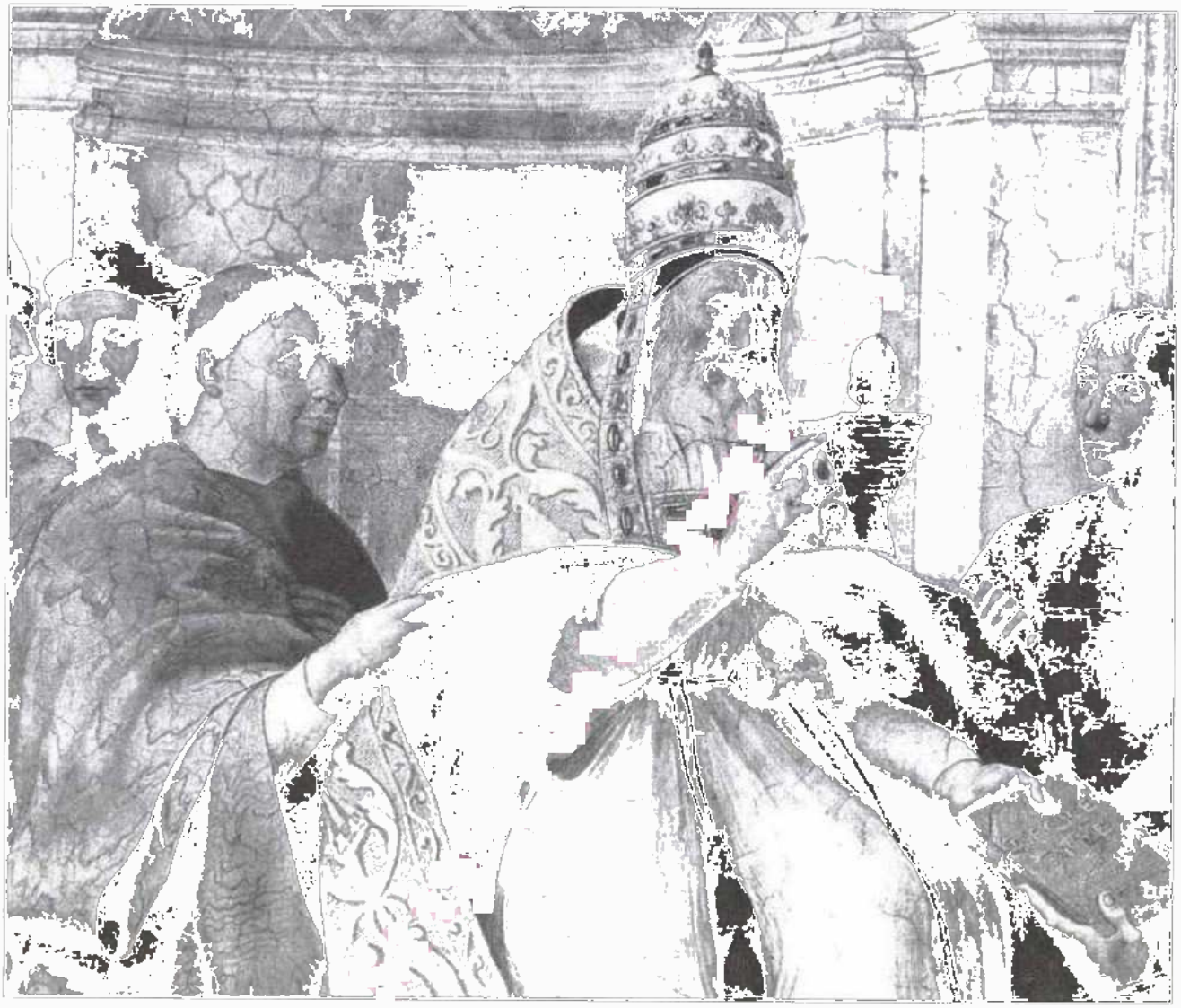
« Les recherches historiques n'ont pu mettre en évidence que la « face visible » du Catharisme. »

Les recherches historiques n'ont pu mettre en évidence que la « face visible » du Catharisme, faute de pouvoir pénétrer au cœur d'une pensée trop étrangère a notre vision rationaliste. De plus, la philosophie Cathare reflète les aspects les plus mystérieux du christianisme qui, eux-mêmes, puisent leur origine dans les cultes à mystères de l'Antiquité. Perpétué pendant près d'un millénaire, le culte d'Éleusis (ville de l'Attique située au nord-est d'Athènes) fut le plus célèbre d'entre eux, mais un secret absolu entourait les rites pratiqués entre les murs du Télestérion où se réunissaient les pré-

et le dieu du vin (Dionysos) dont les attributs allaient devenir les fondements de la Cène christique. Associée dans la Genèse (Chapitre 14, Verset 18) au mystérieux personnage de Melchisédech, la sacralisation du Pain et du Vin prit une nouvelle dimension lorsque Jésus, pendant son dernier repas, compara ces aliments à son Corps et à son Sang, ainsi que le rapporte l'évangile de Matthieu : « Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain ; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le donna aux disciples, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une

coupe ; et, après avoir rendu grâces, il la leur donna, en disant : « Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance…» (Chapitre 26, Versets 26 à 28). Le pain et le vin possèdent un point commun qui réside essentiellement dans leur fabrication, puisqu'ils sont tous les deux les produits d'une FERMENTATION. Or, comme nous le rappelle le mot latin Fervere, « bouillir », ce processus de transformation ne s'opère que sous l'action du feu caché dans la Matière. Et ce n'est pas un hasard si les Grecs désignaient le Blé et le Feu par le même mot PUROS (ΠΥΡΟΣ qui donna leur nom aux Pyrénées, lesquelles allaient devenir le foyer ardent de la prédication des « Purs » d'Occitanie.

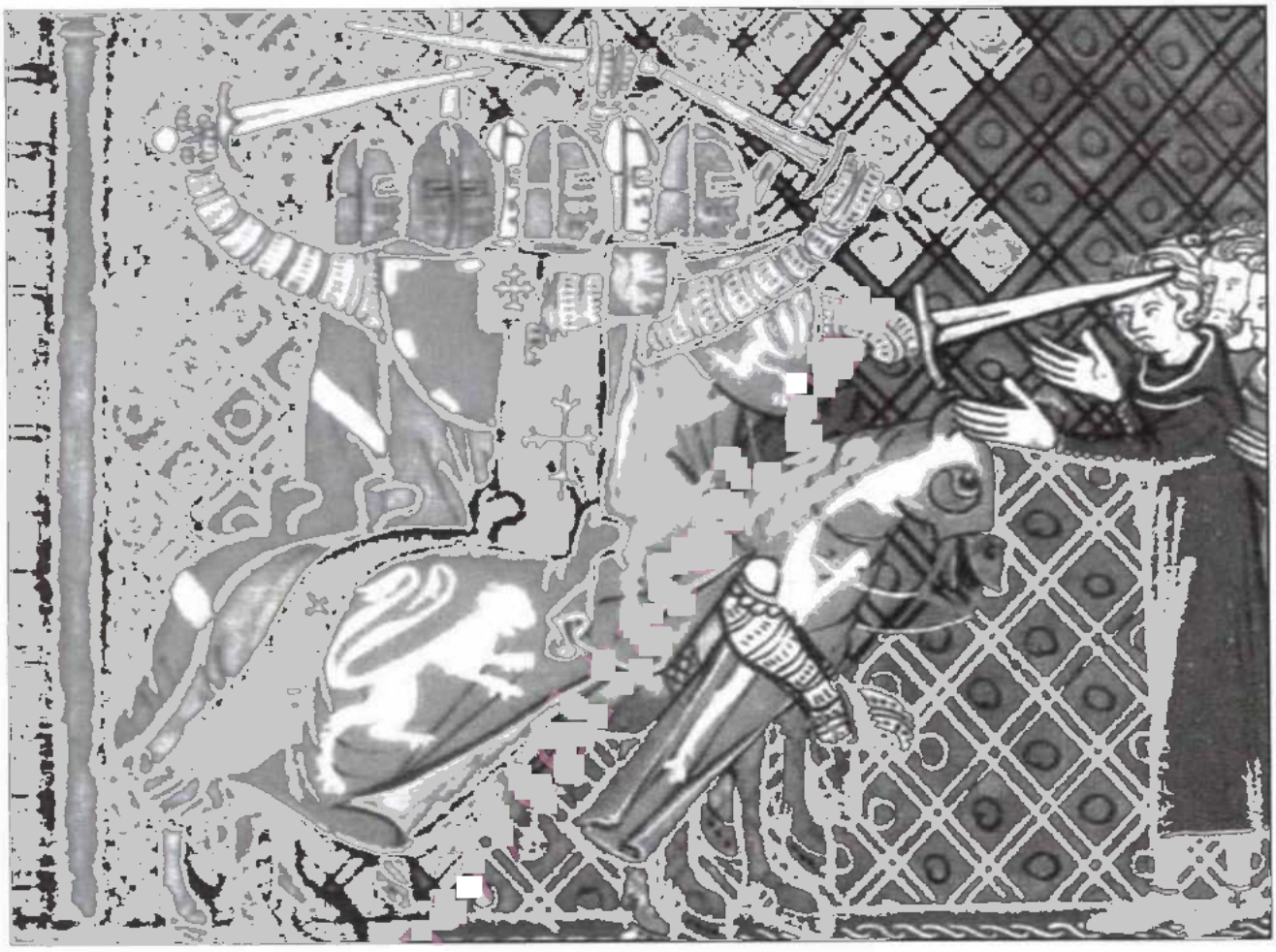
Créée sur la demande du pape Grégoire IX pour combattre le catharisme toujours vivant après la croisade contre les Albigeois, l'Inquisition ne s'est pas contentée de persécuter les hérétiques en les condamnant aux pires supplices. Recourant à l'autodafé sous toutes ses formes, elle s'efforça de faire disparaître les indices matériels reflétant les croyances de ceux que le peuple surnommait affectueusement les Bons Hommes ou les Bonnes femmes (car, fait rarissime au Moyen Age, les Cathares considéraient la femme comme l'égale de l'homme, et les Parfaites avaient autant le droit de prêcher que les Parfaits). Mais les atrocités commises par les inquisiteurs ne purent effacer de la mémoire collective le souvenir de ces religieux qui se nommaient eux-mêmes les Bons Chrétiens, afin de se différencier des représentants de l'Eglise romaine s'étant détournés du christianisme des origines. Cependant, comme le remarquait le professeur René Nelli, « tous les cathares ne se trouvaient pas au même niveau de spiritualité : les uns étaient encore au bas de l'échelle, quand les autres approchaient du sommet. C'est pourquoi le catharisme faisait une grande différence entre la masse des fidèles qu'il appelait « croyants » et le petit groupe d'initiés qu'il appelait « parfaits » [2]. Ces faits démontrent, d'une manière incontestable, que le catharisme était bel et bien une religion à mystères dont les adeptes avaient l'obligation de franchir plusieurs « degrés » avant d'accéder au sommet de l'initiation ; ce dernier n'étant accessible qu'aux Parfaits ayant reçu le CONSOLAMENTUM (l'unique sacrement pratiqué par les Cathares) qui faisait d'eux des REVÊTUS. Ce vocabulaire symbolique est un trait caractéristique du catharisme, et il est tout sauf anodin… Forgé par des personnes maitrisant à la perfection l'emploi de la métaphore - tout



Grégoire IX a créé l'Inquisition.

comme Jésus qui ne s'exprimait qu'en paraboles - chacun de ces termes possède une signification profonde s'adressant exclusivement à ceux « qui possèdent des oreilles pour entendre » ou, pour reprendre l'expression employée par les Parfaits, cet « entendement du bien » conférant aux auditeurs la faculté de « bien entendre ».

Mais pas plus qu'ils ne comprenaient le discours crypté des évangiles, les ennemis des Cathares n'auraient jamais soupçonné que les Parfaits dévoilaient leurs plus grands secrets dans l'utilisation d'un langage codé qui allait perdurer par-delà les siècles.



La croisade contre les Cathar fu. particulièrement violente.

Pour les bonshomn. nul ne pouvait se prétendre chrétien s'il n'avait accompli une véritable métamorphose intérieure. C'est pourquoi les Parfaits cherchaient à se purifier par la pratique de la Katharsis (du grec Katharos, « pur ») d'où provient le mot Cathare, selon l'interprétation la plus répandue. Toutefois, on leur donnait également le nom de Manichéens (parce que leur prédication reposait, comme celle du prophète Manès ou Mani, sur l'éternel combat entre la Lumière et les ténèbres), de Publicains (terme latinisé pour désigner des Pauliciens), de Bougres (déformation du mot Bulgare évoquant leurs liens avec les Bogomiles), d'Albigeois (dans le sud de la France où la tolérance de la civilisation occitane permit aux Cathares d'en faire leur terre de prédilection), de Tisserands ou bien encore de Patarins. La plupart de

La conversion de saint Paul.

ces noms, comme nous venons de le voir, s'expliquent facilement. D'autres, en revanche, semblent beaucoup plus mystérieux et, en raison même de leur étrangeté, ils semblent nous délivrer un message qui doit retenir tout particulièrement notre attention… Refusant de vivre d'aumônes, les Parfaits se faisaient une obligation de travailler pour subvenir eux-mêmes à leurs besoins, en exerçant le plus souvent la noble activité de tisserand. Un métier qui était aussi tout un symbole pour les Revêtus aspirant à tisser leur « robe de lumière » dont le mystère fit l'objet de cet enseignement donné par Paul de Tarse

aux Corinthiens : « Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette.

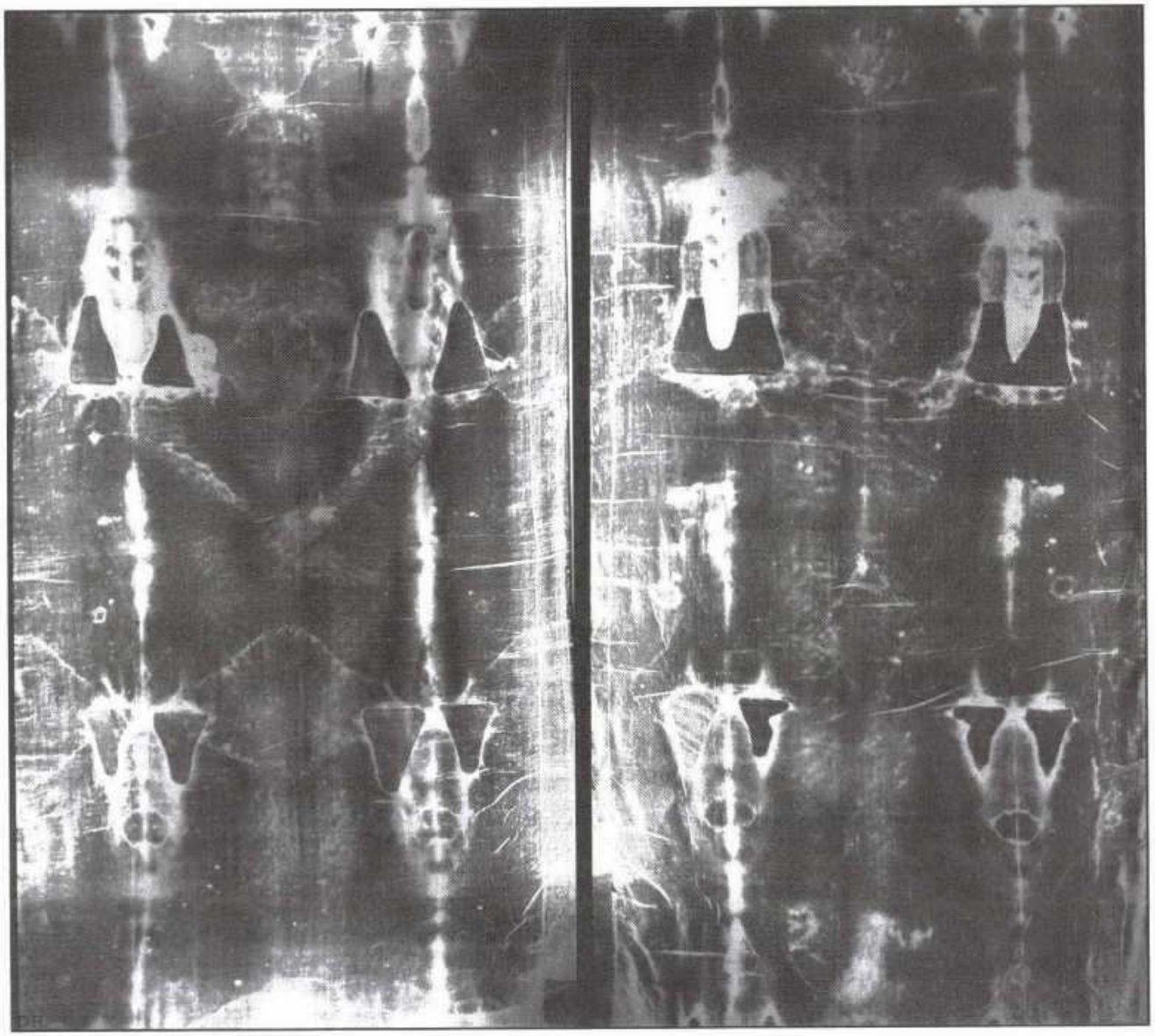
La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire » (Première Épître aux Corinthiens, Chapitre 15, Versets 51 à 54). A la lecture de ces lignes, nous devinons que les Cathares voyaient dans l'état de « revêtu » quelque chose de beaucoup plus extraordinaire que le simple fait d'enfiler une robe de moine, en s'appuyant probablement sur ces paroles du psalmiste : « Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau » (Psaume 104, Verset 2). Et l'homme qui détenait la clef de ce mystère serait aussi celui qui l'aurait vu de ses propres yeux...

Comme nous l'avons remarqué plus haut, les bonshommes avaient reçu le nom de Publicains qui était synonyme de Pauliciens, cela nous laissant penser que les Cathares accordaient une importance toute particulière aux écrits attribués à l'apôtre des Gentils. Mais pourquoi auraient-ils porté autant de considération à la parole de Paul de Tarse ? Qu'est-ce qui distinguait celui-ci des autres disciples de Jésus ? Rien, si ce n'est qu'il fut le témoin privilégié de la vision qui allait « foudroyer » l'impitoyable persécuteur des chrétiens pour faire de lui le plus zélé des apôtres, selon la propre confession de Paul au roi Agrippa : « Pour moi, j'avais cru devoir agir vigoureusement contre le nom de Jésus de Nazareth. C'est ce que j'ai fait à Jérusalem. J'ai jeté en prison plusieurs des saints, ayant reçu ce pouvoir des principaux sacrificateurs, et, quand on les mettait à mort, je joignais mon suffrage à celui des autres. Je les ai souvent châtiés dans toutes les synagogues, et je les forçais à blasphémer. Dans mes excès de fureur contre eux, je les persécutais même dans les villes étrangères. C'est dans ce but que je me rendis à Damas, avec l'autorisation et la permission des principaux sacrificateurs. Vers le milieu du jour, ô roi, je vis en chemin resplendir autour de moi et de mes compagnons une lumière venant du ciel, et dont l'éclat surpassait celui du soleil. Nous tombâmes tous par terre, et j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Je répondis : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis

Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds ; car je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai » (Actes des Apôtres, Chapitre 26, Versets 12 à 16). Alors que tous ses compagnons entendirent clairement la voix venue du ciel, Saul - rebaptisé Paul après sa conversion - aurait été le seul à voir l'apparition éblouissante qui le laissa aveugle pendant trois jours, jusqu'à ce qu'un disciple de Jésus habitant Damas vienne lui rendre ce qu'il avait perdu : « Ananias sortit ; et, lorsqu'il fut arrivé dans la maison, il imposa les mains à Saul, en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. Au même instant, il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva, et fut baptisé » (Actes des Apôtres, Chapitre 9, Versets 17 à 19).

Se confondant avec le baptême paulinien, l'imposition des mains était déjà évoquée dans l'Ancien testament où il est écrit que l'Éternel dit à Moïse : « Prends Josué, fils de Nun, homme en qui l'Esprit réside ; et impose-lui la main » (Nombres, Chapitre 27, Verset 18). Et suivant un rituel identique à la Semikha des kabbalistes juifs - rituel par lequel un maître est censé transmettre à son disciple une partie de sa puissance spirituelle - c'est par l'imposition des mains [3] que les Cathares conféraient aux croyants le baptême de l'Esprit par lequel ces derniers accédaient au statut de « consolés ». Les effets de ce baptême spirituel nous sont inconnus, mais ceux-ci étaient loin d'être négligeables à en croire ces paroles que l'apôtre Paul adressa à Timothée : « Ne néglige pas le don qui est en toi, et qui t'a été donné par prophétie avec l'imposition des mains de l'assemblée des anciens » (Première Épître de Paul à Timothée, Chapitre 4, Verset 14). Un « don » qui, en outre, devait se mériter, d'où cette recom-

« C'est par l'imposition des mains que les Cathares conféraient aux croyants le baptême de l'Esprit par lequel ces derniers accédaient au statut de « consolés. »



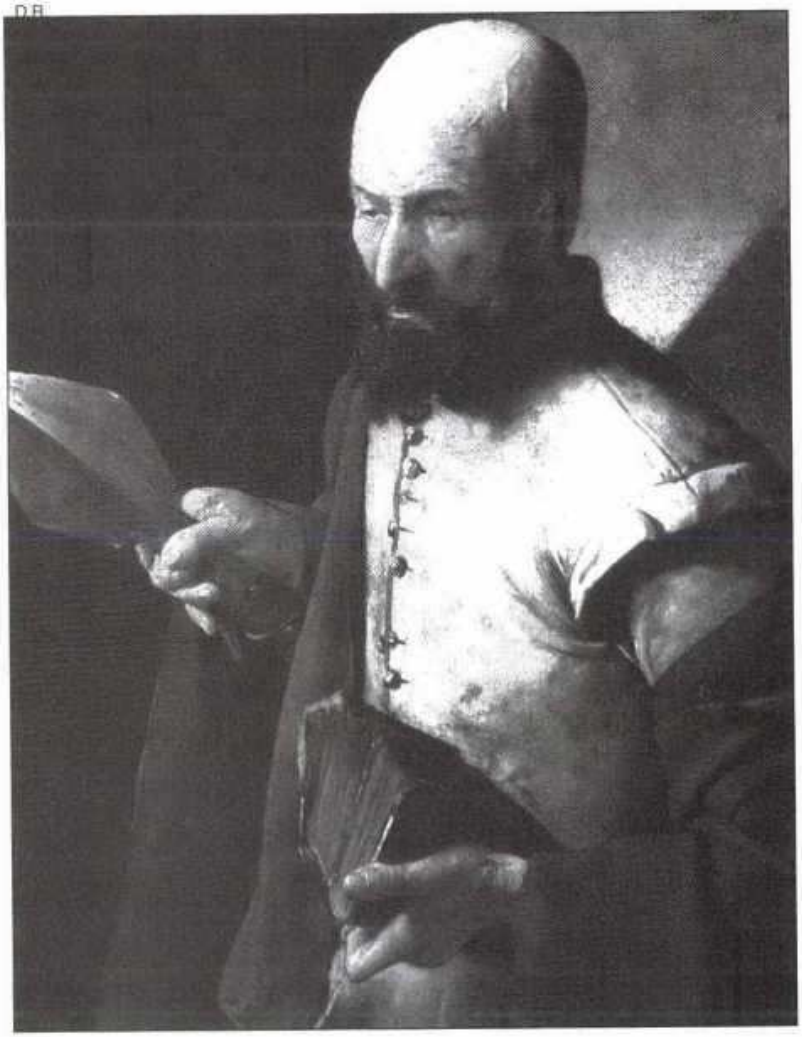
Le linceul de Turin.

mandation de Paul à son fils spirituel : « Ne te hâte pas d'imposer les mains à qui que ce soit » (Première Épître à Timothée, Chapitre 5, Verset 22). Sachant que les mains étaient imposées sur la tête du récipiendaire, et plus précisément à l'endroit des fontanelles [4] qui seraient les « portes du ciel » suivant une tradition universelle, on peut supposer que ce rite procurait aux baptisés une perception élargie de la réalité, les aidant à acquérir la connaissance salvatrice ou cette fameuse Gnose (du grec Gnosis,

« connaissance ») dont le pouvoir transformateur agirait sur la conscience de ses heureux possesseurs. La plupart des chercheurs en sont donc venus à la conclusion que l'imposition des mains suffisait à prodiguer le baptême loué par l'apôtre Paul quand il vint proclamer aux Éphésiens qu'il n'y a « qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême » (Épître aux Éphésiens, Chapitre 4, Verset 5). Mais cette hypothèse ne saurait expliquer ces propos de Jean-Baptiste annonçant la venue du Christ : « Moi, je vous baptise dans l'eau, mais voici venir celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses chaussures. Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. Il tient en main le van pour nettoyer son aire. Il amassera le froment dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas » (Luc, Chapitre 3, Versets 16 et 17). Si le baptême de l'Esprit et du Feu ne sont qu'une seule et même chose, pourquoi employer deux termes au lieu d'un ? En outre, la parabole choisie par Jean le baptiste associant le froment à l'élément igné (comme le mot Puros que nous avons déjà mentionné) est très révélatrice pour les BIEN-ENTENDANTS, ceux-là mêmes qui ont retenu la leçon capitale que Jésus a voulu donner à ses disciples en leur disant que le pain - dont le secret de fabrication réside tout entier dans ce levain révélant l'action du feu brûlant au cœur de la Matière - était le symbole de son corps. Seulement, il ne faut pas oublier que le corps de Jésus était, physiologiquement parlant, celui d'un homme ordinaire avant de « revêtir » la lumière qu'il cachait au fond de lui…

Dans l'évangile gnostique de Thomas, appartenant à la collection des manuscrits retrouvés près de Nag Hammadi, en Haute-Égypte, il est écrit que « si la chair est venue à l'existence à cause de l'esprit, c'est une merveille, mais si l'esprit est venu à l'existence à cause du corps, c'est une merveille de merveille » (Logion 29). Contrastant avec le langage figuré des paraboles, cette parole attribuée à Jésus nous dit clairement que le corps humain possèderait l'incroyable pouvoir d'ENGENDRER UNE MERVEILLE, à l'instar de la déesse Déméter dont le nom peut se traduire littéralement par « celle qui construit un prodige » (de Dêmô, « construire » et Têras, « prodige »). Mais par quel moyen notre enveloppe charnelle serait-elle capable de fabriquer la Merveille des merveilles ? Là encore, Jésus nous offrit la réponse en faisant du vin le symbole de ce sang rédempteur qui ren-

DR



Représentation de saint Thomas.

fermerait le feu de toutes les métamorphoses… ainsi que nous le rappelle le nom d'Adam associant le Aleph (la première lettre de l'alphabet hébreu symbolisant le feu divin) au mot Dam (sang). Et c'est pourquoi Yahvé aurait défendu aux enfants d'Israël de consommer le sang : « Car l'âme de toute chair, c'est son sang, qui est en elle. C'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Vous ne mangerez le sang d'aucune chair ; car l'âme de toute chair, c'est son sang ; quiconque en mangera sera retranché » (Lévitique, Chapitre 17, Verset 14). Néanmoins, si l'âme de toute chair réside dans le précieux liquide coulant dans nos veines aussi bien que dans celles de n'importe quel animal, le sang de l'homme serait le seul à pouvoir « s'embraser » pour devenir semblable au sang des dieux ou à cet Ikhôr (duquel dérive le mot « liqueur » devenu notre Eau-de-Vie) décrit par Homère dans ces vers de l'Iliade : « L'arme aussitôt va pénétrant la peau à travers la robe divine, ouvrée des Grâces elles-mêmes, et, au-dessus du poignet de la déesse, jaillit son sang immortel : c'est l' « ichor », tel qu'il coule aux veines des divinités bienheureuses : ne mangeant pas le pain, ne buvant pas le vin aux sombres feux, elles n'ont point de sang et sont appelées immortelles » (Vers 339-342). Remarquons au passage l'allusion du poète au pain et au vin, comme pour mieux souligner que ces symboles ne vont jamais l'un sans l'autre, pour la même raison que la déesse aux

épis ne saurait être séparée du dieu de la vigne dont le nom étrange évoque la merveille « née de Dieu » (Dios-Nésis).

Arrivés à ce stade de notre démonstration, le lecteur aura compris que les mystères du christianisme étaient déjà connus et enseignés des siècles avant la naissance de Jésus... Pourtant, d'une certaine façon, ce savoir - transmis aux Grecs par les prêtres égyptiens qui le tenaient eux-mêmes de ces maîtres inconnus leur ayant permis de construire la plus fabuleuse des civilisations - était condamné à rester lettre morte, parce que personne ne l'avait encore accompli dans sa « chair » et dans son « sang ». Et ce qui nous permet aujourd'hui d'affirmer qu'un homme a bien réalisé le BAPTÊME DU FEU est un simple drap de lin où s'est imprimée la plus incroyable des images... Malgré tous les efforts de ses détracteurs voulant faire croire qu'il ne s'agit que d'une vulgaire peinture réalisée par un artiste aussi génial que Léonard de Vinci, le linceul de Turin demeure une énigme inexplicable pour la science, surtout depuis que les travaux du chimiste américain Raymond Rogers ont invalidé les résultats de l'analyse au Carbone 14 (pratiquée sur un morceau du linceul résultant d'un rapiéçage opéré au Moyen Age, comme le prouve la présence de fils de coton mélangés aux fils de lin). De plus, les analyses aux rayons X ont formellement établi que ce drap mortuaire ne présentait aucune trace de peinture, et les expériences effectuées au Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble en 1992 révélèrent que l'oxydation du tissu - dû à l'irradiation des fibres sur une profondeur de 45 microns - avait été causée par un bombardement de protons, lequel aurait été provoqué par une soudaine explosion d'énergie ayant fait « éclater » les noyaux de deutérium présents dans l'eau qui compose environ 60% d'un corps humain. Enfin, d'après les conclusions de l'expert judiciaire Grégoire Kaplan, « le linceul porte une image qui ressemble à un négatif photographique mais qui, en vérité, n'en est pas un, car les variations d'intensité de la coloration ne viennent pas d'un jeu d'ombres (ce qui est le propre de la photographie) mais de variations de distances entre l'objet représenté et le Linceul. C'est donc une image porteuse d'une information tridimensionnelle » [5].

En tenant compte de tous ces éléments, nous sommes obligés d'admettre que l'homme du linceul (dont l'image présente, de surcroît, toutes les marques de la crucifixion telle que la pratiquait les romains) a réussi son apothéose - du grec Apotheôsis

Manuscrit de Nag Hammadi.

ou « élévation au rang des dieux » - au moment où son enveloppe charnelle a revêtu la gloire de Yahvé que les auteurs de l'Ancien Testament comparaient à un « feu dévorant » (Exode, Chapitre 24, Verset 17) ; une métaphore à prendre au pied de la lettre, puisque le bienheureux qui se consume au FEU DE DIEU est censé disparaître instantanément aux yeux des mortels, en nous donnant l'explication de ce passage de l'évangile de Philippe où l'Enseigneur Jésus proclame que « l'Accomplissement rend l'Homme insaisissable et invisible » (Logion 106). Et aussi incroyable que cela puisse paraître, l'empreinte intacte des taches de sang retrouvées sur le Saint Suaire témoignent que le corps enveloppé dans le linceul a subi une dématérialisation défiant toutes les lois de notre physique ! Ainsi, depuis deux mille ans,

cette relique, unique entre toutes, a miraculeusement échappé aux guerres et aux incendies qui auraient pu la détruire pour toujours, et le simple fait qu'elle existe nous offre la preuve matérielle que tout être humain a le pouvoir de RENAÎTRE DE SES CENDRES comme le légendaire phénix. Car si Jésus-Christ fut le « Premier-né d'entre les morts » (Epître aux Colossiens, Chapitre 1, Verset 18) - ce précurseur que les gnostiques appelaient l'Auto-engendré - il nous a également montré la voie que nous devions suivre, en rappelant au pharisien Nicodème que « si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean, Chapitre 3, Verset 3).

La notion de « corps céleste » ou CORPS GLORIEUX représentait le cœur de la mystique Cathare, et nous devinons maintenant la raison pour laquelle les bons-hommes avaient pris le surnom de Patarins, puisque celui-ci nous renvoie au mot Patarréen qui était l'une des nombreuses épithètes d'Apollon ; ce dieu de la Lumière qui s'était follement épris de la nymphe Daphné tirant son nom du laurier dont elle avait pris l'apparence pour échapper aux « feux » de l'amour apollinien. Néanmoins, c'est dans la figure de la vierge Sophia que réside le plus grand mystère du catharisme… Ayant donné son nom à la capitale de la Bulgarie, la patrie des Bogomiles,

« La notion de « corps céleste » ou CORPS GLORIEUX représentait le coeur de la mystique Cathare. »

Sophia (Σοφία en grec) se présente à nous comme la personnification de la sagesse divine. Particulièrement vénérée à Byzance, avant que son culte ne se répande dans toute l'Europe via les pays slaves, elle occupe le premier rôle dans le plus célèbre des traités gnostiques connu sous le nom de Pistis Sophia ou la Fidèle Sagesse. Mais une prophétie aurait prédit également que « seul celui qui a incarné les principes christiques dans sa nature spirituelle sera capable d'entendre, de comprendre et de dévoiler le contenu de la Pistis Sophia ».

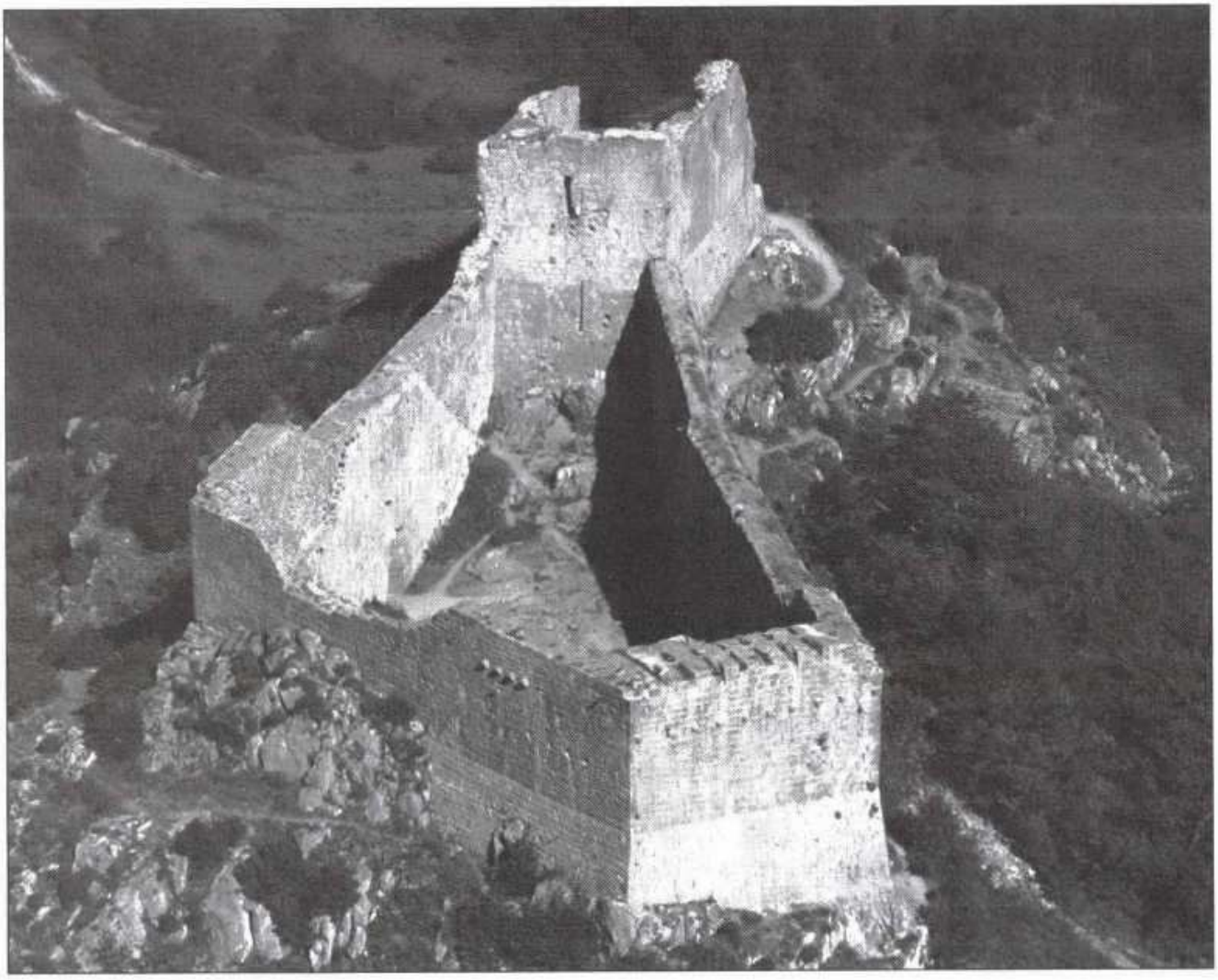
La vierge Sophia.

Prétendant rapporter les entretiens secrets que Jésus aurait échangés avec ses disciples pendant les onze années qui suivirent sa résurrection, le traité de la Pistis Sophia se présente sous la forme d'un « livre muet » ne pouvant parler qu'aux lecteurs initiés à ses mystères. Toutefois, après les éléments que nous venons d'exposer, tout un chacun doit être en mesure d'entrevoir le sens caché de cet extrait : « Et Jésus, continuant de parler, dit à ses disciples : « Écoutez, écoutez ce qui m'arriva avec les archons, des douze éons, et avec tous leurs archons, et leurs maitres, et leurs autorités, et leurs anges, et leurs archanges. Lorsqu'ils virent le vêtement brillant qui est sur moi, car chacun d'eux vit le mystère de son nom qui est en mon vêtement brillant dont j'étais revêtu, tous se prosternèrent à la fois, adorant le vêtement brillant qui est sur moi, et tous s'écrièrent à la fois, disant : « Le Seigneur de l'univers nous a changés à notre insu ». Ou bien encore de ces paroles énigmatiques prononcées

par la radieuse Sophia : « Je te rendrai témoignage, ô lumière, parce que tu m'as sauvée, et je célébrerai tes miracles dans la race de l'humanité ».

Les Cathares refusaient d'adorer la vierge Marie, qu'ils associaient à l'image de la maternité charnelle, pour vénérer exclusivement la « vierge de lumière » qui incarnait le but ultime de leur cheminement spirituel. Et pour résoudre ce dernier mystère, il nous faut de nouveau avoir recours au génie des Grecs, puisqu'il suffit de remplacer la lettre Mu du mot SoMa (corps) par la lettre Phi (figurant à elle seule la « lumière » du terme grec Phôs) pour comprendre que SoPHIa n'est autre que le symbole du corps humain qui a revêtu la gloire des immortels... afin de devenir cette vierge « si belle » à la chair transfigurée que l'on retrouve sous les traits de la déesse phrygienne Cybèle surnommée la MÈRE DES DIEUX (Magna Mater). Enfin, c'est le moment de noter un petit détail qui pourrait éclairer d'un jour nouveau l'étrange condition que les défenseurs de Montségur imposèrent aux croisés avant d'abandonner la forteresse. Les fêtes données en l'honneur de Cybèle, au cours desquelles les participants revivaient chaque année la « mort » et la « résurrection » du berger Attis, se déroulaient durant la période du 15 au 27 Mars. Or, pour une raison connue d'eux seuls, les Parfaits de Montségur réclamèrent une trêve de quinze jours qui leur fut accordée, laquelle devait leur permettre de demeurer dans le château jusqu'au matin du 16 Mars où ils allaient choisir de périr sur le bûcher plutôt que de renier leur foi. Seulement, une question demeure : pourquoi les bonshommes tenaient-ils autant à vivre jusqu'à cette date ? Pour évacuer leur légendaire « trésor » ou pour se préparer à la mort, ainsi qu'on le suppose généralement ? Dans un cas comme dans

« Les Cathares refusaient d'adorer la vierge Marie, qu'ils associaient à l'image de la maternité charnelle. »



Le château de Montségur.

l'autre, ils n'avaient pas besoin d'un si long délai, et le chercheur Fernand Niel avait presque trouvé la solution en écrivant ces lignes : « Les pourparlers ayant été entamés le 1er Mars 1244, la place serait rendue quinze jours plus tard. Ceci, peut-être, pour permettre aux Cathares de célébrer une fête manichéenne, qui tombait à l'équinoxe de printemps »[6]. C'est également ce remarquable auteur qui fut le premier à mettre en évidence les anomalies architecturales de la forteresse de Montségur (totalement aberrantes pour un édifice à vocation militaire) et ses alignements solaires permettant à la lumière du solstice d'été, au moment du lever du soleil, de traverser les archères du donjon pour apparaître sous la forme de deux splendides rayons… Un phénomène qui montre, s'il

en était encore besoin, l'attachement des bonshommes à la manifestation physique de cette lumière qu'ils savaient ne pouvoir trouver qu'au fond d'eux-mêmes.

Dans les premiers siècles du christianisme, le baptême était désigné par un mot particulier, celui de Photismos (φωτισμός) évoquant l'action d'ILLUMINER dans la langue des anciens Hellènes. Mais, pour les bons chrétiens, l'illumination n'était pas qu'une simple vue de l'esprit, parce qu'ils avaient été les témoins - directs ou indirects - du miracle accompli par le premier homme ayant triomphé de la mort. Désireux de suivre son exemple, les gnostiques de tous les pays se sont fait un devoir de préserver ce savoir, dans l'espoir qu'à leur tour, ils réussiraient à transformer leur « corps de boue » en « vêtement de lumière ». Et il n'est pas impossible que certains Parfaits y soient parvenus, sans pouvoir laisser derrière eux une preuve aussi éclatante qu'un linceul portant les marques d'une explosion nucléaire... Heureusement, la flamme qui animait les Cathares ne s'est jamais éteinte, et il dépend de chacun d'entre nous de retrouver la vérité de cette affirmation du poète Pindare : « Heureux ceux qui ont traversé les Mystères, ils connaissent l'origine et la fin de la vie ».■

Notes :

1 : Surnom donné à ceux qui recevaient l'initiation aux mystères.

2 : « Les Cathares » de René Nelli, éditions Marabout.

3 : Comme le rappelle Jean Duvernoy dans son livre sur « La religion des Cathares » (éditions Privat), « l'imposition des mains est attestée déjà chez les manichéens d'Orléans en 1022 ».

4 : Les trépanations sacrées, pratiquées un peu partout dans le monde, auraient eu pour but de rouvrir ces portes par lesquelles se recevrait la connaissance céleste, ainsi que l'évoquait Francis Mazière dans son ouvrage « Fantastique île de Pâques » (éditions Robert Laffont) en parlant de « cette légère excroissance par où les initiés d'Asie et d'Afrique pensent que se récepte la connaissance et que nous appelons fontanelle ».

5 : « Le Linceul de Turin vu par un expert judiciaire » de Grégoire Kaplan, aux éditions François-Xavier de Guibert.

6 : « Albigeois et Cathares » de Fernand Niel, éditions Presses Universitaires de France.

LA « RÉVOLUTION » EUROPEENNE DE LA PENSÉE BOGOMILE CATHARE

Michel Mounié, (écrivain, conférencier, ancien professeur de philosophie). Auteur de l'ouvrage : « Le Christianisme Bogomile Cathare, fondement de nos cultures, à la lumière des Contes médiévaux, Européens et Slaves »

On ne connaît l'existence du mouvement bogomile cathare européen qu'au travers de ce que l'église et l'Inquisition lui prêtent : toutes ces visions sacrilèges sur le dualisme, l'horreur de la vie, du réel, l'établissement d'une église hérétique hautement hiérarchisée et institutionnalisée qui prétendrait remonter aux premiers apôtres… Et de nombreux faux textes (comme nous l'avons établi) vont dans ce sens : le Livre des Deux Principes sur le dualisme, le Rituel latin de Florence sur l'église, la seconde moitié de la Cène Secrète - présente à Dôle, à Vienne (Autriche) et à Carcassonne - le soi disant Traité Cathare Anonyme à Lyon, tandis que quantité de traités cathares et apparentés (hormis la libre parole des peuples dans les Contes) furent systématiquement détruits. Enfin, de nombreux autres actes et de nombreux faux courants de l'hérésie furent alimentés par l'église elle-même… Et l'on ne connaît de l'histoire médiévale elle-même, et de ce moment décisif de la réforme grégorienne, qu'une interprétation précisément grégorienne et théocratique !

Il nous donc faut sortir d'une lecture grégorienne ou néo-grégorienne de l'histoire médiévale, en dégageant combien la mouvance bogomile cathare européenne - dès la fin du Xe siècle et bien après - constitue la réalité intime de l'église et des cultures populaires dont témoigneront les Contes, avant le choc brutal de la main mise grégorienne et théocratique sur l'église elle-même et sur l'Europe. Il nous faut également saisir le sens de l'opposition bogomile à la féodalité et à cette église grégorienne et théocratique qui la fonde. Voici donc un résumé,

tiré de notre ouvrage, de ces aperçus historiques fondamentaux, en vue d'une meilleure compréhension des origines de nos cultures européennes.

La prééminence de la papauté romaine est un acte politique tardif.

Il existait, aux temps des premiers christianismes, autant d'églises que de communautés de chrétiens dans les cités, par exemple d'Asie mineure. Et c'est contre cet « éparpillement » et contre ces premières églises qu'une tendance plus centralisatrice et sacerdotale constituera un nombre limité d'églises rassemblées sous des évêques et métropolitains ; et dépendantes, selon des « alliances » locales, des pouvoirs de l'Empire romain (qui en assuraient peu à peu l'hégémonie). Mais si, au temps de la christianisation et de l'empire - comme à Alexandrie, à Antioche, à Rome, à Constantinople - l'autorité des grands évêques est inféodée à celle de l'Empereur Constantin, il n'existe pas de prééminence des évêques-papes de Rome. C'est un faux texte établi sous Etienne III (768-772), repris en 1053 par le cardinal « réformateur » (au sens grégorien) Hubert Candida Da Silva, qui prétend à l'existence d'une *donation de Constantin* à Sylvestre I établissant sa primauté sur l'église entière - dont l'Orient - et son pou-

L'empereur Constantin Ier.

voir temporel en Occident. Ainsi, la construction de cette prééminence sera le fait des potentats romains s'alliant à l'aristocratie clunisienne. On voit, par exemple sous les grandes familles Tusculani de l'aristocratie romaine, du Xe au XIe siècle, les maîtres temporels de Rome (comme la femme et la fille de Théophylacte de Tusculum, Marozia, ou bien Albéric II, son fils) mettre la main sur la papauté, et réciproquement les papes être les maîtres tem-

porels de Rome. S'associant à l'aristocratie clunisienne, ils purent dès lors établir, conjointement et réciproquement, la prééminence des moines et la tutelle de la papauté sur l'église d'Occident et sur les Etats.

La Réforme grégorienne et théocratique de 1050-1100 (malgré les résistances du jeune empereur Henri IV), puis la répression séculaire - et surtout la Croisade des Albigeois de 1209 à 1229 voulue par un Tusculum, Innocent III, et par les Cisterciens associés, de même que l'Inquisition à compter de 1233 - assoiront pour longtemps le règne de la Théocratie, établissant alors la domination de l'église sur les puissants, les princes et les peuples. Et sous l'impulsion des moines clunisiens et de la papauté, la Paix de Dieu, dès le XIe siècle, va engendrer à partir de la France de terribles régressions, notamment par l'établissement des Seigneuries du ban et le servage. En voici quelques exemples extraits de notre ouvrage : « Moyennant les protections seigneuriales, populations libres et non libres furent contraintes de se désarmer et d'accepter, outre le paiement d'un cens sur les biens fonciers (proportionnel aux récoltes), de corvées et d'une taille arbitraire et pluri annuelle exercée sur cette protection, un état servile de soumission aux usages et aux taxes du ban : taxes d'usage obligatoire du four, du moulin, du pressoir banaux, taxes sur les marchés, les tonlieues (droits d'étalage), les mariages, la circulation des marchandises sur les routes, ponts, bacs, franchissement des fiefs, vente des vins, mariages entre seigneuries différentes, etc... Les populations durent accepter la justice privée du ban et ses règles où le Seigneur était maître et sanctionnait (ou procédait à la défense de) ses serfs. Outre la perte de liberté, qui était acquise dans les époques carolingiennes par certains, les hommes n'avaient plus la possibilité d'être jugés par une justice publique et universelle - la justice du Roi - telle qu'elle s'accomplissait à travers la justice des Comtes, de leurs viguiers ou des châtellenies. Le Seigneur du ban, tout en reversant une part (limitée) de ses acquis aux Seigneuries, assurait sa justice. Jurées, lors de synodes régionaux, sur les Saintes Reliques, les décisions de la Paix de Dieu[1] assuraient, par l'entremise des Seigneurs et des Seigneuries du ban, la défense des biens de l'église et la protection des clercs, tout en légitimant la maîtrise des seigneuries sur leur ban et l'état de servilité des populations. »

Le pape Innocent III.

L'église théocratique fera alors face - dans une violence organisée, pour ne pas dire planifiée - au besoin général naissant de liberté et de spiritualité des peuples, jusqu'à l'extinction totale de toute trace de liberté. La théocratie prenait possession des pays européens, l'inquisition était puissante, omniprésente, et la liberté condamnée ! C'est l'arrivée en Europe, à la fin du Xe siècle, de la mouvance bogomile cathare qui, au cœur même des masses serves et travailleuses, fera obstacle aux régressions de cette religion de pouvoir et de guerre. C'est elle qui rechristianisera l'église elle-même et tous les peuples apportant, contre la religion féodale du pouvoir, les bases

d'un éveil culturel, social, économique et politique. Et l'intime goût de la liberté…

Face aux régressions féodales, le courant bogomile cathare européen instaure une dynamique de libération et suscite l'éveil culturel, socio-économique et politique de la société.

Contemporain et contraire à la « féodalisation » (le terme étant pris ici au sens d'une régression de l'humanité vers des états serviles), un éveil notoire de l'économie paysanne et citadine s'effectue en Europe, notamment dans la Francie occidentale de la fin du Xe siècle. Notre analyse du Manuscrit bogomile cathare de Lyon, et particulièrement de l'Aparelhament, en révèle le principe spirituel actif. Le travail fait avec amour, en vue de Dieu et du bien de tous, est le premier acte de l'initiation, du chemin qui mène au salut. Le disciple **« doit tenir son cœur et ses biens au gré de Dieu -** des impulsions les plus élevées de son âme - **et de l'église divine »** dit le Manuscrit de Lyon. **« Que celui qui volait, lui dit-on en citant Paul (Traité Occitan de Dublin), ne vole plus, mais travaille de ses propres mains afin qu'il ait de quoi donner à ses proches ».**

On se met donc au travail. En vue du bien de tous… Une bourgeoisie active et industrieuse, une paysannerie désireuse de liberté, apparaissent dès lors dans les villes et les campagnes, dans des « communes » où l'on s'entraide, où l'on se rend des services (les Contes, formés à cette époque, en témoignent également) et où chacun se donne assistance et fidélité, en même temps qu'elles manifestent un désir de se gouverner elles-mêmes. Elles se forment en Italie sous la tutelle de sages élus appelés « bons hommes », d'Echevins et Maires en France et en Allemagne. Elles obtiennent des Seigneurs et des Évêques, ou même du Roi, codifiées selon des Chartes, des franchises politiques, juridiques, civiles, parfois jusqu'à l'indépendance (comme ce fut le cas en Italie). Ce sont de véritables états vassaux encouragés par les Rois à qui elles fournissent des troupes, tandis qu'un désir d'affranchissement des serfs se manifeste impérativement.

On voit ainsi se constituer, dans le Royaume des Francs, à Laon, à Compiègne, dans les Flandres comme dans « le Midi » de la France, en Allemagne, à Metz en Lorraine, en Angleterre, en Italie, dans des villes de 2000 à 5000 habitants (10000 pour les plus florissantes), une bourgeoisie indus-

Le travail des serfs.

trieuse, faite de petite noblesse et de serfs libérés, tous issus des campagnes. Parallèlement, des connaissances pratiques et des améliorations techniques se propagent un peu partout. L'agriculture voit apparaître une nouvelle connaissance des sols, l'utilisation décisive du fumier, de l'irrigation et de nouvelles techniques, parfois venues des pays d'Europe centrale, comme la charrue à soc versoir dissymétrique pour l'enfouissement, et d'autres techniques qui disciplinent les énergies naturelles à des fins humaines. Nous avons, par exemple, la redécouverte des anciennes techniques du moulin à eau faisant avec la seule énergie hydraulique le travail de 40 serfs, les techniques des pressoirs remplaçant l'ancien foulage avec les pieds, des fours, etc... Mais aussi les techniques du filage, tissage, charpentes, travail du bois (ponts, maisons, charrettes, navires) et du cuir pour les attelages (sellerie, bourrellerie) ainsi que celui du fer. Et avec l'éveil de la production, se développe la multiplication des échanges par les voies de communication, pendant que l'émission de monnaie frappée par les seigneurs et les évêques apporte une certaine fluidité des échanges.

On a invoqué, pour expliquer de telles mutations, le rôle de la féodalité mettant fin aux pillages, et celui de la pression des taxes et impôts dans les communautés serviles du ban, obligeant à l'accroissement des rendements, de même que l'intéressement du clergé... Quelle inconséquence,

Monument funéraire Bogomile.

si l'on sait que la féodalité a bien plutôt créé des états de pillage et de guerre permanents en vue de l'attribution de droits du ban juteux (mais litigieux) sans cesse contestés par les féodaux se combattant les uns contre les autres. De plus, la conception consubstantialiste - issue des moines de l'aristocratie et adoptée par la féodalité - engage plus à des retraites spirituelles, à la contemplation qu'à l'action. Elle s'oppose en elle-même, dans l'adoration de la Trinité divine, à tout désir de connaissance des choses de la terre, et à la transformation active de ces choses. Il en va tout autrement pour la conscience bogomile cathare qui voit dans la nature l'acte même du Christ, et dans le travail une manière de servir intimement Dieu et l'humanité. Tandis que l'église catholique, par le biais de faux textes et de fausses propositions cathares, tentera au contraire d'enrayer la volonté de travail des couches artisanales.

On a même dit, selon certaines théories philosophiques qui ont cours dans les sciences, que l'éveil politique - jusqu'au désir d'affranchissement des couches travailleuses - était une conséquence du développement de l'économie ; le fait d'une bourgeoisie enrichie et sûre, en conséquence, d'elle-même et de ses droits. C'est déjà oublier que la volonté d'affranchissement habitait même les masses serves dès le XIe siècle, et que ce refus de toute inféodation, et de prêter quelque serment, quelque promesse que ce soit, était une des premières caractéristiques de l'attitude Bogomile Cathare. Et celle-ci ne se fonde que dans un rapport PERSONNEL à ce Dieu qui habite notre intériorité, et qui s'appellera plus tard conscience... On retrouve cet état d'esprit dans les héros de nos Contes européens et slaves qui sont sans aucune faiblesse et sans la moindre concession, essentiellement libres ! Les faits sont, eux-mêmes, éloquents : la volonté de s'affranchir de toute soumission, c'est-à-dire aussi l'éveil politique, sont inhérents à la spiritualité bogomile, et à sa volonté d'émancipation dans un travail sans cesse ordonné au seul bien de l'humanité. C'est au contraire l'enrichissement (avec l'apparition de grosses fortunes comme les Magnati en Italie), favorisé par la neutralisation des valeurs

bogomiles - et par le biais de quelles répressions, quelles croisades ! - qui a enrayé le merveilleux équilibre qui se dessinait dans l'économie, et amené l'échec des Communes en générant un développement plus disharmonieux.

et de la connaissance, qui répugne à la libération de l'homme sur la base d'une activité de transformation de ce monde, **apparaît,** dès le dernier quart du Xe siècle (et dans tout le règne du 2e capétien Robert II), venue de Bulgarie et traversant toute

« L'éveil de la conscience de soi a-t-il conditionné l'éveil de l'économie (Hegel) ou est-ce l'inverse ? »

Le fait universel européen de la présence bogomile cathare.

L'éveil de la conscience de soi a-t-il conditionné l'éveil de l'économie (Hegel) ou est-ce l'inverse ? Autrement dit, est-ce l'éveil de l'économie qui a conditionné l'éveil des consciences et du désir de liberté qui leur est inhérent (Marx) ? La fameuse problématique des philosophes, prise dans un sens ou dans l'autre, a trop servi de modèle aux historiens, au risque de négliger la réalité même ! Car, tout à fait contraire aux tendances féodales et à la conception clunisienne qui les fonde, tout à fait contraire à ce vieux monachisme qui répugne à l'éveil de la conscience sensible

l'Europe, **la précieuse hérésie bogomile cathare** et sa puissante dynamique porteuse d'activité et de liberté ! Elle heurtera même à la porte de la cathédrale de Sainte Croix à Orléans, la capitale des Capétiens, et fut admise auprès des chanoines du Chapitre - même si on ne lui prête pas toute l'attention qu'elle mérite - avant d'être violemment refoulée par Robert le Pieux. L'hérésie bogomile cathare est déjà présente en Champagne, rendue visible (mais de façon caricaturale) par un certain Léotard en 994, qui renvoyait manifestement à un courant d'évangélisations antérieures - dans le dernier quart de ce siècle - auxquelles il prit sa part et dont il fut le témoin enthousiaste.

Les Troubadours d'Occitanie.

Et ce mouvement se définit selon **trois directions fondamentales** que nous allons esquisser ici. C'est, premièrement, l'idée que tout homme peut et doit faire le chemin d'un rapport personnel à l'Esprit du Christ où réside la liberté absolue de tous les êtres : les 3 épreuves des Contes médiévaux où les héros populaires - bergers, soldats, artisans - accèdent à une royauté divine sont l'expression immédiate, selon les textes primitifs, des degrés initiatiques de l'eschatologie bogomile. Deuxièmement, l'idée que ce Christ, présent dans l'âme des hommes bons, l'est aussi dans la nature. Ils nous invitent par là à une étude, une connaissance des lois « divines » de cette nature, connaissance nécessaire à la direction de la vie humaine. Cette approche cosmologique sera celle de la Renaissance à venir, mais aussi celle du Romantisme, et nous touchons là à l'essence même de nos cultures ! Enfin, troisièmement, l'idée que l'homme ne peut suivre le chemin de ce Christ que sur la base d'une culture de l'amour et du travail fait selon cet amour, en vue du bien d'autrui. Ceci n'est pas sans inspirer cette fraternité des Communes originelles, ni sans souder la communauté villageoise qui obtiendra ses gains et sa liberté collectivement.

Les Troubadours du Midi de la France parlent de cette époque où la bourgeoisie (les travailleurs des bourgs) était pétrie d'idéal et de vertus collectives que 20 ans de Croisade, contre le Midi de la France, réduiront à néant, laissant derrière elle un état d'esprit « d'usure et d'avarice ». Les mêmes valeurs ont fait la force initiale des cités du Nord de la France et de l'Europe, et de la vie rurale en général emplie de

tous ces beaux Contes et de l'enseignement qu'ils illustrent. D'ailleurs, ce n'est pas par hasard si les premiers élus dans les communes italiennes sont appelés « boni homines » ou « bons hommes » qui caractérise l'appellation la plus répandue des bogomiles cathares. Et ce n'est pas non plus par hasard si les villes sur lesquelles s'appuyèrent les Rois sugériens (Louis VI et VII) étaient les « bonnes villes », et si les membres de la mouvance bogomile cathare - tellement liés aux activités essentielles de l'époque qu'ils propageaient eux-mêmes, et dont ils diffusaient et amélioraient les techniques - portaient aussi dans le Nord de la France et les Flandres le nom de « Tisserands » (Shakespeare fera de Bottom le tisserand un véritable prince en ce qui concerne l'Esprit et la douceur, et le héros d'un Songe sur le Fin's Amour).

La présence Bogomile Cathare ou le « tournant » de l'histoire Européenne

C'est donc à cette époque de « féodalisation » des peuples et de l'église que surgit en Bulgarie, vers l'an 935, le mouvement des Bogomiles ; étymologiquement, les Aimés ou les Bien Aimés de Dieu, appelés aussi universellement Bons Hommes par les peuples ou Chrétiens, parfois Tisserands dans le Nord ou Phoundagiagites dans l'Europe centrale, c'est-à-dire « porteurs du sac » (ce sac magique qui, dans bien des Contes, se remplit de lui-même de pain et de vin, les symboles du Christ). A la manière de l'apôtre Paul, ils se disent les « envoyés » de Dieu, d'après leur expérience intérieure du Christ et du Royaume de Dieu dans lequel les conduit l'expérience initiatique la plus haute ; le deuxième degré de l'initiation, appelé Consoulament en Occitanie, étant l'expérience de l'accès intérieur au Christ et à sa Parole, tandis que le troisième est l'entrée dans le Royaume où ils connaissent Dieu et d'où ils sont « Aimés de Dieu ». Par conséquent, ils se réfèrent constamment à la Parole du Christ, qu'il s'agisse de la parole passée de l'Évangile ou de celle que leurs apôtres bonshommes reçoivent au travers d'une révélation intérieure. Ils ne seraient donc qu'un seul et même mouvement gagnant toute l'Europe, et même le Monde Slave. Et par delà les déformations que leur prête l'Inquisition, on aperçoit entre l'Orient et l'Occident de véritables identités. L'analyse du Melhorier, salut des bonshommes d'Occident, révèle le même aspect ternaire de l'initiation présent en Orient. On le trouve aussi dans les Contes qui, en tant qu'expression de la libre parole des Peuples, témoignent, entre

Monastère en Bulgarie.

l'Est et l'Ouest, d'une pure universalité… Si l'on admet enfin qu'ils aient eu une expérience réelle du Christ et de sa Parole auxquels ils prétendaient initier les croyants, ils se situaient aussi au-delà de tout courant antérieur, quel que soit le réservoir humain sur lequel ils s'appuyaient selon les régions (à commencer par les chrétiens « orthodoxes », mais aussi les pauliciens, manichéens, etc…).

Mouvement essentiellement apostolique et prosélyte, se disant donc venu pour manifester la « Parole » d'un Christ inouï de liberté et d'amour - un amour qui s'achève dans la valorisation de toute activité et de tout travail accompli en vue de cet amour, c'est-à-dire en vue du bien d'autrui - il se propage aussitôt dans toute

l'Europe. Le bogomilisme, ce jeune rameau du christianisme semble-t-il, va se développer rapidement, y compris dans l'église elle-même (jusque là enlisée dans « le siècle » a-t-on dit, plus ou moins empêtrée dans ces liens qu'elle entretenait avec les pouvoirs). Et l'église le reçoit avidement et tout naturellement : moines et prêtres, chanoines et clercs y adhèrent, en commençant par les monastères avoisinants de Bulgarie, de Grèce ou de Constantinople, mais aussi par le clergé séculier, et par les évêchés européens. Il se développe également dans les milieux populaires des serfs, paysans, artisans, attachés à cette valorisation bogomile du travail étant une expression nouvelle de leur dignité, et jusqu'à la noblesse qui se convertit et doit donc se mettre au travail afin de n'inféoder personne !

Des premiers foyers d'hérésie à l'expansion de l'hérésie dans toute l'Europe.

C'est donc seulement face à une église tantôt arc boutée dans la tradition d'épiscopats plus ou moins autonomes et sécularisés, tantôt face à la propagation de la réforme clunisienne, que l'hérésie sera dénoncée... Une hérésie présentant des caractères constants et déterminés : refus de tout serment (qui mettent en cause les rapports d'assujettissement de la féodalité) et de tout engagement mondain (c'est-à-dire au service de l'égoïsme personnel) ; refus des sacrements de l'Église (dont le baptême d'eau des enfants) et affirmation du rôle central du baptême d'Esprit du disciple (reçu exclusivement de Dieu par l'intercession de la prière et de l'imposition des mains de ses amis élus). Sans compter cette sacralisation très générale des repas pris dans la conscience du Corps et du Sang du Christ, dans l'énonciation du Notre Père ou du Bénédicité (avec une nourriture souvent frugale comportant peu ou pas de produits animaux, par respect pour la vie animale autant que pour faciliter l'éveil de la foi et l'expérience des mondes spirituels), et cette caractéristique d'une vie libérée de la recherche de biens personnels. Une vie qui, répétons-le, met seulement (selon le Manuscrit de Lyon) « son cœur et ses biens au gré de Dieu et de l'église divine », au profit d'engagements et de travaux faits en vue du bien d'autrui et d'une culture de l'amour. Toutefois, le Manuscrit ne dit pas que le disciple cède ses biens, comme la maison dont il a pu hériter. Mais le texte indique plutôt qu'il les met au service de ses proches, en accueillant ceux qui sont dans le besoin.

Hérétique au bûcher.

Ces foyers d'hérésie apparaissent en Europe centrale et dans toute l'Europe, de 970 à 1050, souvent dénommés par les pouvoirs cléricaux « manichéens », « dualistes », « ariens », et un peu plus tard « cathares ». Outre la Bulgarie, la Grèce, Constantinople en 1011, et auparavant dans l'Asie mineure, on les trouve en Champagne avant l'an 1000 (à Vertu-Champagne qui sera, jusqu'au XIIIe siècle, un foyer permanent de culture et de diffusion). Ensuite, ils apparaissent à Limoges et, dès avant 1022, à Orléans et dans sa région ; Orléans où de nombreux prêtres et chanoines de la Cathédrale et de l'école canoniale s'étaient convertis et seront brûlés vifs. Ils sont à Tours et à l'évêché d'Angers où s'établira le fameux Bérenger de Tours (998/1088) qui formera l'école canoniale, et sera dans l'église elle-même le chef de file d'une conception néo-bogomile européenne qui survivra à sa propre mort. A Toulouse également en 1022, en Aquitaine aussi, en Italie au château de Monteforte à la même époque et dans la Lombardie. Nos « tisserands » sont dans la Provence, le sillon Rhodanien, Lyon même, sous l'accusation de « manichéens », et remontent de la Bourgogne jusqu'à la Champagne. On les voit depuis Chalon sur Marne en 1012 où ils ont été l'objet de certaines complaisances, jusqu'à Arras dans les Flandres en 1025, à Anvers, à Liège, d'où ils émigrent vers la Rhénanie. On les voit à Goslar, en Allemagne, en 1051. A Sisteron, en Provence, où l'évêque est averti en 1060, par Nicolas II, de la présence de « manichéens ». En 1078, ils sont présents à Cambrai. Puis, c'est au tour de l'Angleterre

et du Royaume Uni où Wyclif (1320-1384) amorcera, sur la base d'une conception bogomile évidente, les principes de la Réforme à venir.

La pensée bogomile du christianisme gagne les moines formant le bas clergé, et il n'est qu'à voir l'Epistula Invectiva écrite en 1011 - à plus ou moins 30 ans près - par un Euthyme du monastère de la Péribleptos à Constantinople. (Cf. Y. Hagman. Revue

rant. Nous y recueillerons plus tard des textes apocryphes, datés des XIII- XIVème siècles, des recueils de légendes très semblables aux Contes qui sillonneront les campagnes d'Europe centrale (Cf. Contes et légendes Bogomiles de J. Ivanov). Elle gagnera aussi les élites, comme nous l'avons vu à Orléans avec les chanoines du chapitre cathédral et de l'école de formation. Nous le voyons encore à Angers, en 1050, où l'évêque Eusèbe Brunon d'Angers avec

« La pensée bogomile du christianisme gagne les moines formant le bas clergé. »

Hérésis. N° 20. 1993). Cet abbé, revenant de voyage, trouve une majorité de moines convertis à ce nouveau christianisme revivifié et y mettra un bon ordre... Nous avons affaire ici, aux environs de l'an mille, dans le couvent lui-même, à une doctrine bogomile constituée, laquelle nous renvoie à un développement et à des évangélisations bien antérieures. De même, certains couvents et monastères plus retirés restèrent, semble-t-il, en sympathie avec ce nouveau cou-

son ami le théologien et archidiacre de la cathédrale d'Angers, **Bérenger de Tours,** refusent l'Eucharistie ; ou ce qu'on appelle le réalisme eucharistique, c'est-à-dire l'idée que le corps du Christ soit, par la « transsubstantiation », présent dans l'hostie consacrée (le concept de « transsubstantiation » sera posé plus tardivement, en 1215, au Concile de Latran). Ils critiquent aussi le sacrement des « mariages légitimes » (car, pour les Bogomiles, seul l'amour est sacré,

L'évêque Fulbert de Chartres.

non le mariage, surtout lorsque celui-ci sombre dans « l'infériorisation », l'asservissement de la femme et l'avilissement des véritables valeurs de l'existence) et « le baptême des petits enfants » (le seul vrai baptême étant pour eux le baptême de l'Esprit, en même temps que le fruit d'un travail sur soi, conscient et délibéré). Autant de signes sérieux et décisifs de la présence du catharisme, en 1020/1050, dans ces régions de l'Ouest. Mais ce catharisme ne s'est pas limité aux régions du Centre et de l'Orléanais ou du Limousin, d'autant que les personnalités en question ont sans doute tiré la leçon des holocaustes d'Orléans, et n'ont pas forcément affronté directement les autorités… Bérenger de Tours, dès 1050-54, malgré des alliances ecclésiastiques

évidentes, fut toutefois contraint d'abjurer une telle foi sous peine d'excommunication. Et il mourut, en 1088, exilé par Grégoire, à près de 90 ans, sur l'île Saint Modeste à Angers.

Le catharisme bogomile gagne donc rapidement toute la chrétienté. L'arianisme naturel de l'église ottonienne (dans le saint empire romain germanique) était relativement compatible avec le subordinatianisme bogomile où il sera plus accueilli que rejeté, et où il n'apparaîtra donc pas au rang des persécutés. N'étant pas l'objet de persécutions, le mouvement ne pouvait plus dès lors apparaître objectivement (ou plus difficilement) entre 1030 et 1100, sinon au travers de comportements socio-économiques de la bourgeoisie et de la paysannerie relevant de telles conceptions. Il faudra attendre en Allemagne l'arrivée de dynasties impériales favorables à la réforme théocratique - dont la dynastie franc salienne - et la déposition de bien des religieux au profit des « réformateurs » pour aboutir, au final, à de plus amples répressions aux XIIe et XIIIe siècles. On a donc pu dire - dans la mesure où il n'y eut à cette époque (entre 1050 et 1100) que bien peu de bûchers et autres manifestations visibles - qu'il n'y avait plus d'hérésie bogomile... et que le concept d'hérésie avait changé de sens puisqu'il ne désignait plus, dans l'Eglise elle-même, que les adversaires de la réforme grégorienne. Or, s'il n'y avait plus de bûchers d'hérétiques bogomiles dans cette période, cela ne veut pas dire qu'il n'y avait plus de mouvement bogomile. Cela signifie, au contraire, qu'il n'y avait plus (excepté quelques Princes féodaux publiquement déclarés) d'opposition de la masse du clergé au mouvement bogomile cathare.

Aux environs de 1050 en Europe, la majorité de l'église et des populations est, de près ou de loin, bogomile cathare.

Trois arguments principaux nous permettent de l'établir. Il s'agit, premièrement, des thèses de Bérenger de Tours exprimant une opposition universelle du clergé lui-même à l'église théocratique qui finira par s'imposer sous le pouvoir séculier. Puis, deuxièmement, de la nature de l'éveil socio-économique et politique, auquel s'oppose intimement l'esprit clunisien. Et, troisièmement, de l'universalité de la résistance de l'église ottonienne à la main mise aristocratique clunisienne et théocratique sur cette l'église.

L'opposition de Bérenger de Tours, évoquée plus haut, rejoint très exactement les thèses bogomiles cathares en condamnant la transsubstantiation et le réalisme eucharistique, (l'idée qu'un prêtre puisse transformer le pain et le vin ou l'hostie en corps du Christ réellement là), le sacrement du mariage (qui établira, de fait, l'aliénation ou la soumission de la femme, au détriment d'une culture de l'amour chère aux Bogomiles) et le baptême des petits enfants (puisque le baptême ne devrait être que l'acte responsable d'une conscience s'ouvrant à l'Esprit de Dieu, sans lequel il ne représente rien). Formé auprès de Fulbert de Chartres, scolastique enseignant à Tours en 1030, puis Chanoine laïc écolâtre de la Cathédrale d'Angers, de 1039 à 1060, avant d'être interdit de la ville par le Comte d'Anjou, théologien, grammairien, dialecticien, Bérenger de Tours écrivit de nombreux livres « qui se sont perdus » dit-on, ce qui est la caractéristique de toute l'œuvre bogomile (systématiquement détruite). Il prit part également à des controverses célèbres avec de grandes personnalités : Ademan de Liège, Abbon de Fleury, Lanfranc du Bec, de Cantorbery, qui le déclara comme hérétique. Le fait qu'il n'ait été arrêté que tardivement - qu'il ne fut interdit de séjour à Angers qu'en 1060 ou même qu'il n'ait pas été assassiné selon des mœurs hélas courantes, même dans les milieux de la papauté, alors que ses conceptions furent l'objet principal d'importants Conciles - témoigne sans doute d'une haute considération du monde ecclésiastique qu'on ne pouvait s'aliéner, sinon du fait de puissantes protections. Il était en réalité le fer de lance spirituel de l'opposition européenne à la Réforme grégorienne. Car ses thèses furent l'objet des premières et principales préoccupations des Conciles de Tours (en 1050), des Conciles de Rome et de Verceil, du synode de Paris ou du Concile de Tours en 1054 présidé par Hildebrand et argumenté par Lanfranc. Et encore au Concile de Latran (en 1079) où il doit professer et jurer une nouvelle profession de foi écrite par P. Damien. Il existe au total plus de quatorze Conciles qui condamnent, et même bien après sa mort, les thèses de Bérenger de Tours le théologien, dont le fameux Concile de Plaisance en 1095, sept ans après la mort de notre vieillard exilé sur une île à Angers…

Si elles n'avaient concerné que lui-même, ces thèses de Bérenger n'auraient pas survécu à leur condamnation, après sa mort. Elles n'auraient pas non plus trouvé d'écho dans les actes principaux des plus

grands Conciles, tel le Concile de Plaisance qui en fit une de ses décisions cardinales. Toutes ces condamnations pré et post-mortem de ses thèses, toutes ces menaces d'anathème, s'adressent bien évidemment - au-delà de la personne de Bérenger disparu en 1088 - à l'ensemble de la communauté des religieux, prêtres, évêques et Archevêques ; ce qui témoigne aussi de la présence et de la permanence de cette thèse dans la majeure part du Corps ecclésiastique, exceptée la frange (très marginale dans l'église) de l'aristocratie des moines réformateurs. Cela nous montre également la volonté théocratique et centralisatrice de Rome d'utiliser, à partir de là, ses prélats comme des relais qui seront tenus de déclarer hérétiques, de pourchasser et de livrer les tenants de thèses semblables ! Ce qui prouve en retour, et d'une manière générale, la présence de ces thèses dans les populations européennes. Sans quoi elles n'auraient pas été l'objet public de telles menaces d'anathèmes... Et le fait qu'aucun bûcher, aucune persécution n'étaient pratiquement engagés dans cette même période témoigne de l'adhésion (certes à des degrés divers) du corps des ecclésiastiques non grégoriens qui, de l'Aquitaine à la Francie, à l'Allemagne ou l'Angleterre,

Dans cette sculpture, pourrait-on voir Béranger de Tours, Pierre de Bruys, Henri de Lausanne et Arnaud de Brescia au-dessus de l'empereur Henri V ?

ne la connaissaient pas comme une hérésie, mais comme un puissant mouvement de « chrétiens » dont ils accueillaient les principes, quand ils ne le propageaient pas. De ce fait, Béranger de Tours était bien le fer de lance d'un mouvement déjà présent à Sainte Croix d'Orléans (cinquante ans plus tôt) et qui lui survivra dans tout le corps ecclésiastique, puisque la condamnation de ses thèses lui est à la fois contemporaine et bien postérieure. Et comme une confirmation du caractère universel des thèses de Bérenger, on retrouve cette vision eucharistique dans le Perceval - excepté dans le final tronqué - et ses Continuations, ou dans les thèses de Wyclif, qui inspireront la Renaissance et la Réforme.

L'universalité de l'opposition du clergé à l'ultime Querelle des Investitures (1074/80) est également significative. Traversé diversement par la conscience bogomile, le clergé - déjà relativement autonome sous les Ottoniens, et ayant pris la mesure de cette nécessaire liberté spirituelle - acceptera donc aisément la volonté d'une réforme des mœurs, mais pas le renoncement à l'essentielle liberté spirituelle des consciences. D'où cette opposition massive des évêques et religieux allemands et lombards à l'ultime réalisation de la Réforme grégorienne, lors de la Diète de Worms, en janvier 1076, puis au Synode de Bressanone en 1080 : « Hildebrand, le faux moine » (c'est-à-dire Grégoire VII) y fut désavoué, brutalement invité à démissionner, tandis qu'ils vont élire, massivement et unanimement, l'archevêque Guibert de Ravenne ; soit le pape Clément III, ou l'antipape selon les vues grégoriennes. Une telle opposition, quasiment universelle, à la théocratie et à ses **Dictatus Papae**, témoigne de la force de l'idéal de liberté en Europe ! Et ce sont les bonshommes qui enseignaient précisément (dans le baptême adulte) le devoir de liberté des consciences, en préconisant - au nom d'un rapport personnel à l'Esprit de vérité et d'amour - le refus de tout serment et de toute inféodation, ainsi que l'évoquent nos précieux Contes.

A travers un prisme manifestement grégorien, on a abusivement interprété cette opposition massive du corps ecclésiastique à la Réforme Grégorienne comme une « réaction de prélats attachés à défendre leurs privilèges impériaux ». On oublie ce qu'était la puissance et la ruse du pape Grégoire : après sa démonstration de force au Synode de Carême (de février 76) où il excommunie et dépose l'empereur en libérant les Princes du serment de fidélité, on

Le pape Grégoire VII.

va vers l'élection d'un anti-roi qui sera Rodolphe de Souabe. On oublie aussi ce qu'était la force brutale de Grégoire, connue de tous, et les risques réels que prenaient ceux qui choisirent la liberté plutôt que de se soumettre à une conception de l'église à laquelle ils n'adhéraient pas. Ceux là, pour une autre conception de l'église du Christ, connaîtront inéluctablement l'exil et la persécution... Et l'aspect unanime de cette opposition du clergé à la réforme théocratique (dès 1074/75) témoigne de l'éveil universel des consciences aux exigences de la liberté spirituelle ; une liberté qui était dangereusement menacée par la réforme grégorienne qui, dès Léon IX en 1050 ou sous Grégoire VII, ne s'imposera pas par une libre conversion. Mais au prix de la déposition de centaines - sinon de milliers - de prêtres et d'évêques, et de tous ces ardents défenseurs de la liberté spirituelle, déposés dans la violence par des forces séculières, excommuniés sous les prétextes classiques de simonie, de nicolaïsme et de toutes sortes d'accusations (tandis que les familles et les femmes de prêtres étaient souvent livrées à la vindicte populaire, excitée à cet effet).

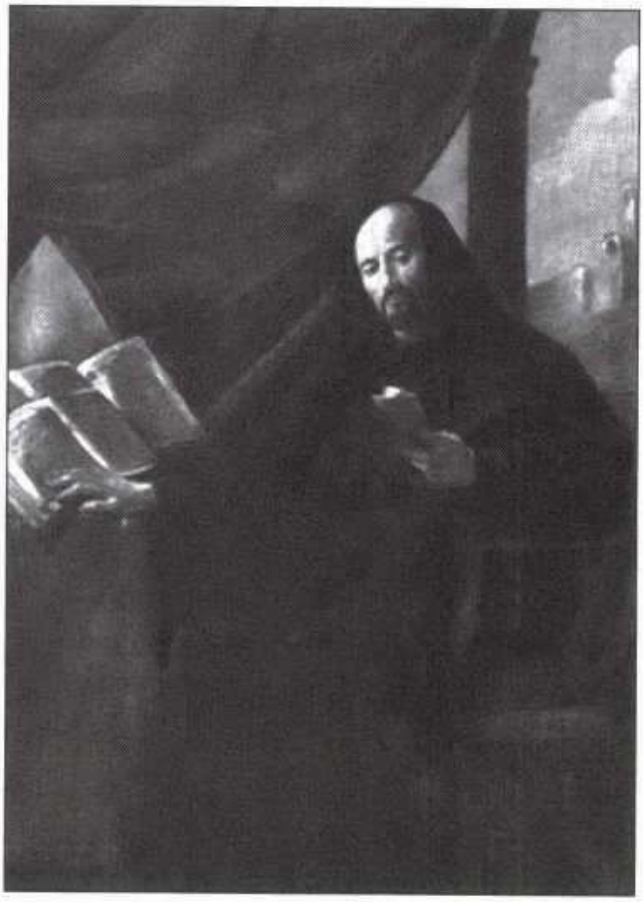
Présence bogomile cathare universelle dans les XIIe/XIIIe siècles : dates et faits historiques.

Au XIIe-XIIIe siècles, le mouvement bogomile cathare est présent dans toute l'Europe, en devenant (face aux nouveaux pouvoirs théocratiques du clergé, définitivement installés et soutenus par les pouvoirs séculiers) l'objet d'importantes persécutions qui sont autant de signes de sa présence. Notre courant bogomile cathare reçoit parfois le soutien de personnalités - comme Pierre Morand à Toulouse (riche notable), Raymond V (Comte de Toulouse), le Comte

Jean à Soisson et en Champagne ou encore les Comtes de Nevers - qui se montrent tolérantes envers l'hérésie, sinon ouvertes à la bourgeoisie qui en était toute imprégnée ; de même qu'il fut toléré ou trouva certains appuis en Allemagne. Et il n'est pas sans séduire toujours autant, depuis son origine, des membres élevés du clergé, tels le Doyen du Chapitre cathédral de Nevers et les 14 co-jureurs de son Ordre, l'Abbé des chanoines réguliers de Saint Martin de Nevers, le chanoine archidiacre Guillaume ou le chanoine de Langres et curé de Mussy sur seine. Mais, au final, il sera l'objet des pires persécutions.

Paradoxalement, le XIIe siècle est pour le courant bogomile cathare une époque de plein développement. Il pénètre tous les lieux de création, tous les grands marchés, en se propageant dans toutes les villes de France, de Flandres ou d'Allemagne (au sein de l'activité industrieuse qu'il justifie, particulièrement celle des ouvriers du tissu ayant valu aux bonshommes leur surnom de Tisserands). C'était aussi l'époque où le pouvoir bourgeois reprenait la main dans les cités épiscopales et s'efforçait de tenir tête à l'église qui, depuis la réforme, usurpait ce pouvoir. Dès le XIIe siècle, Suger lui-même, chancelier des Rois de France, sera favorable à cette bourgeoisie nouvelle et désireuse de libertés, et s'efforcera d'influencer en ce sens ces mêmes Rois... Le goût bogomile pour l'activité et la transformation du monde se généralise, ainsi que le goût pour l'expérimentation (malgré l'opposition des Conciles à la médecine et à la pratique de la chirurgie). D'où résultera aussi, jusque dans le XIIIe siècle, un nouvel intérêt envers les philosophies aristotéliciennes transmises par les Arabes et l'intérêt naissant, y compris philosophique, pour la nature. Et le conflit entre l'Abbé Suger de Saint Denis et Saint Bernard (l'ascète ayant la faveur des papes) qui ont tous les deux l'oreille du roi, représente de façon significative l'opposition des tendances en jeu, dans l'église comme dans la société. Enfin, l'hérésie bogomile touche à toutes les classes de la société : « Nobles, roturiers, clercs, chevaliers, paysans, jeunes filles, veuves et femmes mariées », dit Duvernoy au sujet de la région d'Arras, et des femmes âgées en état d'abstinence et cultivées. La gent féminine y étant fortement engagée, elle sera férocement pourchassée par l'Inquisition.

L'hérésie bogomile cathare contient, disions-nous, le principe et la justification même de l'activité du travail, et se répand origi-



Portrait de l'abbé Suger.

nellement en son sein. Par voie de conséquence, la poursuite de l'hérésie coïncide aussi avec celle de la bourgeoisie industrieuse et artisanale qui en est le soutien naturel, et c'est un des traits essentiels de la répression des XIIe et XIIIe siècles. Par exemple, nous voyons à La Charité sur Loire que « des hommes richissimes (appelés Bougres) qui s'étaient fait remarquer par cette hérésie… furent retranchés de l'église et livrés au pouvoir séculier » (Duvernoy, p 142. Histoire des Cathares). L'Archevêque de Reims, frère du Roi, arrête également en 1162 « des bourgeois des Flandres » suspectés d'hérésie. Et ce sont les familles bourgeoises profondément liées à l'hérésie (à Cambrai, à Douai, à Tournai et à Péronne) qui seront visées et connaîtront arrestations, confiscation des biens, bannissement et de nombreux bûchers. Nous voyons aussi que toute la terrible répression allemande du XIIIe est axée sur cette identification de l'hérésie et de la bourgeoisie des notables, ce qui, nous l'avons montré, ne tient pas au hasard.

Début de la répression organisée : expéditions punitives exercées, du Nord au Sud, par l'Ordre cistercien.

Nos « tisserands » trouvent dans le monde bourgeois de solides appuis mais, tandis que Saint Bernard établissait le contrôle des Cisterciens sur toute l'hérésie, les divers conciles (sous l'impulsion de Saint Bernard, puis du pape Alexandre III, en particulier au Concile de Tours de 1163) mettent en place, avec l'aval des Rois, les poursuites et les anathèmes contre l'hérésie elle-même et contre ce monde bourgeois qui lui est intimement lié. Ensuite, ce sont les arrestations et les bûchers… Saint Bernard était

Saint Bernard de Clairvaux.

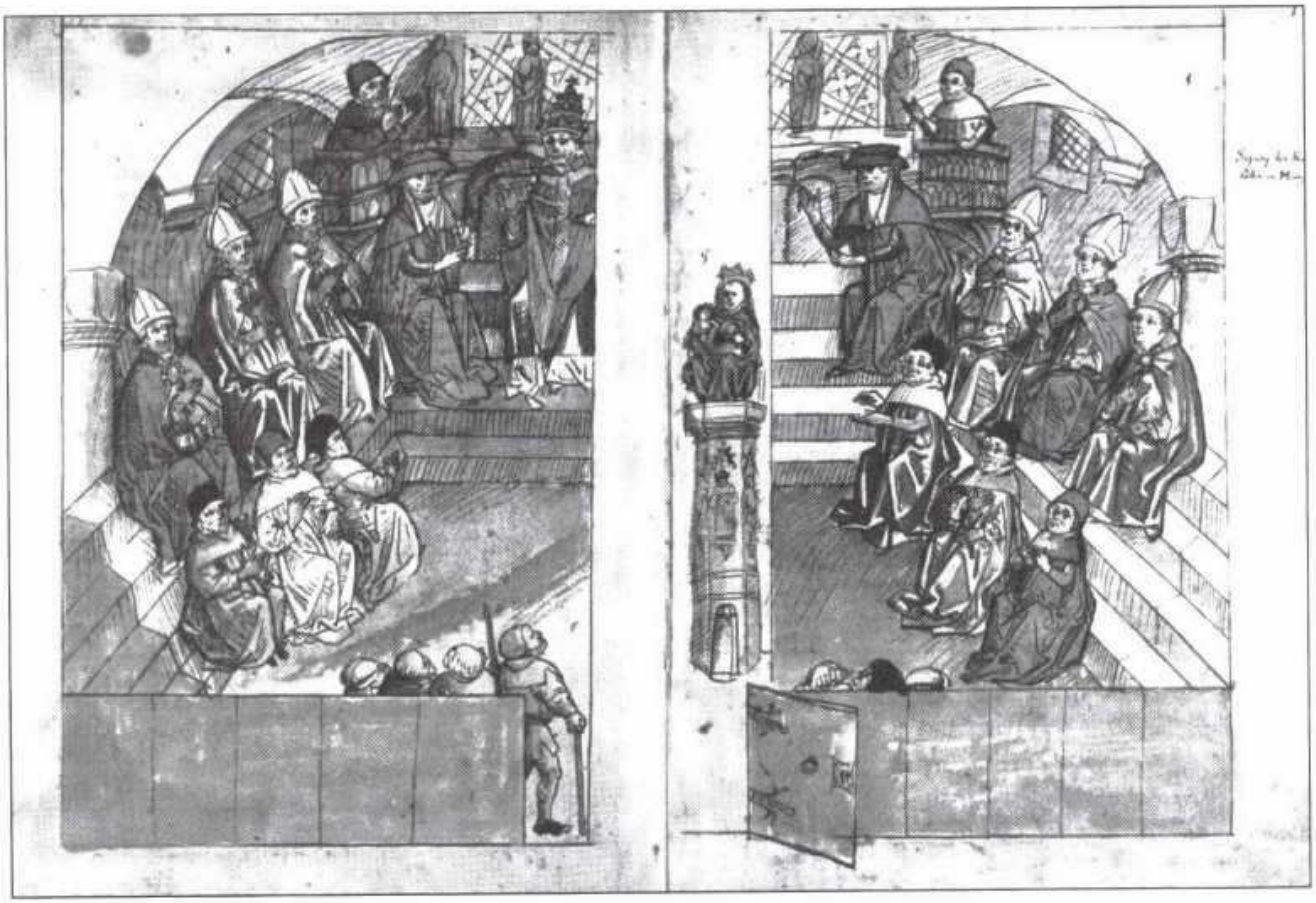
descendu enquêter dans le Midi en 1147. L'Ordre cistercien y procèdera par **expéditions punitives** avec l'appui du pouvoir local en 1178-1180, puis contre lui en 1209. Mais ces expéditions seront également - hormis la Croisade - le lot de toute la France et des pays attenants.

Issu de la Bulgarie, le Catharisme Bogomile était, semble-t-il, présent dans toute l'Europe (y compris centrale) au milieu du XIIe jusqu'au XIIIe siècle, mais nettement plus visible - par le fait des poursuites et de l'Inquisition - en Champagne et en Bourgogne, ainsi qu'à Bourges, en Touraine, en Anjou, en Lotharingie, à Brabant, Bruxelles et en Flandres, d'où il s'étendit jusqu'en Angleterre en 1165. Mais aussi en Allemagne, depuis la Rhénanie. Et, bien sûr, il conquiert l'Italie où il est extrêmement présent jusqu'en Sicile, comme en Provence, Languedoc, Toulousain, Gascogne, Périgord, Quercy. « Les hérétiques sont dans tout le monde latin » dit Guibert, Abbé de Nogent, cité par Duvernoy. On le trouve à Ivoy-Carignan dans les Ardennes en 1112, à Liège en 1135, à Bonn, Cologne, Mayence (1163) où sont d'importantes communautés. A Worms également et à Erfurt, et toujours la région du Rhin où « d'innombrables hérétiques sont brûlés » en 1232. On le retrouve à Cologne, Bonn, à Mayence encore en 1233 où **Conrad de Marbourg** - envoyé par Grégoire IX - et les Ordres Franciscains, Dominicains et les Humiliés dressèrent, en une véritable armée de croisés, la population contre les notables et « les perfides hérétiques ». Et la même armée croisée, envoyée par l'évêque de Hildescheim, pourchassa les hérétiques de Thuringe et de Saxe, et massacra les populations Stedings près de Brême ! Arrestations

Le Mont Aimé en Champagne.

et bûchers à Soisson et Dormans de « ceux qui tiennent assemblées en dehors de l'église » (1114) ; idem à Beauvais et à Reims (en 1162) où l'Archevêque Henri, frère du Roi Louis VII, arrête des bourgeois des Flandres.

La Champagne est peut-être le berceau de tout le développement cathare bogomile du Nord-Ouest de l'Europe - France, Flandres, Bourgogne, Champagne, Lotharingie - et la région du Mont-Aimé serait un lieu symbolique de rencontre de toutes les « hiérarchies » ou personnalités élevées cathares. Ici, « la cohésion de la population croyante était suffisamment forte pour protéger les « parfaits », noyés parmi les artisans dont ils pratiquent le métier » écrit Duvernoy. C'est ici qu'apparaît alors **Robert le faux Bougre** ou transfuge. C'est d'ailleurs bien plutôt un faux transfuge, car l'infiltration du mouvement cathare par certains catholiques (qui reprenaient ensuite leurs habits initiaux, afin d'exercer avec plus de force l'Inquisition) semble avoir été un fait courant. Après avoir exercé inlassablement ses compétences à la Charité près de Nevers (1236) « où il brûlait les hérétiques » et les reconnaissait « sur leur seule manière de parler et sur leurs gestes », il revint en Champagne où il fut finalement disgracié, mais où l'on acheva son œuvre (en 1239) au **Mont-Aimé** « où fut fait un **immense holocauste très agréable au Seigneur** en brûlant des Bougres » le Vendredi 13 Mai. Au total, il y avait 183 Bougres où se trouvaient de purs Bonshommes (dont un certain sage de Morains), de pures Bonnes Femmes âgées en état d'abstinence (qui ne désigne pas le jeûne, mais la pureté de mœurs vouées à une culture de l'amour) et des personnes plus jeunes. Ils seront brûlés vifs en présence du Roi de Navarre, des barons de Champagne, de 180 prélats de Franc (selon le Dominicain E. de Bourbon) et de 700 000 personnes dit une autre source ; ce qui s'explique par l'existence de prêches organisés dans les provinces par les Frères Prê-



Le Concile de Latran (1179) a condamné pour hérésie « Cathares, Patarins et Publicains » qui sévissaient en Gascogne, Albigeois, Toulousains, et autres lieux.

cheurs - comme en Allemagne - aux fins de mobiliser et fanatiser la foule contre l'hérésie jusqu'à la délation. Et cela débouchait bien souvent, hélas, sur l'arrestation et la crémation des « coupables » par la foule elle-même, sur des bûchers improvisés. C'est ainsi que les Frères Prêcheurs ont abaissé le degré d'élévation de nos peuples en Europe…

Le Concile de Latran (1179) a condamné pour hérésie « Cathares, Patarins et Publicains » qui sévissaient en Gascogne, Albigeois, Toulousains, et autres lieux ; tout comme « les mercenaires pillards des biens d'église », c'est-à-dire les hérétiques bourgeois usuriers qui pillent les âmes des églises désertées au profit de l'hérésie (l'expression est couramment employée en ce sens). On trouve visé par une telle accusation les « Basques, Allemands (qui vont jusqu'en Pays Bas), Flamands, Brabançons, Hainuyers

(Belgique et Hollande actuelles), mais aussi les Catalans et Aragonais. Et nous savons que ces Allemands, Flamants, Pyrénéens, Catalans, Aragonais furent très tôt gagnés par la mouvance bogomile cathare dont la présence en Catalogne n'est pas que le fait d'un reflux de l'hérésie languedocienne. Les hérétiques pullulent, dit un essayiste anglais, en Anjou, Aquitaine, Bourgogne... Ils sont également présents, selon Grégoire IX, dans les provinces de Bourges, à Reims nous l'avons vu, Rouen, Tours et Sens, en Flandres, et autres lieux avoisinants le Royaume de France. Sans compter le Midi et l'Italie où le courant bogomile est extrêmement répandu, où chaque village, chaque porte, chaque Conte, porte des traces d'une présence cathare infiniment épandue et proche des cœurs, ce qui est aussi le cas dans le Nord de l' Espagne. Et il y a ces ultimes répressions et persécutions, ces grands et ultimes bûchers « généraux » où nos bonshommes et bonnes femmes furent brûlés par centaines ; depuis l'Allemagne, la Thuringe et la Saxe de 1133 à 1140, Douai en 1136 et à Lille, le Mont-Aimé en Champagne (1239) jusqu'à Montségur en 1244 (dans les Pyrénées) ou encore à Sirmione (Italie) en 1272... Mais si le mouvement fut finalement détruit - du moins en Occident - tout témoigne de l'infinie présence de cette culture d'amour, intelligente et réfléchie, s'effectuant dans chaque rue, chaque village, chaque cité, et de personnalités liées à ce courant élevé, impulsant dans toute l'Europe une élévation des consciences et des actions. Il en est ainsi en Bulgarie, en Macédoine, en Roumanie (on trouve dans les textes de Créanga des références constantes, mais inconscientes, au passé bogomile), en Slovaquie, en Pologne et dans les Pays à l'Est. Puis, il y a les traces évidentes de la présence bogomile en Angleterre où il n'est qu'à voir les magnifiques Contes correspondants, mais aussi les œuvres de Wyclif (et, deux à trois siècles plus tard, celles de Shakespeare).

Une nouvelle manière de contrer les développements de l'hérésie : création par l'église du mouvement Vaudois.

Pour finir, on note également l'apparition à Lyon (dès 1180) des Vaudois qui ont été une pure création de l'église, faite en vue d'assurer - sous couvert d'une hérésie nouvelle - la **destruction systématique de l'hérésie albigeoise et de son impact dans le monde du travail ;** et dont les écrits systématiquement anti-cathares (ceux d'Armengaud, « la Manifestatio hoeresis albigensium et lugdunensium » ou de

La Croisade des Albigeois aboutit finalement à l'exécution des plans de l'Inquisition et à la Théocratie en Europe.

Durand de Huesca, Liber anti hérésis et Contra Manichéos, contenant un faux traité cathare) sont disséminés à Reims, à Prague et même à Madrid. Créés en vue de faire barrage à l'hérésie bourgeoise, les développements de la mouvance vaudoise et leurs traités de réfutation systématique de l'albigéisme témoignent, par contre coup, du développement de la mouvance cathare qu'il s'agissait précisément de combattre. L'Axe Vaudois qui, parti de Lyon, s'étire de la Gascogne à Lyon (bassin de Saône) et au Jura, au Sud de l'Allemagne, à Prague et à la Pologne en luttant farouchement contre l'albigéisme, témoigne en retour de cette présence cathare bogomile, qui déjà s'épandait vers le Nord depuis la Bulgarie. Ironie de l'histoire, il se retournera contre ceux qui l'avaient établi... Sans parler de tous ces nombreux faux livres disséminés dans les Alpes, et peut-être à Dublin : la Cène secrète (2e partie) ou le faux Livre des Deux Principes et le Rituel de Florence, répandus à Carcassonne, à Dôle dans le Jura, à Vienne (en Autriche), à Florence et à Paris. Mais tout témoigne - notamment les nombreux Contes d'essence bogomile qui vont dans ce sens - de l'universalité de la présence bogomile cathare en Europe.

Conclusions : Au cours du Xe siècle et durant la première moitié du XIe, l'église et le monachisme stagnaient. C'est alors que se manifesta l'impulsion d'une spiritualité nouvelle dont l'origine est exclusivement bogomile. La Réforme grégorienne et théocratique s'employa à « canaliser » cette religiosité sans la produire, d'où la multiplication des églises et des abbayes dans la seconde moitié du XIe siècle. Plusieurs Contes, occitans (JF Bladé) ou européens, sont le reflet de cette impulsion donnée par le courant bogomile à l'église romaine ; par exemple, celui de l'oiseau sphynx (désignant

l'expérience initiatique) proposant à l'abbé d'un monastère qui se désolait des vices de ses moines - lesquels se disputaient sans cesse - de s'adonner avec eux à une culture de l'amour, et le Diable partirait de lui-même disait-il. C'était, en effet, la solution bogomile. Car les Bogomiles n'acceptaient aucune tutelle, aucune église extérieure, hormis dans les faux écrits qu'on leur a attribués. Par contre, ils préconisaient l'élévation des consciences au seul Esprit d'amour du Dieu libérateur, et ce Conte illustre parfaitement le rapport qui existait entre le héros bogomile (celui qui faisait l'expérience du sphinx, c'est-à-dire de l'Esprit) et l'église. La solution qu'il préconisait était évidemment à l'encontre des vues répressives d'une église extérieure, celle d'un Pierre Damien, puisqu'elle était celle de l'église intérieure qui unit les gens dans l'amour.

Comme nous l'établissons dans notre ouvrage, le mouvement bogomile cathare est à la source de l'éveil culturel, socio-économique et politique et de la volonté d'affranchissement de tous nos peuples. Nous montrerons prochainement combien la majeure partie des Contes, européens et slaves, sont l'expression de l'eschatologie bogomile cathare et de ses degrés initiatiques qui leur donne toute leur signification. Et si la Croisade des Albigeois aboutit finalement à l'exécution des plans de l'Inquisition et à la Théocratie en Europe - et si elle n'eut de cesse d'œuvrer à la disparition physique de tous ces porteurs de parole et de leurs proches - ce puissant goût de la pensée et de la liberté reparaîtra dans les réminiscences de la Renaissance, de la Réforme, et jusqu'à la Révolution qui abolira la féodalité ! Ainsi, le sacrifice européen de nos bonshommes n'aura pas été vain, s'il nous a laissé les bases de l'éveil de la vie religieuse, morale, culturelle, civile, sociale, économique et politique de nos sociétés passées, et sans aucun doute des clés pour les sociétés à venir…

A suivre…

« La solution qu'il préconisait était évidemment à l'encontre des vues répressives d'une église extérieure. »

Le Christianisme Bogomile Cathare

Michel Mounié

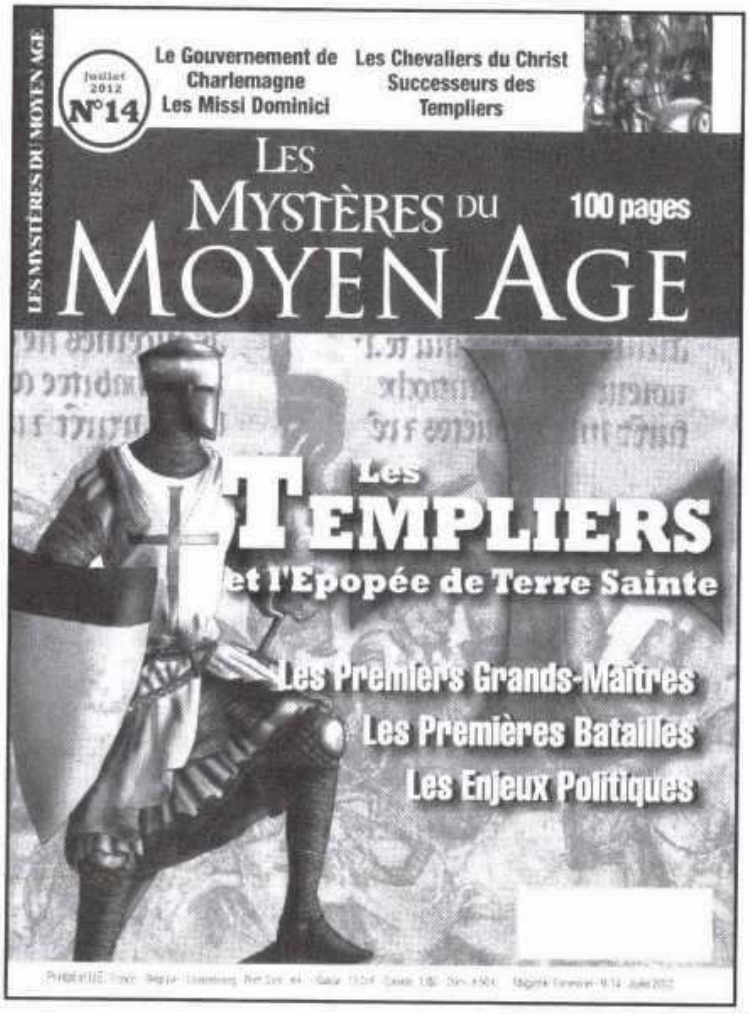
Acala Editions

Note : La première édition du livre « **Le Christianisme Bogomile Cathare - fondement de nos cultures, fondement de l'histoire, à la lumière des Contes européens et slaves** » de Michel Mounié est épuisée. La 2e édition 2012, corrigée, remaniée et refondée, 450 pages PC, sera prochainement (à défaut de soutien des maisons d'édition) disponible en livre électronique. Elle sera prochainement éditée en langue bulgare, en Bulgarie, aux éditions CHRIKER. Un ouvrage de vulgarisation en français, poétique et imagé, est envisagé.

Pour contacter l'auteur :
mounie-michel@wanadoo.fr

1 : La Paix de Dieu : A l'instigation de Cluny et de la papauté affirmant sa prééminence, « la Paix de Dieu est un mouvement conciliaire de défense - assuré par les Seigneuries - des biens sacrés de l'église ». Par elle, le mouvement clunisien dépouille la structure carolingienne de gouvernance et de justice royale, au profit de la justice des moines et des seigneurs : **La Paix de Dieu** assure la légitimité de l'ordre produit par les moines et par les Seigneurs qui les servent, ainsi que l'asservissement des peuples.

LES MYSTÈRES DU MOYEN AGE



Mystères du Moyen Age

BULLETIN DE COMMANDE À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT À :
Export Press Editions, 36, rue des Petits Champs
75002 Paris (Les frais de port sont inclus dans le prix)

❒ Je commande le N°2 + le DVD au prix de 14,95 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°3 + le DVD au prix de 14,95 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°4 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°5 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°6 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°7 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°8 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°9 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°10 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°11 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°12 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°13 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°14 au prix de 8 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°Hors serie 1 au prix de 13.50 € (frais de port inclus)
❒ Je commande le N°Hors serie 2 au prix de 10.90 € (frais de port inclus)

❒ Je règle par chèque à l'ordre de Export Press

NOM : ..... Prénom : .....
Adresse : .....
Ville : .....
e-mail : ..... Téléphone : .....

Conformément à la loi informatique et libertés, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant

Guillaume Bélibaste
Le dernier des « Parfaits »

Alain Vuillemin, Professeur Émérite de l'université d'Artois.

LES HISTORIENS ONT RELEVÉ DANS LES REGISTRES D'INQUISITION UNE ÉTRANGE PRATIQUE CONCERNANT DES CROYANTS CATHARES AU MOMENT DE LEUR MORT : CEUX-CI DEMANDAIENT À RECEVOIR LE CONSOLAMENT ET SE METTAIENT EN « ENDURA ». LES INQUISITEURS DE L'ÉPOQUE, PUIS LES HISTORIENS D'OBÉDIENCE PLUTÔT CATHOLIQUE, ONT DÉCRIT CETTE PRATIQUE COMME ÉTANT UNE FORME DE SUICIDE, LIÉE DE LA PART DES CATHARES À UNE « SAINTE HORREUR » DU MONDE ET DONC DE LA VIE TERRESTRE ET CORPORELLE. ENSUITE, PENDANT DES SIÈCLES, L'HISTOIRE ET LA « RELIGION » CATHARES SONT RESTÉES DES SUJETS TABOUS

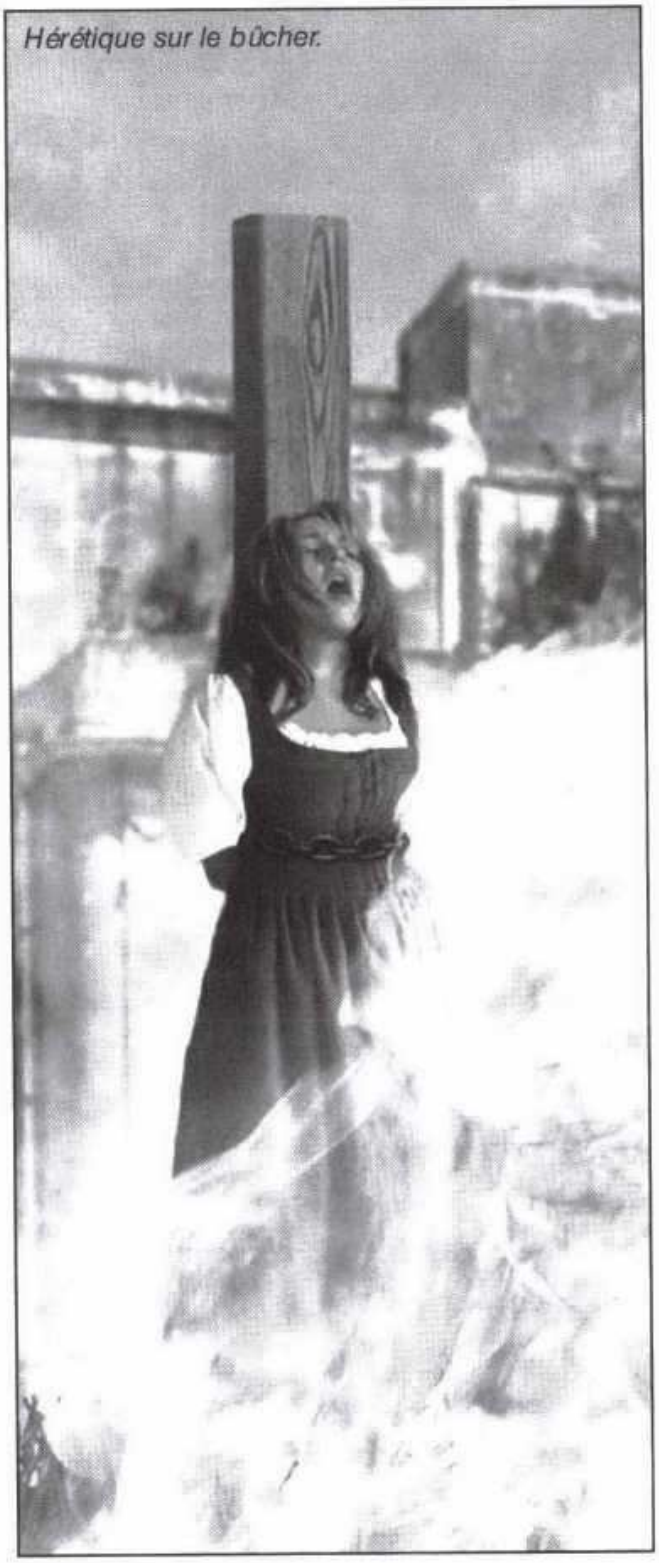
Guillaume ou Guilhem Bélibaste aurait été le dernier « Parfait », l'ultime dignitaire de l'Église cathare en terre occitane, en Languedoc, entre 1309 et 1321. Son existence historique est attestée par plusieurs sources, en particulier par *Le Registre d'Inquisition de Jacques Fournier, évêque de Pamiers : 1318-1325*[1], dont le manuscrit a été découvert en 1965 en la Bibliothèque Vaticane, à Rome, puis traduit en 1977-1978 par Jean Duvernoy. Des actes notariés ont été aussi retrouvés en 1995 dans les archives de l'archevêché de Narbonne. On ne possède cependant que des témoignages indirects sur la vie de Guillaume Bélibaste, dont « *un acte de l'an 1309, duquel [il] résulte [que] les biens d'un nommé Guilhaume Bélibaste de Cubières furent confisqués au [profit du] sieur archevêque de Narbonne, à cause du meurtre par lui commis en la personne de Barthélémy Garnier de Villerouge*[2] ». Il existe aussi une déposition, tendancieuse, devant les inquisiteurs Bernard Gui[3] et Jean de Beaune[4], à Carcassonne, datée de

1321, de la part du délateur, Arnaud Sicre, qui contribua à l'arrestation de Guillaume Bélibaste vers la fin de l'hiver 1320 ou au début du printemps 1321. On possède aussi les interrogatoires, effectués en 1324, par Jacques Fournier, alors évêque de Pamiers, de deux des plus proches compagnons de Guilhem Bélibaste, Peyre Mauri [5] ou Pierre Maury, et son frère, Joan Mauri ou Jean Maury[6], condamnés au « mur strict », à la prison perpétuelle et aux fers, le 12 août 1324. Ces données historiques sont minces. Que sait-on exactement de Guillaume Bélibaste, de sa vie, de sa prédication et de sa légende ?

Le village de Cubières.

La vie

La vie de Guillaume Bélibaste n'est connue que d'une manière très fragmentaire. Il serait né vers 1280, à Cubières[7], un village du Razès dans les Corbières (dans le département de l'Aude aujourd'hui), en une famille de paysans et de bergers qui aurait été aisée, et acquise depuis longtemps au catharisme. L'un de ses frères, Arnaud[8], sera condamné lui aussi à mort pour hérésie en 1312, et ses biens confisqués. Alors que Guillaume s'était déjà réfugié en Catalogne, dès 1309, à la suite d'un événement qui l'avait contraint à l'exil vers 1305 et qui paraît avoir prédéterminé son destin final. Cet événement décisif se serait produit en 1305 ou peut-être en 1306, quelque temps avant la venue à Toulouse, en 1307, de Bernard Gui comme grand inquisiteur. Au cours d'une rixe, Guillaume Bélibaste aurait tué un nommé Barthélémy Garnier,[9] originaire d'un autre village des Corbières, Villerouge (aujourd'hui Villerouge-Termenès). Une procédure judiciaire fut lancée pour ce crime de droit commun. Guillaume Bélibaste fut reconnu coupable et ses biens confisqués par l'archevêque de Narbonne qui était à cette époque Gilles Aycelin de Montaigu[10], seigneur à la fois de Villerouge et de Cubières. On ne sait rien, toutefois, du détail de ce procès qui aurait été intenté, ni des circonstances exactes de cette bagarre. Il apparaît, cependant, qu'on ait eu très tôt le souci d'en accuser Guillaume Bélibaste.



Hérétique sur le bûcher.

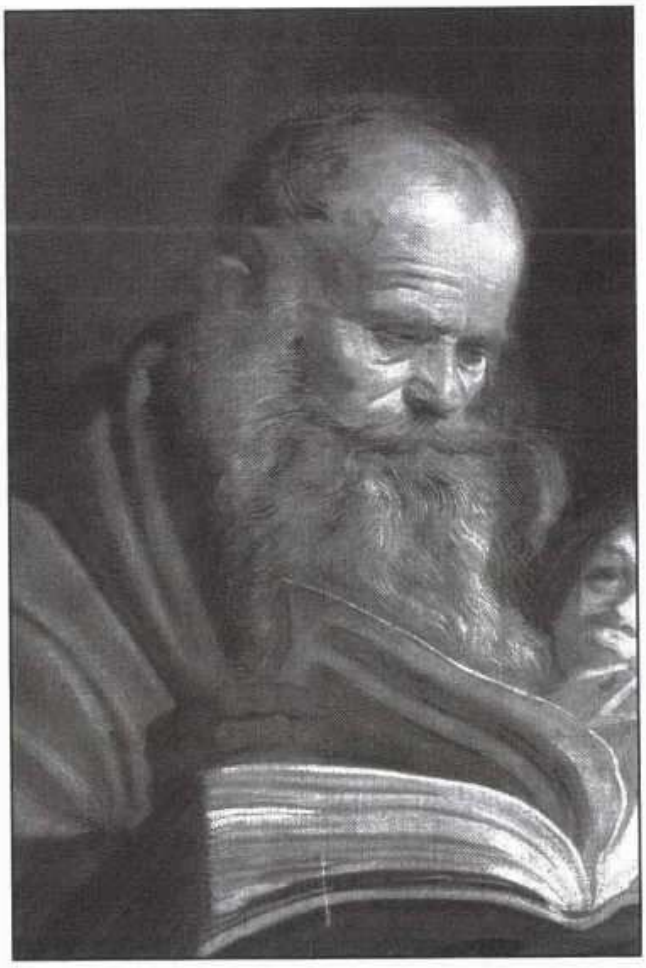
L'exil dura jusqu'en 1321. Guillaume Bélibaste fuit d'abord à Rabastens, dans le comté de Toulouse, avec un autre de ses frères, Bernard,[11] lui aussi inquiété pour hérésie. Il y rencontre un « Parfait », un certain Philippe, originaire d'Alayrac[12], un village situé près de Carcassonne, qui l'aurait initié et ordonné « Parfait ». Tous deux furent arrêtés et incarcérés au Mur (la prison) de Carcassonne. Ils s'en évadent en 1309. Guillaume Bélibaste se réfugie alors en Catalogne, dans le comté d'Empuries (ou Ampurias) qui était alors sous l'autorité de la Couronne d'Aragon. En 1314, il aurait rejoint à San Mateo, près de Morella, dans le nord du royaume de Valence, une communauté de cathares originaires du village occitan de Montaillou, dans l'Ariège, particulièrement persécutés par l'Inquisition depuis 1309. Il en devient le pasteur. Il prêche, il bénit, il administre le *consolament*, le dernier sacrement dû aux mourants. Pour donner le change, il aurait fait semblant de vivre marié avec une veuve, Raimonde Marti[13] et la fille de cette dernière, Guilhelme Marti. D'après la déposition de Pierre Maury, en 1324, Raimonde Marti aurait été enceinte des œuvres de Guillaume Bélibaste en 1321, mais Pierre Maury aurait accepté d'en reconnaître la paternité. Le martyre a eu lieu en 1321.

Un piège fut tendu. Guillaume Bélibaste en fut la victime. En 1320, Jacques Fournier[14], le futur pape Benoit XII, devenu évêque de Pamiers depuis 1317, autorise un certain Arnaud Sicre[15], originaire du village d'Ax[16], en son diocèse, à « *découvrir et rechercher avec précaution, discrétion et soin, des fugitifs [...] et des hérétiques* »[17] jusqu'en Catalogne et dans le royaume d'Aragon, et à feindre l'hérésie pour mieux les approcher. Arnaud Sicre était le fils d'une croyante, Sibille Bayle[18], brûlée vers 1310 pour avoir refusé d'abjurer l'hérésie. Il était aussi le neveu de Pons Bayle,[19] un « Parfait », compagnon de Pierre Authié,[20] un autre « Parfait » ordonné en Italie vers 1299 et brûlé pour hérésie, à Carcassonne ou à Toulouse, vers 1309 ou 1310. Arnaud Sicre ne cherchait qu'à se faire restituer les biens de sa mère, confisqués par l'Inquisition. Vers la fin de 1317 ou au début de 1318, Arnaud Sicre parvient jusqu'à San Mateo et à gagner la confiance de Guillaume Bélibaste. Il le convainc de revenir vers le Languedoc. En mars ou avril 1321, ils sont arrêtés à Tirvia, dans le diocèse d'Urgel, dans le ressort du comté de Foix. La trahison a réussi. Guillaume Bélibaste est jugé à Carcassonne et brûlé pour hérésie au cours de l'automne 1321, à Villerouge, peut-être en la cour de son château, qui était alors une des résidences d'été de Bernard de Farges[21], archevêque de Narbonne depuis 1311.

À en croire les accusations portées dès 1306 ou 1307 par Gilles Aycelin de Montaigu, l'archevêque de Narbonne à cette date, et par la déposition tendancieuse d'Arnaud Sicre en 1321 devant Jacques Fournier, l'évêque de Pamiers, ou les déclarations extorquées par ce même prélat à Pierre Maury et à Jean Maury en 1324, Guillaume Bélibaste aurait été le plus indigne des ministres d'une foi interdite, maudite et moribonde. Parmi les communautés de croyants émigrés en Catalogne et dans le royaume de Valence, il était au contraire, « *à lui tout seul à la fois la tête, l'âme et la voix de l'ultime et minuscule Église cathare que le Languedoc persécuté aurait fait germer en Catalogne* »[22]. Il en aurait été l'ultime ferment. Pour la hiérarchie ecclésiastique catholique, il n'était guère qu'un être dépravé, meurtrier, et surtout un prédicateur dangereux. Il était éloquent et habile. Ce qui a été conservé de ses prêches tend à le confirmer.

La prédication

On ne possède que des relations indirectes de la prédication de Guillaume Bélibaste. On en connaît la teneur générale par l'intermédiaire de déclarations qui ont été



L'évangéliste Matthieu.

dites en occitan par Arnaud Sicre et par les frères Pierre et Jean Maury, puis traduites en latin par l'Inquisition au XIVe siècle, avant 1325, et retraduites en français au XXe siècle, en 1977-1978, par Jean Duvernoy. Ces professions de foi, rapportées par ouï-dire, donnent néanmoins une idée des paraboles, des homélies et des rites qui en auraient constitué le contenu. Pour autant que l'on puisse en juger, Guillaume Bélibaste s'exprimait volontiers par paraboles. Il aurait aimé émailler son enseignement d'anecdotes et de bribes de récits allégoriques empruntés aux livres saints, à l'*Évangile* comme à l'*Ancien Testament*. Il aurait volontiers cité la parabole des talents, celle du père de famille et de sa ville, ou encore celle de l'ouvrier de la onzième heure, toutes reprises de l'*Évangile* de Mathieu. Il aurait aussi utilisé des fragments tirés de l'*Ancien Testament*, des *Psaumes* ou de *Sagesse*. Maints exemples en sont donnés dans les dépositions des frères Pierre et Jean Maury et d'Arnaud Sicre rapportées dans les traductions de Jean Duvernoy.

Les mêmes témoignages résument aussi le contenu de plusieurs homélies, les unes improvisées et d'autres, méditées, sur des sujets variés : la genèse, la chute, la venue du Christ. Il aurait souvent commenté les dires de saint Paul et de saint Pierre sur la naissance de l'Église chrétienne. Il aurait longuement exposé la doctrine, propre au dualisme, de la transmigration des âmes, d'après la *Vision d'Isaïe*, un texte apocryphe d'une origine ancienne. Ce prédicateur semble avoir possédé une connaissance très sûre des *Écritures* et d'autres écrits religieux, plus hérétiques. Il les interprétait avec beaucoup de liberté. La célébration de rites

Le village occitan de Montaillou.

paraît avoir tenu aussi une grande place dans sa vie. Les dépositions d'Arnaud Sicre et des frères Pierre et Jean Maury font état de nombreuses pratiques quotidiennes. Les repas et le pain étaient bénis. Les génuflexions nocturnes auraient été fréquentes. Un rite de *melioramentum*, de prière, d'adoration et de bénédiction des croyants, est décrit par Arnaud Sicre. Il est fait allusion à plusieurs reprises à un dernier sacrement, le *consolamentum*, un rituel de consolation des mourants, souvent camouflé en une extrême-onction catholique. Les registres qui ont été conservés de l'Inquisition présentent cette prédication de Guillaume Bélibaste comme une succession d'erreurs. Ce qu'il cherchait à transmettre et à faire partager à travers des paraboles, des sermons, des rites, était certes hérétique. Son enseignement représente le dernier état connu de la doctrine cathare. Il témoigne d'une grande hauteur de pensée. Sa légende noire, pourtant, semble avoir prévalu.

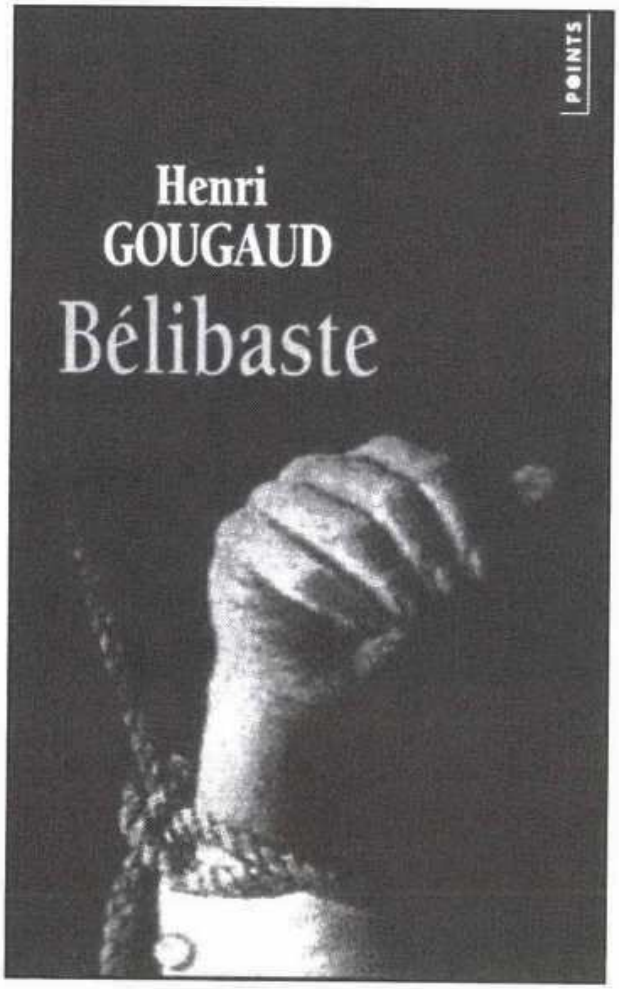
La légende

Il a existé une légende de Guillaume Bélibaste, très contradictoire, dès son vivant. Les bruits, les rumeurs, les médisances, les délations, les accusations, les trahisons semblent l'avoir créée. On peut en repérer plusieurs strates, au fil du temps : les témoignages de contemporains, les reconstitutions de certains historiens et, enfin, des affabulations modernes, extrêmement romancées. Des témoins ont contribué à la formation de cette légende. Ce sont toutes les gens que Guillaume Bélibaste a pu avoir croisées et rencontrées sur sa route, entre le Languedoc et le royaume de Valence, et qui ont cité son nom au hasard de dépositions recueillies par l'Inquisition, par la peur et la terreur, et conservées en ses registres. Ce sont notamment des déclarations d'habitants de Montaillou[23], dans l'Ariège, l'un des tout derniers réduits cathare avec le pays d'Aillon et une partie du Sabarthès. L'histoire de ce village entre 1294 et 1324 a été reconstituée par un historien, Emmanuel Le Roy Ladurie[24] dans *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*[25]. En 1308, toute la population adulte fut arrêtée et interrogée par Geoffroy d'Ablis,[26] alors inquisiteur à Carcassonne. Beaucoup furent emprisonnés. Quelques uns furent conduits au bûcher. Entre 1318 et 1324, Jacques Fournier, l'évêque de Pamiers, procéda à d'autres persécutions et arrestations en ce même village de Montaillou. Le nom de Guillaume Bélibaste est souvent cité dans les procès-verbaux des interrogatoires menés en cette occasion.

Les historiens ont leur part dans la construction de la légende et de la réputation sulfureuse de Guillaume Bélibaste. En explorant les archives du Vatican, à Rome, Jean Duvernoy a retrouvé en 1965 le manuscrit du *Registre d'inquisition de Jacques Fournier*, tenu en latin et achevé, semble-t-il, en 1326. Il en a publié une première traduction en français, en 1966, qui a contribué à faire revivre la figure de Guillaume Bélibaste. Les principaux travaux publiés depuis sur l'histoire du catharisme en Languedoc et sur les derniers cathares s'y réfèrent. On rencontre aussi des versions très romancées

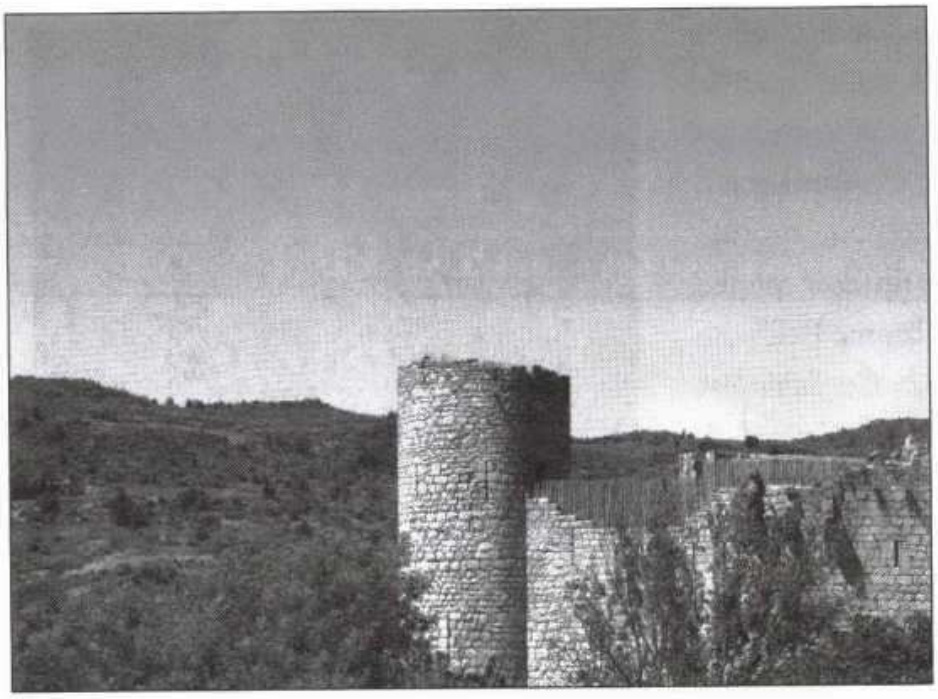
« Les historiens ont leur part dans la constructionde la légende et de la réputation sulfureuse de Guillaume Bélibaste. »

de la vie du dernier des prédicateurs hérétiques, reproduites parfois telles quelles sur de nombreux sites internet consacrés au catharisme, par exemple. Un romancier, Henri Gougaud,[27] et un roman, intitulé sobrement *Bélibaste*, ont enfin commencé à faire entrer la figure de Guillaume Bélibaste dans la littérature en 1982. Ce livre est inspiré par sa vie. L'auteur, Henri Gougaud, cite sa source, le *Registre d'Inquisition de Jacques Fournier* précisément, en sa traduction du latin médiéval par Jean Duvernoy. Ce récit romancé n'est en rien une véritable biographie. La trame des événements est exacte, certes. La documentation historique sur la vie quotidienne en Languedoc au XIVe siècle est précise. Mais ce qui est dit des mobiles et des tourments intérieurs supposés de Guillaume Bélibaste est entièrement inventé. On sent que l'écrivain cherche à réhabiliter la mémoire. Il tente de prendre le contre-pied de sa légende noire. Un autre roman, *Guillaume Bélibaste, l'ultimo perfetto, romanzo cataro* (« Guillaume Bélibaste, le dernier parfait. Roman cathare »)[28] écrit et publié en italien en 2003 par Giovanni Braida[29], a repris cette matière, en se référant à ce précédent d'Henri Gougaud. Ce faisant, en ces romans, le mythe se substitue à l'histoire. Le dernier mot n'est sans doute pas dit de la fortune littéraire de Guillaume Bélibaste.



Le Bélibaste d'Henri Gougaud.

Une légende moderne, très romancée, de Guillaume Bélibaste, a commencé à se constituer ainsi dans la littérature française, du moins depuis la fin du XXe siècle. La découverte à partir de 1965 de sources historiques, confirmées par de multiples témoignages du XIVe siècle sur sa vie, les ré-interprétations successives des historiens par la suite et, enfin, la curiosité d'un



Le château de Foix.

écrivain, Henri Gougaud, fasciné par les tribulations d'un « prêcheur hérétique sans vraie foi [mais qui aurait été un] aventurier hors du commun, un héros malgré lui »,[30] se sont cristallisées en 1982 en un premier roman en français, *Bélibaste*, pour conférer à Guillaume Bélibaste une aura nouvelle. Cette fiction inaugure une fortune littéraire de Guillaume Bélibaste qui a gagné l'Italie en 2003 avec *Guillaume Bélibaste, l'ultimo perfetto, romanzo cataro* de Giovianni Braida. En cette perspective, ces livres sont des hommages qui lui sont rendus, et sa légende naissante contient une promesse de réhabilitation.

Conclusion

La perception de la figure de Guillaume Bélibaste se brouille à travers tout ce qui a été dit et écrit de lui. Il aurait été le dernier dignitaire connu de l'Église cathare dans le monde occitan. Il aurait été l'ultime ministre de cette foi hérétique, dualiste, en Languedoc. Il serait né à Cubières, dans les Corbières, vers 1280. Il a été brûlé vif, un jour de l'automne 1321, en une des cours du château de Villerouge pour avoir refusé d'abjurer sa foi. Sa vie n'est connue que par fragments. Ce que l'on sait de sa prédication a été rapporté par ouï-dire, à travers des dépositions faites devant différents inquisiteurs, traduites en français moderne vers la fin du XXe siècle seulement, avec tout ce que cela suppose de biais et de transpositions. Depuis, cette matière historique retrouvée a commencé à donner naissance à une légende dont les principaux linéaments semblent s'être cristallisés en un premier roman, *Bélibaste*, publié en 1982 par un écrivain d'une certaine notoriété, Henri Gougaud. Un avertissement situé au début de ce livre

prévient toutefois les lecteurs : « Guillaume Bélibaste », explique cet auteur, « *est un personnage qui m'a toujours inspiré, depuis que je connaissais ses tribulations, une profonde affection [...]. Peureux, teigneux, encombré de doutes, de questions, de mauvaises raisons, d'élans coupables et de lourds sentiments, il fut sans noblesse ni droiture. Il tua un homme, par colère et malchance. Il devint prêcheur hérétique sans vraie foi [...]. Il perdit Dieu bien souvent par les détours de sa vie. Il marcha vers la lumière de sa vérité [...] sans jamais rien comprendre* »[31]. Ce portrait condense en les renversant et sans les remettre en question les principaux traits de la légende noire, celle dont l'Inquisition médiévale a voulu conserver la trace en ses registres, à l'encontre de ce prédicateur coupable de dépravation et de corruption, pour reprendre quelques-unes des accusations qui ont été portées à l'époque, au XIVe siècle, contre lui. Le vrai Guillaume Bélibaste, le « Monsieur de Morella[32]», était sans doute tout autre. Son destin a été tragique. ■

Orientations bibliographiques :

- BRAIDA (Giovanni). - *Guillaume Bélibaste, l'ultimo perfetto, romanzo cataro* (« Guillaume Bélibaste, le dernier parfait. Roman cathare »), Viareggio –Lucca, Mauro Baroni, 2003.
- DUVERNOY (Jean), (éd.). - *Le registre d'inquisition de Jacques Fournier (Évêque de Pamiers), 1316-1325*. Édition en latin : Toulouse : Privat, 1965, 3 volumes (Corrections de l'édition précédente, Toulouse, Privat, 1972), traduction en français de l'édition précédente, Paris, La Haye, New-York, Mouton, 1978, 3 volumes.
- DUVERNOY Jean : *Inquisition à Pamiers, Cathares, Juifs, Lépreux... devant leurs juges*, Paris, Privat, 1969,
- GOUGAUD (Henri). - *Bélibaste*, (roman), Paris : Seuil, 1982.
- LE ROY LADURIE (Emmanuel). - *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris : Gallimard, 1975.

Notes :

1 : DUVERNOY Jean : *Inquisition à Pamiers. Cathares, Juifs, Lépreux... devant leurs juges*, Paris, Privat, 1969, réédition 1986.

2 : LANGLOIS, Gauthier, « Bélibaste, le dernier parfait occitan », in *Paratge*, © Centre d'Études cathares, Carcassonne ; Pays Cathare magazine, Montpellier ; Gauthier Langlois, sur le site : « http://paratge.chez-alice.fr/histoire/belibaste.htm » (Dernière mise à jour : 24 juin 2001). Orthographe modernisée.

3 : Bernard Gui (vers 1261 - 1331), prêtre

dominicain, grand inquisiteur à Toulouse, de 1307 à 1323.

4 : Jean de Beaune (?- ?), prêtre dominicain, inquisiteur à Carcassonne de 1316 à 1325.

5 : Peyre Mauri ou Pierre Maury (vers 1288 - ?), condamné à la prison à vie pour hérésie en 1324.

6 : Joan Mauri ou Jean Maury (vers 1297 - ?), condamné à la prison à vie pour hérésie en 1324.

7 : Cubières, aujourd'hui Cubières-sur-Sinople, dans le département de l'Aude.

8 : Arnaud Bélibaste (?- 1312).

9 : Barthélémy Garnier (? - vers 1305 ou 1306).

10 : Gilles Aycelin de Montaigu (vers 1252 - 1318).

11 : Bernard Bélibaste (?- vers 1310).

12 : Philippe, d'Alayrac (?- vers 1310).

13 : Raymonde Marti (?- ?), originaire de Junac, aujourd'hui Capoulet-et-Junac, dans le département de l'Ariège, et veuve de Raimond Piquier.

14 : Jacques Fournier (vers 1285-1342), élu pape en 1334 sous le nom de Benoît XII.

15 : Arnaud Sicre (? - ?).

16 : Ax, aujourd'hui Ax-lès-Thermes dans le département de l'Aude.

17 : FOURNIER Jacques, in DUVERNOY Jean : *Inquisition à Pamiers, Cathares, Juifs, Lépreux... devant leurs juges*, Paris, Privat, 1969, réédition 1986, p. 228.

18 : Sibille Bayle ou Baille (? – vers 131.).

19 : Pons Bayle ou Baille (? – vers 1309 ou 1310).

20 : Pierre Authié (? – vers 1309 ou 1320).

21 : Bernard de Farges (?- 1341), archevêque de Narbonne de 1311 à 1341.

22 : ROQUEBERT Michel : *L'Épopée cathare*, Paris, Perrin-Privat (1989-1998), réédition 2001, p. 1078.

23 : Montaillou, dans le département de l'Ariège.

24 : Emmanuel Le Roy Ladurie (né en 1929).

25 : LE ROY LADURIE Emmanuel, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975.

26 : Geoffroy d'Ablis (? – vers 1319).

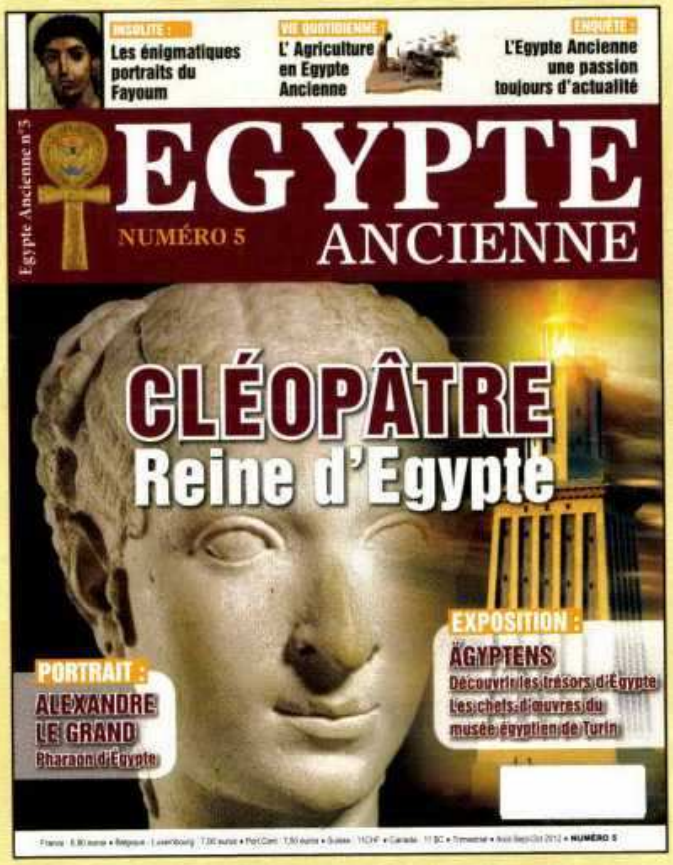
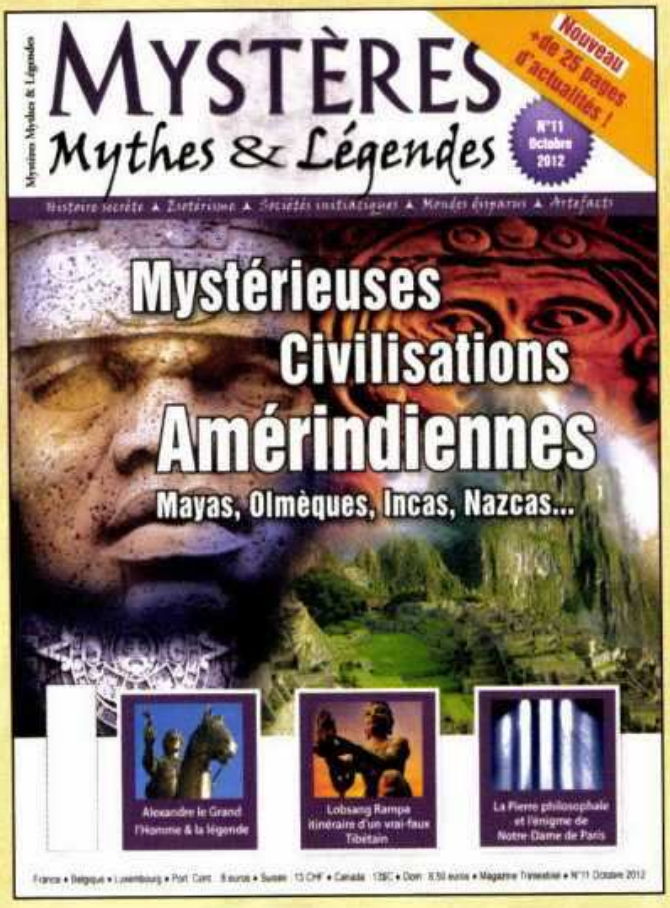
27 : Henri Gougaud (né en 1936).

28 : BRAIDA Giovanni, *Guillaume Bélibaste, l'ultimo perfetto, romanzo cataro,* Viareggio-Lucca, Mauro Baroni, 2003.

29 : Giovanni Braida (né en 1959).

30 : GOUGAUD Henri, *Bélibaste*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 5.

31 : *Ibidem,* p. 7.

32 : ROQUEBERT Michel : *L'Épopée cathare.* Tome II. *L'Inquisition*, Paris, Perrin-Privat (1970-1998), réédition 2001, p. 1073.

En kiosque actuellement